

40 PAGES

5  
LE NUMERO

120 PAGES

d'un Magazine in octavo  
DE 15c. 20c ET 25c

de bonne lecture EQUIVALANT A

*Le Monde Illustré*  
**Album Universel**



Une famille de chamois dans les Alpes

## Les Célèbres CORSETS

*D & A*

font aussi bien  
qu'un fin gant  
de kid

Il y a un modèle D & A,  
qui moule tous les types  
de formes, s'adaptant à  
toutes les modes et toi-  
lettes.

Les Corsets D & A sont  
recommandés par les prin-  
cipales maisons de confec-  
tion.

Le modèle D & A No  
266 est un modèle com-  
portant buste élevé, lon-  
gues hanches. Il est fait  
de coutil excessivement  
durable, — drab et blanc.  
Taille élancée. Dimen-  
sions: 18 à 30. Pourvu de  
délicats lacets en valen-  
ciennes et d'insertion de  
ruban; dessous de manches; il est très populaire à cause des  
qualités de confort qu'il présente.

Essayez-en un et vous serez convaincue de leur élégance, du  
confort qu'ils procurent, et de leurs parfaites qualités d'ajus-  
tement.



## Il nourrit le cerveau et les muscles



SUZANNE ADAMS.

Le VIN ST MICHEL est un  
tonique naturel qui agit direc-  
tement sur le sang, sans fati-  
guer les nerfs ou les organes di-  
gestifs. Il donne de l'énergie à  
tous les organes, parce qu'il pu-  
rifie le sang et contribue à la  
reconstitution complète des tis-  
sus cellulaires.

Il est très apprécié par toutes  
les personnes que la nature de  
leurs occupations soumet à un  
surmenage constant. Madame  
Adams lui doit une partie de  
ses succès. Elle prend toujours  
un verre de VIN ST MICHEL  
avant de monter sur la scène et  
quand elle en sort.

## Le Vin St-Michel

Est en vente dans toutes les pharmacies et dans tous les débits de vins  
Boivin, Wilson & Cie, - - Montréal  
Dépositaires

## Prenez courage!!

Si vous vous sentez faible, fatiguée épuisée, vous pouvez devenir forte,  
énergique et pleine de santé en employant le

## Vin Biquina

Vin généreux de Bourgogne  
au Quinquina et aux Phos-  
phates de Chaux et de Soude

Prenez un verre à vin de ce tonique apé-  
ritif merveilleux avant chaque repas,  
c'est une garantie de Bon Appé-  
tit, Bonne Digestion, Parfaite  
Assimilation. Avec un  
résultat semblable plus  
de maladie,  
plus de fai-  
blesse, plus  
de nervo-  
sité.



Essayez-le. Commencez aujourd'hui

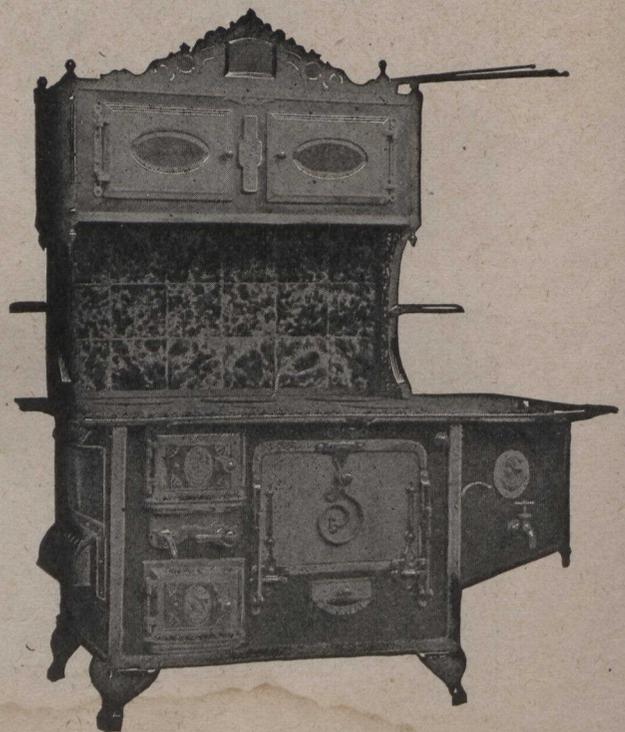
Le Vin Biquina est en vente chez tous les pharmaciens et épiciers. On peut  
se le procurer aussi dans les hôtels et restaurants de première classe.

Seuls agents  
au Canada **A. Sabourin & Cie**, 18 Place Jacques-Cartier

LE

## Poêle Rhéaume (Laporte)

EST SANS CONTREDIT  
LE PLUS CHIC POELE



Son apparence est insurpassable. Il possède les améliorations les  
plus modernes. Il donne une cuisson parfaite. Vous en réglez la  
chaleur à volonté, il est très économique de combustible. C'est le  
NEC PLUS ULTRA des poêles de cuisine.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

## LA FONDERIE CANADIENNE

J. RHEAUME, Propriétaire

496, rue Ste-Catherine Est

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415

Coin de la rue St-Urbain

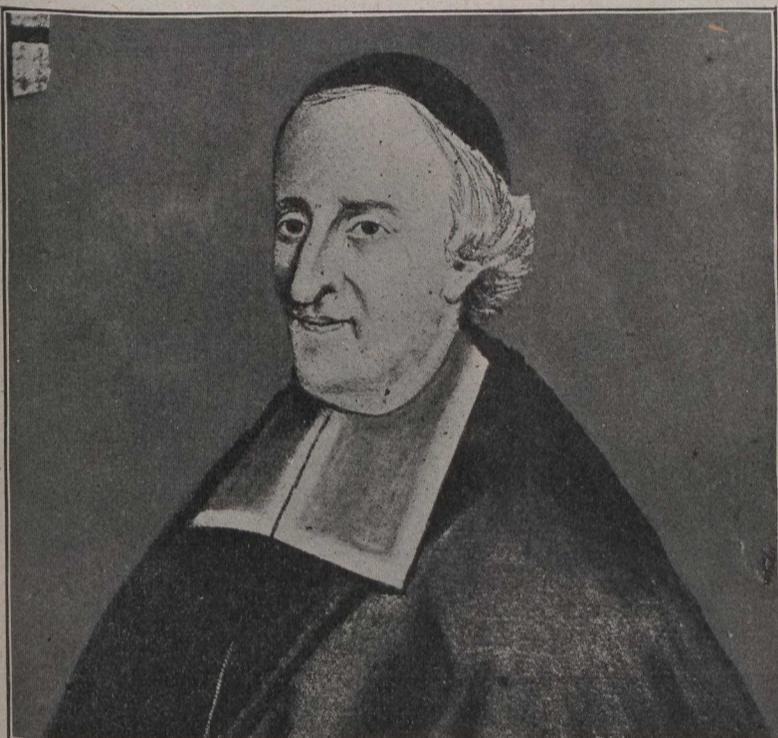
PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les États-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Îles Hawaï et les Îles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

L'UNIVERSITÉ LAVAL DE QUÉBEC



FRANÇOIS DE LAVAL DE MONTMORENCY, Premier Evêque de Québec



L'ABBÉ L.-J. CASAULT, Premier Recteur



UNIVERSITÉ LAVAL



PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC



MGR. L.-N. BÉGIN, Chancelier



MGR. O. E. MATHIEU, Recteur

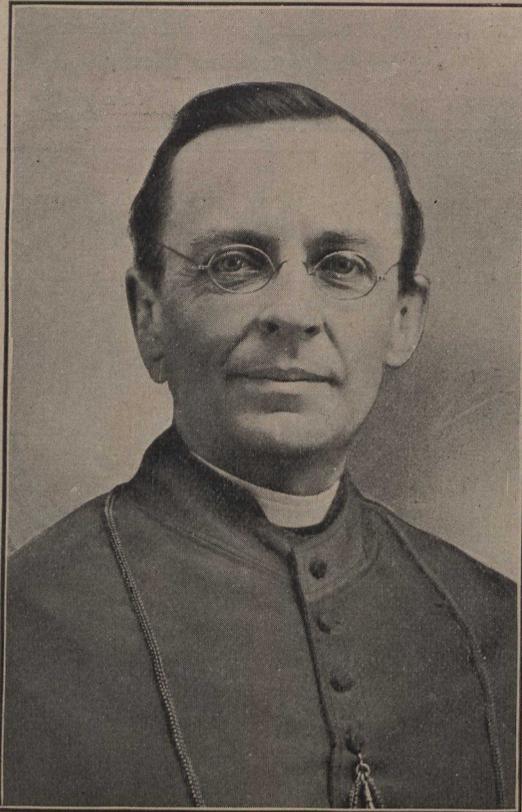
Cl. Montminy Québec

# L'UNIVERSITÉ LAVAL A MONTRÉAL



Cliché Laprés & Lavergne

Mgr Z. Racicot, évêque de Poggia, gouverneur, délégué de Mgr l'archevêque de Montréal.



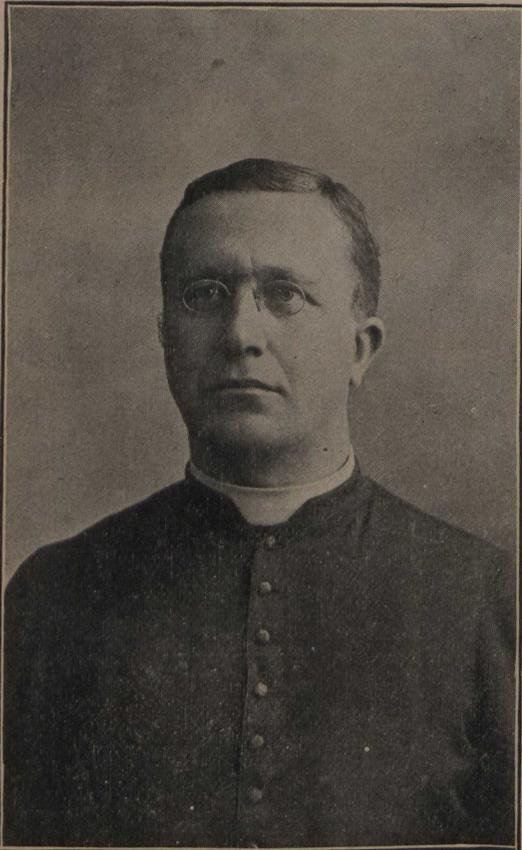
Cliché Laprés & Lavergne

S. G. Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal, vice-chancelier-apostolique



Cliché Laprés & Lavergne

M. le chanoine Dauth, chanoine-titulaire de la métropole de Montréal, vice-recteur.



Cliché Laprés & Lavergne

M. l'abbé Arthur Curotte, secrétaire général.



Cliché Laprés & Lavergne, 360 rue St-Denis, Montréal.

L'Université Laval à Montréal, son édifice principal.



Cliché Eugène Dumas, 2 rue Vitré Ouest, Montréal.

Conseil Général de l'Alliance Nationale. Groupe des délégués de la convention de l'Alliance Nationale à Montréal, photographié sur le parvis de l'Eglise Notre-Dame, le 27 août 1906.

**Sommaire du N° 1169, du 22 Sept. 1906**

Planches hors texte : L'Université Laval de Québec ; l'Université Laval à Montréal — Choses d'Europe — L'université du jour, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Echos d'Amérique, par L. d'Ornano — L'Université Laval — La figurante, nouvelle canadienne inédite, par F. de Chalot — Nouvelle : Le double, par C. Nicolle — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Feuilles : Le lac Ontario — La fille du brigand — Musique ; chant : Je voudrais pleurer, par Edouard Mathé — Berceuse, pour violon et piano, par H. Chabanier — Deux pages humoristiques — Biographie du cardinal Mermillod, par le chanoine d'Agrigente, V. G. — A travers le Canada — Etudes diverses, etc., etc.

**CHOSSES D'EUROPE**

**En Angleterre**

L'événement du jour, il va sans dire, c'est la défaite de l'Amérique par l'Angleterre.

Une défaite des Boers n'eut pas fait plus de bruit que la défaite des Harvard par les Cambridge. De fait, tout Londres s'est ému et on ne sait ce qui serait arrivé si l'Amérique l'eut emporté.

Les gens qui cherchent à tout expliquer par les causes intimes et profondes, déclarent que la défaite américaine est due à une espèce de saisissement dont les boys de Harvard auraient été les victimes à la vue de l'immense assemblée des spectateurs anglais et au fait que les Anglais se sentant chez eux et naturellement mieux soutenus par leurs compatriotes que les Américains, auraient été tout à fait maîtres d'eux-mêmes pendant que leurs adversaires se seraient laissés intimider et auraient perdu tout leur sang-froid, toute leur audace, disent les dépêches.

Il serait plus juste, je crois, d'attribuer la victoire des jeunes Anglais à la chance qui s'attache à toute course, étant donnée la faible distance qui sépara les vainqueurs des vaincus, deux longueurs d'esquifs, sur un espace de quatre milles à courir.

Les Américains ne reviennent pas de leur stupeur et traitent de "puzzle — énigme ou casse-tête" — la déroute de leurs "boys"; les Anglais l'attribuent, comme de raison, à l'imperturbable sang-froid national. Je serais porté à blâmer les uns et les autres, mais je n'ose car je craindrais d'encourir d'implacables haines dans une affaire d'aussi grave conséquence. Il n'y a, d'ailleurs, rien de ridicule dans les manifestations des forces physiques des jeunes gens, puisque l'entraînement des facultés corporelles tend de plus en plus à faire la base de l'éducation publique. Ne rions donc pas de l'importance exagérée, à nos yeux, que l'on accorde, chez la race anglo-saxonne aux sports divers qui sont le trait caractéristique de la métropole et de l'Union-Américaine, et sans les envier, sous ce rapport, dans ce qu'ils ont d'excessif, tâchons de les imiter, au moins de loin, pour atteindre ce "mens sana in corpore sano" que recommandait la philosophie ancienne, bien avant, n'est-ce pas ? l'hygiène contemporaine.

\* \* \*

Une bibliothèque privée, des plus considérables de l'Angleterre va être vendue prochainement. Ce sera tout un événement, puisqu'elle appartient à l'un des grands parmi la noblesse anglaise, lord Amherst de Hackny, qu'elle est évaluée à \$750,000 et qu'elle contient des livres et des manuscrits qu'on ne saurait trouver nulle part ailleurs.

La collection remonte à plus de 50 années et s'est enrichie à chaque vente importante de livres et de manuscrits à l'étranger et en Angleterre. On dit couramment que le noble lord n'a rien de plus précieux au monde et que c'est à la suite de pertes énormes qu'il est contraint de se déposséder d'une propriété qui a été l'objet de toute sa vie. On craint fort que cette collection n'aille aux richissimes Américains qui mettent la main sur tout, à n'importe quel prix, dès qu'il s'agit de vieux meubles, d'œuvres artistiques diverses, mais surtout de livres et de manuscrits antiques. Pourtant lord Amherst ne désespère pas de voir rester en Angleterre une collection unique au monde, qui donne toute l'histoire de la librairie et de la reliure depuis les époques les plus reculées.

\* \* \*

Une pluie depuis longtemps attendue est venue rafraîchir Londres et apporter quelque soulagement aux pauvres citadins, essoufflés, haletants depuis le commencement de juillet.

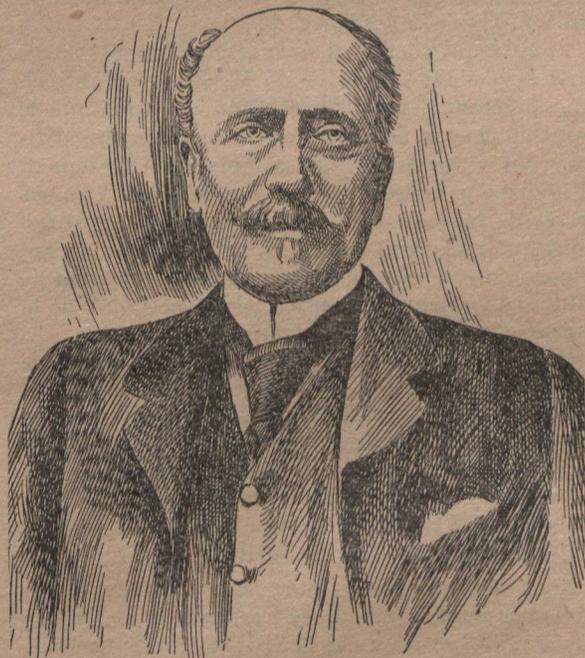
A Londres, comme à Paris, et un peu sur tous les points du globe, les chaleurs de l'été n'ont pas été

surpassées depuis des années. Tout le monde a souffert cruellement et parmi les enfants les décès causés par la suffoquante, l'accablante chaleur se sont élevés à un chiffre qui bat tous les records. On compte quarante pour cent de tous les décès parmi la classe infantile. Depuis la dernière semaine de juillet, la mortalité s'est accrue dans des proportions effroyables : partie à 74 dans la première semaine, elle est arrivée à 184 à 288, puis 458 et, enfin, dans la dernière semaine, elle a été de 555. Les médecins ne peuvent suffire à la tâche, et quelques-uns ont eu jusqu'ici 200 cas de cette maladie qu'ils appellent la maladie d'été. Trois enfants dans une seule famille sont morts, la même journée. C'est une maladie qui fait de rapides progrès et souvent des enfants, forts et sains, sont emportés dans les 48 heures après la première attaque.

**En France**

Pendant que les évêques français, sous la présidence du cardinal Richard, délibèrent sur le mode des associations fabriennes à établir, qui ne dérogeraient pas au droit canon et pourraient être acceptées par l'Etat, les journaux discutent avec une vivacité inouïe, la dernière encyclique du Pape. Celui-ci, très calme, très froid, comptant sur la force de Pierre plutôt que sur les moyens humains, se repose dans la villa vaticane et attend le résultat des délibérations de l'épiscopat français auquel, assure-t-on, il aurait donné des instructions particulières et devant rester absolument secrètes.

Les journaux sectaires ne manquent pas de couvrir d'injures et de calomnies le Pape Pie X, qu'ils donnent comme un brandon de discorde décidé à fomenter par tous les moyens la guerre civile en France, au bénéfice de l'Allemagne dont il serait le servile instrument !



LE COMTE ALBERT DE MUN

Député, membre de l'Académie française, chef des politiciens catholiques de France.

Les Jésuites, tout naturellement, sont au fond de toute l'affaire; ils veulent mettre la main sur la déserte de toutes les paroisses de France et c'est pour cela qu'ils avisent Mgr Merry Del-Val, leur protecteur, lequel inspire toutes les décisions du Saint-Père !

Ce que cette sorte de Français, imbus de préjugés, ignorants de tout droit canonique, peuvent dire de sottises, on ne saurait le croire. Il faut lire et voir de ses yeux pour en avoir une idée. Pour eux, la religion est un métier, une exploitation humaine par les maîtres chanteurs que sont les prêtres, les évêques, le Pape. L'âme n'existe pas, naturellement; à quoi bon, alors, les soins de l'âme, des choses spirituelles, à quoi bon la simple pensée d'un autre monde et le règlement de la vie humaine en vue de l'éternité ?

\* \* \*

Le député Breton interpellera le ministère à la prochaine session et demandera qu'il dispose des biens de l'Eglise de la façon suivante :

Dans le cas où les églises refuseraient de se conformer aux prescriptions de la loi du 9 décembre 1905, notamment en s'abstenant de constituer les associations cultuelles prévues par cette loi et qui forment la base essentielle de son application, la Chambre compte sur le gouvernement pour suspendre le paiement des pensions accordées aux prêtres de ces églises, pour rappeler à la caserne les ecclésiastiques qui n'ont pas rempli intégralement les obligations de la loi militaire, pour attribuer les biens des établissements communaux d'assistance ou de bienfaisance, et pour répartir les édifices servant à l'exercice du culte entre leurs véritables pro-

priétaires : Etat, départements et communes.

Le chroniqueur facétieux du "Matin", M. Har-douin, déclare que l'encyclique entière, moins un point, est du macaroni italien.

\* \* \*

Henri des Houx, dont le nom n'est pas inconnu au Canada, craint un schisme et suggère au clergé français de s'arranger avec l'Etat plutôt qu'avec le Pape, un souverain étranger. Par malheur, pour ce faux prophète, qui se réclame toutefois de la religion catholique, les évêques les uns après les autres, se rangent au côté du Pape et font assaut de dévouement et de soumission au Saint-Siège.

\* \* \*

A une réunion d'évêques belges et français à Tournai, Belgique, d'après le récit du "Matin" même, Mgr l'archevêque de Malines "s'est levé tout à coup et d'une voix solennelle, il s'est adressé aux évêques français, leur disant que l'épiscopat belge se fait solidaire des épreuves subies par l'épiscopat français, solidaire aussi de sa fidélité et de son obéissance au Saint-Siège.

"Mgr Amette a répondu que l'épiscopat français se serrait unanimement autour du Pape et s'unissait au corps épiscopal du monde entier; il a dit que les évêques de France étaient prêts, sous la conduite du Souverain-Pontife, à affronter et à subir toutes les persécutions.

Cet incident a produit une vive et longue émotion. Les paroles des deux prélats ont suscité d'innombrables acclamations parmi un auditoire fanatisé."

\* \* \*

L'agitation au sujet de la loi du dimanche ne diminue pas, loin de là, d'intensité. Les Parisiens surtout ne peuvent se faire à l'idée que leur Ville Lumière en serait réduite à un dimanche londonnien. Pour eux c'est la mort une fois par semaine et l'un d'eux en parle en ces termes :

"Ainsi, toutes les semaines, le samedi soir, Paris mourra. Il ressuscitera le lundi matin, c'est vrai, mais, pendant vingt-quatre heures, il sera mort. La vie civilisée cessera de se pratiquer. Le long des rues inhospitalières, le Parisien pourra, s'il l'ose, s'aventurer, mais il n'aura plus de secours extérieurs à espérer qu'au sein du Sahara. Il devra, livré à lui-même dans cette délicieuse inaction, tirer de lui-même tout ce dont il pourra avoir besoin. La ressource des boutiques n'existera pas non plus qu'aucun des services salariés qu'on peut demander à autrui. Nul n'aura le droit au travail. Sous prétexte que les travailleurs ont besoin de repos, on le leur imposera despotiquement et, pendant ce repos, on lui interdira de vivre. C'est sans doute avec une impatience sans égale que les infortunés attendront la fin de ces heures délicieuses et soupireront après le retour de ce bienheureux lundi matin où, délivrés de la tyrannie égalitaire, ils pourront recommencer à exister."

**En Russie**

Voici la version officielle de l'attentat contre le premier ministre Stolypine :

"A quatre heures de l'après-midi, le 23 août, une voiture à deux chevaux contenant quatre personnes, dont deux en civil et les deux autres portant des uniformes militaires étrangers, s'arrêta devant la porte de la résidence de M. Stolypine. Tous quatre pénétrèrent dans l'antichambre. L'une d'elle tenait son casque à la main, apparemment dans le but de dissimuler l'engin. Celui-ci tombant accidentellement dans l'antichambre fit explosion. Le major général Zamiatin, spécialement attaché au ministre de l'intérieur, fut tué sur le coup. Le comte chambellan Voronin fut décapité. Toutes les autres personnes, y compris le porteur de la bombe et ses compagnons, périrent. L'arrière de la villa fut détruite. Mlle Stolypine, âgée de quinze ans, qui se trouvait à l'étage supérieur, fut grièvement blessée. Il fallut lui amputer les deux jambes. Le fils de M. Stolypine, enfant en bas âge, eut la jambe cassée.

"L'explosion arracha de ses gonds la porte qui séparait l'appartement de M. Stolypine de la salle de réception. Le cocher du landau, qui avait amené les quatre conspirateurs, fut tué. le landau fut détruit ; mais les chevaux n'eurent aucun mal.

Le prince Chatskowski, qui se trouvait dans l'appartement voisin de l'antichambre, fut blessé."

**Rome**

Le Très Révérend Père Francis X. Wernz, allemand d'origine, a été élu général de l'ordre de Jésus. C'est le "pape noir", d'après les protestants, qui succède à feu le Très Révérend Père Martin.

On dit que le Pape est très satisfait de ce choix. Une diseuse de bonne aventure aurait prédit au jeune Wernz ses hautes destinées. "Voilà un homme d'avenir, aurait-elle dit. Il commandera les hommes."

## L'UNIVERSITÉ DU JOUR

L'époque de l'année où nous sommes marque la rentrée de la jeunesse aux maisons d'éducation secondaire et l'ouverture des cours divers de nos universités : c'est une époque qui ne manque pas de gravité dans le budget et dans les soucis de la famille, non plus que d'angoisses dans la pensée des hommes que préoccupent les destinées de leur pays.

Que sera demain ? A qui, peuples ou individus, appartient l'avenir ?

Demain et le lointain avenir sont à Dieu, sans doute, mais ils appartiennent encore aux individus et aux peuples qui les préparent en leur consacrant les soins d'une inlassable sollicitude. Cette vérité, prud'homme à force d'être dite sous toutes les formes, devient plus saisissante, plus poignante, je dirai mieux en disant plus brutale, dans ce siècle où rien n'est laissé au hasard et où tout s'en va fatalement tomber, en succès ou en défaites, dans l'horrible engrenage des forces matérielles dont toute intelligence doit se faire le serviteur si elle veut donner quelque peu la mesure de son effort.

On parle aujourd'hui de l'outillage d'une université, — institution morale et intellectuelle, s'il en est suivant l'entendement des temps passés — comme on aurait parlé, il y a à peine dix ans, de l'outillage d'une boutique ou du matériel roulant d'une usine manufacturière. Et ceux qui s'obstineraient à ne chercher dans le corps d'enseignement universitaire qu'une série de leçons graduées sur les différents sujets que doit approfondir un jeune homme, passeraient pour d'encroûtés réactionnaires, s'ils n'indiquaient tout à côté de la théorie, le moyen pratique de joindre l'affaire à la profession, l'argent venant en premier lieu et, à la suite, la science, à la condition expresse, bien entendu, que la science produise de l'argent et compte pour peu si elle consiste uniquement dans le développement des facultés de l'intelligence.

Si, prenant l'un des nombreux suburbains du Pacifique ou du Grand-Tronc, allant à l'ouest de Montréal, vous vous arrêtez à Beaconsfield et vous vous dirigez sur les bords pittoresques du lac Saint-Louis — si bien décrits par le juge Girouard — vous restez tout surpris devant une quarantaine de blanches tentes. On dirait un campement militaire, tant l'ordre, la propreté, y révèlent une direction, une discipline supérieure à laquelle un chacun se soumet dans la poursuite d'un objet commun.

Il est 6 heures du soir. Les couvertes et autres objets de couchage ont été sortis le matin et gisent, bien aérés, bien réchauffés sous le soleil, sur le gazon.

Les élèves arrivent de tous côtés, avec leurs instruments ; les uns se hâtent au bain du soir, les autres sont préposés à la préparation du dîner. Pas de cris perçants, de chants furieux ou de vociférations d'engagés comme tant fois on les perçoit à l'approche du moindre campement de nos compatriotes en vacances. Mais surtout pas le moindre désordre : le sénateur Drummond qui reçoit ces jeunes gens chez lui ne le tolérerait pas et ses hôtes, qui sont là, en congé de travail, qui se délassent en s'instruisant, ne semblent entretenir aucune idée de dissipation.

Je demande à mon compagnon ce que c'est que ce campement.

— Ce sont, dit-il, les McGill, section du génie civil, qui complètent leurs études de l'année par la pratique sur le terrain.

En effet, ces jeunes gens, parmi lesquels quelques rares, très rares Franco-Canadiens, sont des étudiants en génie civil, des futurs arpenteurs, géomètres, mais surtout des ingénieurs de chemins de fer. Sortis tôt le matin, avec leurs lourds instruments d'optique, de génie, de trigonométrie, ils se sont dispersés qui sur les lignes de chemins de fer, qui de par les grands chemins, levant les plans de partout, prenant les plus lointaines perspectives et venant, chargés de butin, c'est-à-dire de notes et de dessins, soumettre, le soir, au maître le résultat de la journée.

C'est déjà là l'ingénieur de chemin de fer perdu dans les immensités de la forêt ou des prairies, c'est là l'arpenteur enfoncé dans les mystères des bois, exerçant déjà sa profession comme il le fera demain : maître de sa théorie, mais aussi déjà formé par la pratique, telle qu'elle est sur le terrain, — non seulement dans le livre, — à l'exercice de sa profession.

C'est là l'université du jour, section du génie appliqué : il y a loin de cet entraînement pratique à l'enseignement pur, reconnu comme seul digne et relevant du haut enseignement universitaire.

Que si vous prenez un autre de ces suburbains éclairés, qui vous amène à Ste Anne du Bout de l'Île en moins de temps que le "Tramway", d'une ex-

trémité à l'autre de Montréal, vous restez confondu devant d'immenses constructions en brique qui vous donnent l'illusion des cités de Pullman ou de Walker, sortant de terre comme par enchantement et mises, tout d'un coup, au service d'une conception, d'une industrie qui emploiera des milliers de bras et fera le milliardaire de demain. Détrompez-vous ; il ne s'agit pas d'une industrie, d'une fabrication : c'est ici l'école d'agriculture de Ste Anne, fondée, construite, organisée par les millions de M. Macdonald qui en fait report à l'Université McGill. Découvrez-vous devant cette branche nouvelle de l'enseignement universitaire, devant cette université du jour.

L'école d'agriculture dépendra, sans doute, de la section des sciences appliquées, chimie et physique, employées comme instruments indispensables à la culture des champs, et aux diverses industries qui en découlent. Plus que jamais on convient qu'il faut ranger l'agriculture au nombre des sciences, où le travail de l'esprit et l'effort du jugement l'emportent de plus en plus sur l'utilisation des bras et des machines.

Ainsi classifiée, la science agricole trouve de soi sa place parmi les matières de l'enseignement supérieur et devient une arme indispensable de la jeunesse pour les combats de la vie moderne.

Le maniement de la pioche, de la charrue, de la faucille reste loin dans le souvenir des contemporains quand ils songent à l'ascension de la culture rurale vers les hautes sphères, et l'universitaire porteur d'un brevet de compétence agricole évoque peu de points de comparaison avec le roturier des champs, l'attaché à la glèbe, le vilain tant méprisé qui n'en était pas moins que le savant agricole du jour, le nourricier du genre humain.

Que les temps sont changés, et aussi les hommes qui sont forcés de les suivre !

Et enfin, si vous vous donnez la peine de traverser les splendides terrains de McGill, à Montréal, vous arrêtant devant l'inscription qui couronne le front de chacun de ces vastes et magnifiques édifices, vous voyez que les vieux temples de Thémis et d'Esculape paraissent quelque peu délaissés et assez passés de mode, à côté des merveilleuses constructions que réclament les "sections" des sciences appliquées, des musées, des cabinets de physique et de chimie, du "manual training", de l'électricité, de la vapeur et de leurs innombrables applications.

Il y a loin de cette dernière conception de l'université du jour à celle des anciens dont la formation imprimée au cerveau humain valait bien celle des temps présents, sans doute, mais ne trouverait guère d'application dans un monde où le maniement de la matière et l'accumulation de l'argent semblent compter pour les suprêmes desiderata de l'ambition et des énergies de l'homme instruit.

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs les figures des grands Canadiens-Français qui ont fondé l'université Laval ou qui la dirigent présentement ; également l'image des monuments qui sont consacrés à l'oeuvre souverainement élevée et profondément nationale de l'institution qui est, ou au moins devrait être, l'"Alma Mater" de tous les Canadiens-français par la naissance, la foi et l'amour de toutes ces choses saintes que réclame l'idée de patrie.

Ces hommes ne nous doivent pas être indifférents puisqu'ils ont doté leur pays de ce foyer de lumière et de chaleur, qui, dans toutes civilisations avancées, éclaire les esprits et réchauffe les coeurs avant qu'ils prennent place à la tête de la société et que leur soit confié le soin des intérêts suprêmes de l'Église et de l'État. Et ces monuments, fruits du dévouement et du travail de vies entières, doivent nous rappeler que Laval est la seule institution d'enseignement supérieur de langue française au Canada et qu'à elle, à elle seule, est réservé le rôle, sous toutes les formes qu'on puisse et qu'on doive l'entendre, d'université française en Amérique.

Et ce n'est pas parce que Laval parle français et donne son enseignement en français qu'il faudrait en déduire une cause de faiblesse ou d'amoindrissement. Chaque jour, davantage, le français prend pied en Amérique comme dans le monde entier : avec l'allemand, l'espagnol, l'italien, de pair avec l'anglais, en maints cas, il devient la langue obligatoire des études et très souvent la langue "chic" des milliardaires.

On l'enseigne au McGill plus libéralement qu'on voudrait répandre l'anglais à Laval.

Rien donc, dans notre chemin, qui puisse empêcher Laval de devenir le grand truchement de la science, des arts et de la langue française en Amérique.

Faut-il pour cela qu'elle soit l'université du jour ou doit-elle se cantonner dans les limites que lui ont tracées ses fondateurs, limites, d'ailleurs, qui sont restées les mêmes jusqu'à ce moment où l'initiative américaine vite introduite au Canada, ait assigné à

l'université le rôle d'entraîneur à tous les états de la vie moderne, ajouté à celui d'instituteur dans l'étude de des seules professions dites libérales ?

Problème social d'une portée incalculable pour tous les groupements nationaux, mais plus spécialement pour nous Canadiens-français ayant à frayer notre voie au milieu de groupes ethniques qui, avec leurs qualités naturelles de l'esprit et leur instinct des affaires, n'ont qu'à puiser à pleines mains dans les réserves de leurs milliardaires pour créer les moyens d'enseignement généraux les plus complets et les plus perfectionnés du monde.

La lutte, dans le passé, en Europe comme dans le Nouveau Monde était plutôt locale et on se créait d'enviables situations dans son village, dans sa ville, sa province ou au moins sans dépasser les limites de son pays.

Aujourd'hui le monde est tout petit et tient dans la main d'un homme qui dicte sa dépêche ou écoute au téléphone : la compétition force toutes les issues du globe et l'université du jour c'est celle qui, outillée à l'égal de toutes les autres, répandue de par l'univers, prépare ses sujets à des luttes universelles, spécialement dans le génie, le commerce et l'industrie.

Question d'argent, dira-t-on, et encore d'argent ! Oui, sans doute, si on veut dépasser la ligne des quatre professions traditionnelles, la théologie, le droit, le notariat et la médecine. Mais nos enfants qui ne peuvent arriver aux professions ou qui n'en veulent pas, qui ont besoin d'une instruction technique, aussi forte que celle de leurs condisciples de langue anglaise, apprise sur le terrain, oui, — dans le sens très large de ce mot, — sur tous les terrains, qu'en ferons-nous ? dirai-je à la suite de Hugues Leroux, et, aussi, je le sais pertinemment, à la suite de parents nombreux qu'inquiète la pénurie de nos écoles techniques et d'entraînement ?

*E. Bantel*

## PROPOS DE MONTRÉALAIS

Mes petits sont mignons

Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compa-  
gnons

C'est là l'avis que vient de signifier au bon public de Montréal, M. Geo. Janin, directeur de notre service de l'eau, sur le compte des critiques de mon frère Jean Réveillé. Si on eut écouté M. Janin, tout serait au mieux dans Montréal.

M. Janin fait à notre famille des Jean beaucoup d'honneur et me voilà gourmé des attentions d'un si puissant personnage qui tient dans sa main tous les robinets de la cité et nous mettrait au régime du sec et du vert, si tant seulement on voulait l'écouter !

Il a daigné se contenter d'abord de rire de Jean Réveillé, puis il a compris que rire contre toute une population qui, elle, ne rit pas du tout parce qu'elle paie trop pour une eau qu'elle a mauvaise et insuffisante, c'était se condamner à rire jaune et tout seul, ce qui est de petite gaieté.

M. Geo. Janin, donc, a cessé de rire et il s'est pris à raisonner avec un journaliste de la force de Jean Réveillé, frère de tous les Jean de Montréal.

"Il y a deux ans, dit-il, que j'ai mis devant la commission et devant le public un rapport sur la NECESSITE D'AGRANDIR NOTRE AQUEDUC et de PERFECTIONNER LE SYSTEME ACTUEL. J'ai eu recours à tous les arguments pour convaincre les autorités civiques de l'urgence de changer la prise d'eau et de construire une conduite couverte. Les journaux ont tous appuyé mes prétentions et c'est au point que les travaux d'inspection sont commencés, trois ingénieurs travaillent actuellement à localiser l'endroit le plus convenable pour une prise d'eau au milieu du fleuve St Laurent."

"Est-ce là du bavardage," demande M. Janin. Si ce monsieur s'était seulement donné la peine de suivre les débats de la commission depuis deux ans, il serait mieux renseigné."

Et voilà comment ergotant "pro" et "contra", M. Janin conclut en Baralipton que toutes nos filles devraient être muettes et nous, nous taire sur le compte de nos eaux municipales.

Lui M. Janin, combat depuis deux ans, devant la commission et devant le public, pour agrandir notre aqueduc, etc., donc notre eau est belle et bonne et les petits de M. Janin sont mignons !

Lui, M. Janin, a eu recours à tous les arguments pour convaincre les autorités, etc. Donc, nous avons de l'eau à revendre et de la plus pure en qualité et en quantité : les petits de M. Janin "sont beaux,

bien faits et jolis sur tous les compagnons," etc. Mais comme il en est de laids, que tout le monde remarque, ce sont donc ceux des échevins les "petits monstres, fort hideux, rechignés, un air triste, une voix mégère."

Les échevins seront sûrement flattés des compliments de leur surintendant qui n'était d'ailleurs nullement mis en cause, Jean Réveillé s'en prenant au système vicieux suivi en notre administration plutôt qu'aux échevins eux-mêmes et au directeur de l'aqueduc.

Et pour nous consoler, M. Janin nous apprend que des travaux d'inspection sont commencés pour découvrir où serait la bonne prise d'eau !

En sorte que mes concitoyens de Montréal auraient bien tort de se lamenter : — Nous n'avons pas d'eau qui soit potable le printemps et l'automne.

— N'en dites rien, leur répond M. Janin, j'ai travaillé deux ans durant à convaincre de cette vérité les échevins et j'ai trois ingénieurs qui cherchent dans le Saint-Laurent le breuvage tant désiré.

— Nos rues n'ont pas été arrosées de l'été, c'est à peine si on les a humectées juste assez pour délayer le crottin et le répandre mieux en poussière menue et infecte, en microbes empestés; des rues entières ont à peine vu l'arrosoir de toute la saison.

— Oui, c'est peut-être vrai, tout cela, mais calmez vos nerfs, de grâce; ça m'a pris deux ans, vous le savez, pour venir à bout du conseil et les travaux d'inspection sont commencés par trois ingénieurs, etc. Et si cette histoire-là vous amuse, je m'en vais la recommencer.

Non, M. Janin, ne la recommencez pas : c'est de l'eau que nous voulons et l'histoire de vos inspections qui n'ont ni fin ni fonds ne nous intéresse que accessoirement.

Vous trouvez comme Jean Réveillé que le système est vicieux, que n'en couvrez-vous sans phrases. Vous convenez, comme Jean Réveillé, que notre eau n'est ni bonne ni suffisante; que ne le dites-vous pas sans amertume.

Nous tenons peu aux développements oratoires et à la volubilité gauloise; donnez-nous de l'eau et au plus tôt.

Et, certes, si vous en êtes encore à l'inspection de votre future prise d'eau, les citoyens de Montréal ont le droit de vous faire part d'alarmes que vous êtes prié de respecter et de calmer par autre chose que par des rires forcés et des raisons qui n'en sont pas.

On vous demande, à vous, messieurs de l'administration de la cité — qu'il n'y a pas lieu de confondre nécessairement avec M. Janin dont, d'ailleurs, nous admettons la très grande situation — d'arroser, de laver et d'abreuver la cité, non de l'endormir par d'interminables discussions et de l'aveugler par des discours où l'on ne voit pas plus et qui ne sentent pas meilleur que l'interminable théorie de nuages opaques et immondes qui s'abattent tout l'été — soulevés trop souvent par votre singerie d'arrosage — sur nos rues, nos résidences et nos personnes.

JEAN RÉPOND

## Echos d'Amérique

### AUX ETATS-UNIS

Comme on pouvait s'y attendre, l'arrivée de M. Bryan, candidat des démocrates à la présidence des Etats-Unis, a soulevé chez nos voisins une tempête de manifestations de sympathie et d'opposition. New-York, qui, il y a dix ans, était le centre de l'Union le plus hostile aux menées politiques des démocrates, New-York, que ceux-ci qualifiaient de camp retranché et quasi imprenable du parti "ennemi," a, ces jours derniers, fait un chaleureux accueil à M. Bryan, retour d'Europe.

Dix mille citoyens, à "Madison Square Garden," ont en effet acclamé le discours programme du grand chef politique. Mais, par contre, les journaux républicains ont profité de cette circonstance, pour montrer que la plupart des aspirations de M. Bryan sont : non seulement vaines, mais même illusoire. Il n'empêche que de tout ce flot verbeux, se dégagent certaines vérités, certains commentaires, qui retiennent l'attention des esprits épris du développement de la plus grande des républiques. On ne peut pas, par exemple, ne pas tenir compte des mots significatifs suivants, prononcés par un président éventuel des Etats-Unis :

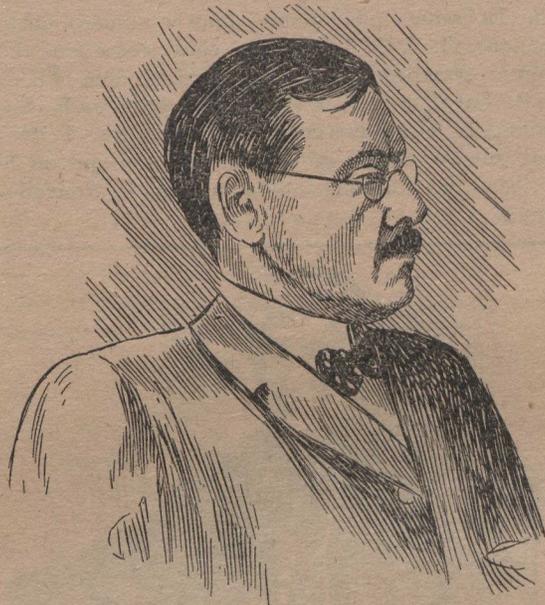
"Notre nation — s'est écrié, avec véhémence M. Bryan, — a perdu du prestige, plutôt qu'elle en a gagné, par son expérience de colonisation, d'impérialisme. D'une visite faite aux Philippines, j'ai conclu, plus que jamais, que nous devrions, sans re-

tard, déclarer notre désir d'en agir envers les Philippins comme nous l'avons fait avec les Cubains."

Ces vues, on le constate, sont diamétralement opposées à celles de M. Roosevelt, et du parti actuellement au pouvoir à Washington.

Quant à la question de la municipalisation des chemins de fer de l'Etat américain, chère au leader de l'opposition, elle ne laisse pas que de le rendre perplexe, étant données les difficultés que soulèverait une telle entreprise. Aussi bien, il y a de quoi. D'après des statistiques à jour, nous allons donner quelques chiffres édifiants, propres à montrer le colossal développement des voies ferrées américaines, et, partant, la complexité du problème de leur cession à l'Etat.

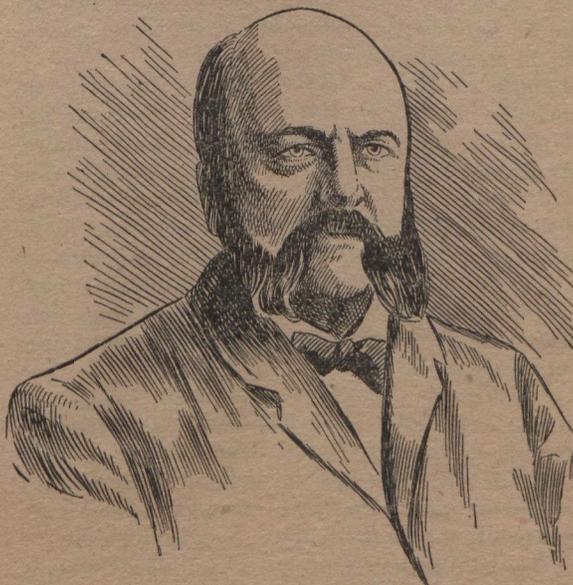
Actuellement, il y a aux Etats-Unis plus de 212,348 milles de voies ferrées, dont la valeur est approximativement de \$15,495,000,000. Pour l'exercice 1904, le revenu des chemins de fer de l'Union a été



LE PROCUREUR GÉNÉRAL JEROME de l'Etat de New-York.

de \$1,997,628,713 et leurs dépenses d'exploitation, de : \$1,338,388,686, soit un bénéfice net de \$559,240,027, que se partagèrent 1,220 compagnies. Ces compagnies de chemin de fer comptent 327,851 actionnaires. Une seule ligne, la "Pennsylvania", a 44,175 actionnaires; une autre, celle de "Santa-Fé," en a 17,523, et celle de l'"Union Pacific," 14,256. En une année, les chemins de fer américains ont transporté, (chiffres fabuleux) 715,000,000 de passagers, et 1,275,000,000 tonnes de fret. L'exploitation totale des voies ferrées des Etats-Unis exige en ce moment les services de 1,296,000 employés. On admettra que ce nombre d'individualités est trop grand, pour que, tout de go, on le livre en pâture aux appétits de politiciens, si bien intentionnés soient-ils. D'où les réflexions de M. Bryan, et surtout de ses adversaires politiques, trop habiles pour ne point saisir la valeur de l'arme formidable dont disposeraient les démocrates si, arrivant au pouvoir, ils mettaient à exécution leurs plans au socialisme paradoxal.

Aussi, comme M. Bryan a invoqué comme exemple la nationalisation des chemins de fer allemands, les organes républicains lui ont-ils fait remarquer



M. ANTHONY COMSTOCK Moraliste américain.

que : la somme totale des voies ferrées de l'empire germanique n'est que de 34,016 milles, chiffre correspondant seulement au total des lignes des trois états : Pennsylvanie, Illinois et Texas. La Nouvelle-Zélande ayant aussi été mise en cause, on a dit parfaitement que : si tous les chemins de fer de l'Australasie étaient ajoutés à ceux de l'Europe,

leur ensemble serait encore inférieur à l'impense ruban d'acier qui sillonne les Etats-Unis en tous sens.

Ce bref exposé de la situation, et le fait que les chemins de fer allemands ne sont nullement sous le contrôle des politiciens, prouvent assez combien ardue est la tâche qu'entreprend M. Bryan. C'est au pied du mur qu'on juge le maçon, dit-on, nous verrons bien ce que feront les démocrates, quant à l'impérialisme, quant aux trusts, quant aux chemins de fer.

\* \* \*

Le règne des meneurs de la politique peu scrupuleuse des grandes villes américaines, serait-il à la veille de prendre fin ? On le dirait, à voir la façon dont on bat en brèche les citadelles des grands et petits "Tammany" yankees.

À la tête du mouvement hostile à l'agiotage politique, si l'on peut ainsi s'exprimer, se trouve en ce moment M. Jerome, procureur général de l'Etat de New-York, qui, apparemment, est chaussé à la Caton. M. Jerome, par son attitude intègre, a provoqué déjà quelque brouille dans son parti, parce qu'il n'hésite pas à démasquer M. Charles F. Murphy, le "boss" de Tammany, sur qui M. McClellan, maire de New-York, vient de remporter une éclatante victoire. En somme, M. Jerome n'est guère tendre envers les opérations louches des gros bonnets de sa patrie, qu'ils relèvent de l'électorat ou du grand monde. Henry Thaw, qui a tué l'architecte White, dans un accès de jalousie, doit être édifié sous ce rapport, car, malgré ses millions et ses puissantes amitiés, le procureur général Jerome a carrément refusé à l'accusé de donner un tour de faveur à son procès, en cour criminelle.

\* \* \*

Le monde des arts de la métropole américaine est en ébullition, par suite de la récente saisie d'un numéro de "The American Student of Art". La saisie de ce périodique de luxe a été faite en vertu d'un ordre donné par M. Anthony Comstock, qui joue à New-York le rôle tenu à Paris par l'honnête sénateur Bérenger, alias "père la vertu".

Selon M. Comstock, la revue, cause de tout ce beau tapage, aurait publié des études de nu absolument indécentes, et, comme monsieur Comstock est d'avis que l'art est l'ennemi avéré de la morale, on ne s'étonne pas de la mesure radicale qu'il a prise à l'endroit d'illustrations par trop païennes.

Ce sujet prête à la controverse. Nous ne le discuterons pas ici. Néanmoins, sur ce continent, nous reconnaissons que, sous prétexte d'art, on exhibe des dessins où l'art n'a rien à voir, tandis que la plupart du temps, les formes humaines représentées sous cette rubrique, ne visent qu'à réveiller une sensualité triviale. Aussi, serait-il à souhaiter qu'il y eût plusieurs Comstock, même au Canada, où : de Belgique, d'Allemagne, de France, de chez nos voisins, nous arrivent trop de productions picturales volontairement basses de conception, sinon exemptes de talent. L'autorité devrait donc éliminer cette source de perversion de la morale publique, et prohiber l'exhibition de nombreux dessins, affiches de théâtres, réclames pharmaceutiques illustrées, annonces de cigares, etc., manifestement grivois. L'idée nationale du beau ne saurait qu'y gagner, et la vertu populaire aussi.

### AU CANADA

L'entreilet ci-dessus nous porte à faire appel, à qui de droit, en faveur de la petite municipalité d'Ahuntsic, — île de Montréal, — où des baigneurs des deux sexes, adultes et sans pudeur, étalent leur nudité aux yeux des riverains de l'endroit et des personnes qui traversent le pont Viau. Dimanche dernier, nous étant rendu à Ahuntsic, où, par parenthèse, il n'y a pas de police, il nous fut donné de constater les manifestations d'une impudicité révoltante. Nous étant enquis à quelle classe sociale appartenaient les fauteurs, nous apprîmes qu'il s'agissait d'enfants d'Israël peu soucieux de cacher l'intégralité de leur personne. Il serait bon, croyons-nous, que l'on empêchât les tableaux vivants, trop nature, du genre de ceux auxquels nous faisons allusion. Qu'une Rebecca quelconque pose dans un atelier de peinture pour la Vénus sortant des flots, ça s'est vu, ça se verra, mais qu'elle le fasse à deux pas d'une voie publique fréquentée par des centaines de passants, parmi lesquels beaucoup d'adolescents et d'enfants, on ne saurait le tolérer. Le cas du Finlandais maintenant devant nos tribunaux pour attentat à la pudeur, était déjà déplorable, entre bien d'autres similaires, sans que, dans le même ordre d'idées des femmes aient à encourir les rigueurs de la loi. Vrai, elle est belle l'émigration que nos agents recrutent à coups de dollars, parmi le rebut de l'Europe !

Le 9 courant, a Halifax, a eu lieu le sacre de Mgr E. J. McCarthy, le nouvel évêque de cette ville. Mgr Sbaretta, délégué apostolique, était l'évêque consécrateur, en la cathédrale Ste Marie, bondée de fidèles, qui, des heures durant, assistèrent à l'importante intronisation du nouveau prélat.

Assistaient au sacre de nombreux princes de l'Église, citons : Mgr Racicot, auxiliaire de l'archevêque de Montréal ; Mgr Casey, évêque de St Jean ; Mgr Cameron, évêque d'Antigonish ; Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa ; Mgr Varelly, évêque de Chatham ; Mgr Emard, évêque de Valleyfield. Le clergé a offert au nouveau prélat un calice en or, orné de pierres précieuses, et un chèque de \$2,230 accompagnait l'adresse des fidèles. Les fêtes ont duré plusieurs jours.

\* \* \*

Le 10 septembre, Sir Wilfrid Laurier a ouvert officiellement l'exposition d'Ottawa, dite "Canada Central Exhibition." Cette manifestation locale du travail canadien, a été, paraît-il, mieux réussie que par le passé, la section agricole y ayant été spécialement encouragée. A propos d'exposition, ainsi que bien d'autres, nous nous demandons pourquoi Montréal semble se détacher tout à fait de cette classe de réclame urbaine. Nous avons dans notre métropole une population de près de 400 mille âmes, de tous côtés y affluent les produits de l'industrie, du commerce et de l'agriculture canadienne, comment se fait-il donc que Montréal n'ait pas son exposition ? L'interview de nos grands manitous ne saurait nous l'apprendre, attendu que la passivité de Montréal, est, sur ce chapitre, un véritable mystère. Le local, l'emplacement, feraient défaut, chuchotent quelques fortes têtes. Le local, l'emplacement ? Ne dirait-on pas que l'île de Montréal est grande comme un mouchoir ?

\* \* \*

Nous avons en ce pays une foule d'artisans qui consacrent leurs loisirs à la recherche d'inventions plus ou moins problématiques. De modestes employés sont dans le même cas, et, le fin mot de la chose c'est que, par amour du dollar, plutôt que par amour de la gloire ou du bien-être de l'humanité, sont légion ceux des nôtres qui ont la marotte d'inventer quelque chose et de le faire breveter.

Certes, nous sommes loin de blâmer de tels travaux, et même nous félicitons ceux qui ont la patience, l'énergie et les qualités qu'ils nécessitent ; car, et la chose est prouvée depuis longtemps, ce ne sont pas toujours les savants, les spécialistes, qui inventent les machines les plus utiles. Mais, pour un inventeur d'occasion qui réussit, combien n'y en a-t-il pas qui, en vain, se mettent la tête à l'envers. Heureusement, comme dans le cas des détenteurs de billets de loterie, l'espérance est là qui encourage de sa voix amie les petits et les grands chercheurs de nouveautés. De temps en temps, quelque un fait fortune, en inventant n'importe quoi, cela suffit à stimuler les passionnés chercheurs, pressés de faire breveter les trouvailles de leur imagination, leurs petites machines étant toujours uniques. A ces enthousiastes, l'entrefilet suivant, cueilli dans un journal récent, donnera des émotions toutes spéciales, et, vraiment, il y a de quoi :

"James H. Devlin, de Milwaukee, Wisconsin, jusqu'à ces derniers temps, chauffeur à l'emploi du "Northwestern Railroad", a reçu une traite de \$975,000, sur les brevets d'une turbine à vapeur, dont il est l'inventeur et à laquelle il s'est consacré tout entier, dans ses moments de loisir, depuis trois ans. La traite a été signée par A. L. Walch, avocat de New-York, et aviseur légal de la "North German Lloyd Steamships Co.", qui utilisera cette invention sur ses paquebots. De plus, Devlin s'est engagé à surveiller les travaux d'installation de la machine à raison de \$100 par jour. Ces travaux dureront cinquante jours.

"Devlin était à l'emploi du "Northwestern," depuis huit ans, et il passait ses heures de congé à l'étude de la mécanique ; ce qui a fait sa fortune."

Voilà des heures de congé qui n'ont pas été perdues. Nous ne saurions trop féliciter le brave ouvrier de son succès, et de la fortune que lui a valu le plus noble des labeurs.

## A CUBA

Les insurgés gagnent constamment du terrain, principalement dans la province de Pinar del Rio, où ils font sauter les ponts des chemins de fer. O'est au point que le président Palma, après leur avoir offert d'avantageuses conditions de paix, a convoqué le congrès le 9 du courant, pour mettre fin à une situation politique devenue intolérable. D'après les dernières dépêches, la Havane serait menacée, les révolutionnaires ayant décidé de l'attaquer sur plusieurs points à la fois. Comme nous le laissons entendre dans nos derniers échos, on parle maintenant d'une intervention armée des États-Unis.

L. d'ORNANO.

## L'UNIVERSITÉ LAVAL

Chaque année, à cette époque, l'Album Universel, toujours heureux de suivre le développement intellectuel de ce pays salue amicalement la reprise des cours à l'Université Laval de cette ville. L'an dernier, si nous avons bonne mémoire, nous profitons de cette occasion pour parler à nos lecteurs de la gent étudiante de Montréal, lui offrant nos meilleurs vœux : quant à ses travaux, quant au couronnement qui ne manque jamais de récompenser les efforts des sujets d'élite.

Sans vouloir trop nous répéter en écrivant ces lignes, nous formulons à nouveau les mêmes souhaits. Et comme, par ailleurs, dans ce numéro, notre directeur, l'hon. G. A. Nantel, vous entretient de l'oeuvre grandiose qu'accomplit parmi nous l'Université Laval, si vous le voulez bien, quoique la chose ait été faite maintes fois, nous reviendrons brièvement sur les débuts de cette institution, qui est le plus beau des fleurons intellectuels de la Nouvelle-France.



SON EMINENCE LE CARDINAL RICHARD  
Archevêque de Paris, qui a récemment présidé le Concile de l'Épiscopat français.

Ainsi donc, puisant largement dans le superbe ouvrage du révérend abbé Camille Roy, licencié ès-lettres et docteur en philosophie, professeur à l'Université Laval, ouvrage publié en 1903 pour commémorer le cinquantième de la fondation de notre chère université canadienne-française, nous rappellerons comment ce foyer d'éducation de tout premier ordre, fut établi sur les mêmes bases qui, depuis si longtemps, soutenaient la glorieuse renommée du séminaire de Québec.

Fondée en 1852, à Québec, par le séminaire de l'ancienne capitale du Bas-Canada, l'Université Laval porte le nom du fondateur du dit séminaire, Mgr François de Montmorency Laval, premier évêque de Québec. Il y a juste cinquante-quatre ans les directeurs du séminaire de Québec obtinrent de S. M. Victoria une charte qui, en outre des droits et privilèges dont jouissait leur institution, leur conférerait les droits et privilèges d'université, pour l'instruction de la jeunesse dans les études secondaires et professionnelles.

On sait quelle merveilleuse voie a suivi depuis la nouvelle université ; quels ont été ses succès ; et on entrevoit même ceux que lui réserve l'avenir ; grâce au zèle de ses chefs, qui la dirigent avec un soin aussi jaloux qu'éclairé. Mais, ce que l'on ignore généralement, maintenant, dans le grand public, ce sont les détails, les circonstances qui décidèrent de la fondation de l'Université Laval, devenue indispensable à une population de langue française de 800,000 âmes, ainsi qu'il en était au milieu du XIXe siècle dans le Bas-Canada.

Voici, à ce sujet, ce que nous apprend le magistral ouvrage de monsieur l'abbé Camille Roy :

"La fondation d'une université exigeait des sommes considérables ; elle supposait aussi pour diriger l'établissement un groupe d'hommes adonnés aux travaux de l'enseignement, et qui pussent se consacrer librement à l'oeuvre nouvelle. Aussi, est-ce encore sur notre clergé national, jusque-là si diligent et si actif, pour accroître par tous les moyens nos oeuvres d'éducation, que l'on jeta les yeux ; c'est de lui qu'on attendit l'initiative et l'impulsion.

"C'est en particulier sur le séminaire de Québec que vers 1850, se portèrent tous les regards. Premier né de tous les établissements d'éducation ; créateur lui-même et soutien généreux de tant d'autres établissements de ce genre dirigés par des prêtres éminents qui incarnaient fidèlement tout l'esprit et tout le dévouement de leur fondateur ; pourvu des biens considérables que lui avait légué Mgr de Laval, il apparut à tous comme une des corporations les plus dignes de prendre charge d'une université, assez forte pour soutenir le fardeau d'une si grande entreprise, assez féconde pour l'alimenter et la développer.

"Au surplus, si tous les regards se portaient alors si volontiers et comme instinctivement sur le séminaire de Québec, c'est que cette institution avait, depuis quelques années, à sa tête, des hommes qui représentaient vers le milieu du siècle dernier ce que peut-être notre esprit national avait de plus élevé, ce que notre patriotisme avait de plus large et de plus éclairé. Certes, nous savons bien qu'il est difficile de comparer entre eux les hommes d'une époque qui en compte de si illustres et de si dévoués aux intérêts souvent menacés du peuple canadien ; mais qui n'a entendu rappeler la mémoire des Demers, des Holmes, et des Casault, et qui n'a entendu raconter quelques traits qui caractérisent l'influence si considérable qu'ils eurent sur leurs contemporains.

"On ne peut dire qui eut le premier, à l'époque où nous nous reportons, l'idée de fonder une université canadienne-française. Cette idée flottait un peu dans l'air, elle germait dans plusieurs esprits ; mais il paraît évident que les innovations introduites au séminaire par Demers, Holmes et Casault, que la forte impulsion qu'ils donnaient aux études classiques, que l'autorité avec laquelle ils avaient attiré sur le vieux séminaire l'attention de toute l'élite de la population canadienne, prépara le grand mouvement qui allait amener la création de l'Université Laval.

"Seulement, on ne voulut pas agir avec une aveugle précipitation, on ne se dissimulait pas d'ailleurs les difficultés qu'il faudrait surmonter pour réaliser le projet de l'université."

Sur proposition de Mgr Bourget, évêque de Montréal, et avec l'assentiment de Mgr Turgeon, archevêque de Québec, un premier concile provincial des évêques canadiens fut tenu à Québec, où fut émis le vœu que : "L'on travaillât activement à procurer aux catholiques de la province les établissements scolaires, collégiaux et universitaires dont ils auraient besoin." Mgr Turgeon devait largement réaliser les vœux du concile.

Aussi, après échange de correspondances, le conseil du séminaire acceptait-il définitivement de fonder une université.

"On se mit immédiatement à l'oeuvre et l'on s'inquiéta d'abord d'obtenir du gouvernement royal une charte, et du Souverain Pontife les privilèges canoniques.— Continue M. Roy, dans son ouvrage précité.

"Pour obtenir la charte royale, il fallait nécessairement se présenter à Londres avec une recommandation du gouvernement du Canada. Or, à cette époque, le Canada était placé sous le gouvernement de lord Elgin, et l'on sait avec quelle largeur d'esprit et quelle indépendance de caractère lord Elgin présidait à l'administration de ce pays. Désireux d'être agréable aux Canadiens-français, ne craignant nullement de voir ici s'accroître et s'affermir leur influence, lord Elgin répondit avec une grande bienveillance aux premières ouvertures que lui fit à propos de l'université Mgr Turgeon."

Un tel début devait être de bon augure. La charte fut octroyée par feu Sa Majesté Victoria, et ce document arriva à Québec le 9 août 1852, après quoi le Saint-Père envoya un bref qui accordait à l'archevêché de Québec le pouvoir de conférer les degrés en théologie à ceux qui auraient fait à l'université de Québec leurs études classiques. L'université était née. Depuis, elle n'a fait que prospérer, au point d'établir une succursale à Montréal, sur la demande de Mgr Bourget. Cette succursale fut inaugurée en 1878, et nous lui devons, tout comme à l'université principale de Québec, une foule de hautes personnalités dont la gloire rejait sur notre race et honore ce pays.

# LA FIGURANTE

NOUVELLE CANADIENNE INEDITE PAR F. de CHALOT

“Quand je n'étais pas grande  
Petit camuson,  
On m'envoyait aux landes  
Cueillir du cresson  
Verduron, verduronnette,  
Verduron, verduron, don, don...”

... Une petite voix s'élève, une voix d'enfant, frêle et plaintive comme un soupir, interrompant la chanson bergante.

“Maman, maman, j'ai froid.” Oui, mon pauvre chéri, il fait bien froid. Mais je t'en prie encore un peu, un tout petit peu de patience. Papa va rentrer et alors j'irai chercher du bois et puis nous ferons une bonne flambée comme mon petit Jeannot les aime tant, avec de grandes flammes et de belles étincelles, qui éclatent comme des fusées. C'est cela qui va être beau, n'est-ce pas ? Mais jusque-là, il faut rester bien sage et faire un bon dodo. Tiens, je vais continuer ma chanson ; elle te donnera de beaux rêves :

“La fontaine était creuse,  
Je suis tombée au fond.  
Verduron, verduronnette,  
Verduron, verduron, don, don...”

... C'est le déclin d'une maussade journée d'octobre, grise de tristesse et d'ennui. Dans une mansarde aux murs dénudés, étendu sur une maigre couchette, presque un grabat, l'enfant demeure immobile, comme inanimé. A peine peut-on percevoir un léger souffle de respiration qui semble devoir s'éteindre à chaque minute, tant la petite poitrine se soulève et s'abaisse faiblement. Sur l'oreiller affaissé s'arpillent des boucles d'or, de cet or comme en possèdent seuls les cheveux d'enfant, étalées en forme d'aurole autour d'un visage aux traits amaigris, pâle comme la cire des cierges, où brillent d'une lueur éclatante et étrange deux grands yeux noirs aux doux regards suppliants...

Et la nuit vient lentement, tandis que sur les vitres de la lucarne s'abattent en crépitant les rafales de pluie...

De nouveau la petite voix se fait entendre.

“Dis, maman, est-ce qu'il ne va pas bientôt rentrer, papa ?”

“Mais si, mon chéri.”

“C'est que voilà bien des jours qu'il doit venir, et je ne l'ai pas encore vu.”

“Il est déjà venu, mignon, mais tu dormais et il n'a pas voulu te réveiller. Puis tu sais qu'il travaille beaucoup, papa, beaucoup, et tout cela pour son petit Jeannot.”

... Oui, il est bien bon... bien bon... Oh ! que j'ai froid !”

Et d'un geste crispé, les pauvres petites mains grelottantes tirent la couverture qui maintenant cache presque entièrement les yeux noirs et les boucles blondes...

... Hélas ! le papa ne rentrera plus. L'usine l'a broyé comme elle en broya tant d'autres, et depuis cinq semaines qu'il est mort à l'hôpital, au milieu d'atroces souffrances, la maladie du petit a emporté les dernières économies du ménage. Peu à peu, les quelques bijoux de jeune fille, doux souvenirs du pays, s'en sont allés au “pawn-shop” ; les meubles, les bibelots, les y ont bientôt suivis, enfin le tour des vêtements est venu, et maintenant, il ne reste plus rien à vendre, rien à engager, pas même l'anneau de mariage, dernier témoin d'un bonheur envolé, et qui a clos la lugubre série des petites ruines de chaque jour !...

L'enfant ignore tout, et d'ailleurs il est si malade ! A quoi bon ajouter une nouvelle souffrance à la croix déjà trop lourde pour ses pauvres épaules ? Le médecin a griffonné quelques vagues ordonnances, prescrit du repos, des fortifiants, l'air de la campagne, autant que possible, mais la dernière fois, tandis qu'il auscultait l'enfant plus longuement qu'à l'ordinaire, son visage indifférent est devenu plus grave ; il a eu un hochement de tête découragé, puis il a annoncé que la maladie suivant son cours normal, il ne reviendrait que dans une huitaine de jour, ou un peu plus tard...

... Une fois encore la plainte s'élève ; la petite voix semble plus faible et toute tremblante.

“Maman, j'ai bien froid...”

Que faire ? Que résoudre ? La pauvre femme a supplié des parents, des amis, des indifférents même, de lui venir en aide, si modestement que ce fût ; elle n'a recueilli que de banales consolations, des faux-fuyants, parfois même des reproches sur son imprévoyance. Alors les papillons noirs hantent son cerveau ; des visions lugubres et attirantes l'entraînent ; elle a le vertige du néant... mais non ! il faut lutter, lutter encore pour sauver le cher petit être.”

Une idée !... mais oui ! pourquoi pas ? ... C'est peut-être le salut, au moins pour quelques heures, le moyen d'attendre un jour encore, et alors, qui sait si demain Dieu n'aura pas enfin pitié de tant de larmes et de tant de souffrances !... Son parti est pris ; il n'y a pas une minute à perdre.

“Ecoute, chéri, tu vas rester bien sage. Je vais aller... (et la voix s'étrangle de larmes à ce mensonge)... chercher... petit père. Puis tout à l'heure, nous ferons le joli feu que je t'ai promis, et tu prendras une bonne tasse de thé bien sucré, comme maman sait le préparer.”

—“Oui, maman, je serai bien sage... bien sage. A tout à l'heure.”

Et la petite tête pâle se soulève vers un baiser.

—“Mais, ne sois pas trop longtemps, surtout.”

—“Non, chéri, je te le promets.”

—“Pas longtemps,” murmurent une fois encore les lèvres blanches, tandis que de nouveau les boucles d'or s'étaient sur l'oreiller et que les yeux noirs s'éteignent sous la pesanteur des paupières alourdies.

La mère longe le vaste trottoir de la rue Sainte-Catherine, brillamment illuminé par les vitrines des bijoutiers, des orfèvres, des marchands d'art, tête nue, sans manteau, elle court presque, heurtant les passants, indifférente aux exclamations de colère, aux réflexions humiliantes ou moqueuses. La pluie glacée lui fouette le visage, ses vêtements ruissent. Qu'importe ? Il faut arriver à temps, coûte que coûte, et les secondes valent des heures... Enfin voici l'“Imperial Theater”. Sur des murs, inondés par des flots de lumières électriques, d'immenses affiches annoncent les débuts d'une troupe américaine. C'est de bon augure pour la réussite de son projet. Près de l'entrée principale, elle aperçoit une petite porte avec l'inscription : “Passage des artistes”. Sans hésiter, elle s'engage dans l'étroit corridor.

—“Que voulez-vous ?” crie une voix rude.

—“Voir le régisseur.”

—“Deuxième étage, la porte à droite.”

Rapidement elle gravit l'escalier sombre, aux marches glissantes à demi-usées. Une odeur fade la saisit à la gorge, mélange de parfums violents de moisissures et de relents nauséabonds, tandis que du lointain montent des cris et des refrains entrecoupés. Elle arrive enfin. La porte est ouverte. Timidement, elle frappe deux coups sur le montant. Un gros homme occupé à écrire se retourne :

“Qu'est-ce que c'est ?”

“Monsieur, je voulais vous demander si... vous n'auriez pas besoin... ce soir, d'une figurante...”

—“Une figurante, vous ?” et le regard subitement gouailleur du gros homme se promène sur les pauvres haillons tout dégoulinants de pluie.

—“Oh ! monsieur, monsieur, je vous en supplie ; mon enfant se meurt ; nous n'avons plus de feu... par pitié !”

Un geste impatienté arrête le flux des paroles.

—“Connaissez-vous le théâtre ?”

A cette brusque question, la pauvre femme se sent étouffer, comme si deux griffes lui broyaient la poitrine. Mais il faut réussir. Elle parvient à dominer son angoisse. Elle ment :

“Oui, j'ai déjà figuré quelques fois.”

“Vous n'avez pas l'air dégourdi... Enfin, une fois arrangée, la figure ira. On vous mettra au troisième plan. Vous savez les conditions ? cinquante cents par soirée, dix cents d'amende au premier retard, la porte au second.”

—“Oui, oui, cela me convient, et...” elle hésite un instant, “est-ce que je serai payée tout de suite ?”

—“Mâtin, vous êtes pressée. Oui, après la représentation. Maintenant, allez vous habiller.” Il griffonne quelques lignes, lui tend un bout de papier. “Vous donnerez cela au chef de la figuration, il vous dira ce que vous aurez à faire.”

Maintenant le supplice commence. “Souriez, souriez donc, sacrebleu,” lui crie le régisseur... Et elle sourit la pauvre créature, sous le fard infect, le rouge, le blanc dont on l'a barbouillée en hâte, tandis qu'elle sent ses larmes prêtes à couler, car là-bas, au delà du brouillard de la salle et des éblouissements de la rampe, là-bas elle voit au milieu des boucles d'or les grands yeux noirs aux regards anxieux, elle entend la petite voix tremblante qui se plaint et qui l'appelle : “maman ! maman ! j'ai froid.”

... Enfin la pièce est terminée. En hâte, elle jette en bas ses loques de théâtre, reprend ses vêtements encore trempés d'eau glacée, passe rapidement devant le guichet du caissier, et serrant dans sa main la précieuse pièce de cinquante cents, court à perdre haleine jusqu'à la maison. En quelques bonds, elle gravit l'escalier. Elle pousse la porte de la chambre... La lampe brûle à peine, consumant la mèche presque desséchée... Elle s'approche du lit :

“Chéri, mon petit Jeannot, voilà maman...”

—“Mon Jeannot, tu dors ? Mais, réveille-toi. Le bon feu et le bon thé sucré sont arrivés. Regarde vite, tiens...” Et elle montre triomphante la pièce d'argent.

... L'enfant demeure immobile. Un dernier éclat de la lampe mourante éclaire son visage, plus pâle encore, si pâle cette fois !... Une horrible angoisse saisit la mère. “Mon Dieu ! si...” Elle se précipite sur le lit, pose ses lèvres sur le front auréolé de boucles d'or. Le front est glacé. Elle pousse un cri terrible et s'abat sur le sol.

Verduron, verduronnette.

Verduron, verduron, don, don.

... Elle était folle.

F. de CHALOT.

Ottawa, 4 septembre 1906.

## Ciel et Mer

L'azur du ciel se voit, mais il ne s'atteint pas ;  
La mer, azur palpable, étendue et limite,  
Terrestre, et cependant à nos pieds interdite,  
Est sous notre main, comme un ciel d'en bas.

Je ne veux rien du ciel, d'où la Vie égarée  
Retombe en tournoyant, avec du sang aux yeux !  
Le rêve inaccessible habite au fond des cieus :  
Je suis heureux d'avoir cette tente azurée.

Je ne demande au ciel que d'être, sur mon front,  
Plein d'astres et de rêve ou d'éclatante joie,  
A jamais déployé, comme un plafond de soie,  
Sur ceux qui sont nés, sur ceux qui naîtront.

Je ne demande aux mers que de battre les roches,  
La falaise et la dune où je m'en vais rêvant,  
De se soumettre au rythme et d'y bercer le vent ;  
De me faire l'azur et l'infini plus proches ;

Mais je ne puis fixer ma course et ma maison  
Qu'aux pays où la mer me dit, en son mystère,  
Que mes pieds, étant là sur un bout de la terre,  
L'impossible seul est à l'horizon.

JEAN AICARD.

# LE DOUBLE

NOUVELLE

J'avais un sosie, ça n'était pas douteux. Oui, il existait un homme qui me ressemblait à un tel point que mes plus intimes amis — et les siens naturellement — pouvaient nous prendre l'un pour l'autre. Et c'étaient tous les jours de nouvelles méprises, un éternel quiproquo.

Je voyais, par exemple, un inconnu venir à moi, le visage souriant, la main tendue :

—Frémont!... comment va?

—Vous faites erreur, monsieur, répondais-je, je ne suis pas M. Frémont.

—Voyons!...

—Mais non, vous vous trompez.

—Oh! monsieur, je vous demande pardon!... C'est que vous lui ressemblez étonnamment... Vraiment, c'est extraordinaire.

L'on me regardait encore, hésitant, et l'on s'éloignait, l'air peu convaincu.

Par contre, il arrivait que des amis me reprochaient d'être passé près d'eux en feignant de ne pas les voir.

—Ah çà! me disait-on, pourquoi t'obstinais-tu, l'autre soir à ne pas nous reconnaître?

J'avais beau jurer que je n'étais pas ce soir-là où l'on croyait m'avoir vu, que l'on s'était trompé, on haussait les épaules.

De ce M. Frémont, je ne savais rien, du reste, sinon que ce devait être un homme fort répandu. Du moins, j'en jugeais ainsi par les saluts, les sourires aimables, les gestes d'amitié dont, chaque jour dans la rue, me gratifiaient de nombreux inconnus. J'avais, comme bien on pense, grande envie de le connaître.

Eh bien, j'ai fini par le rencontrer, et, ce jour-là, j'ai éprouvé une des plus violentes émotions de ma vie.

C'est peu de dire qu'il me ressemblait: il était en tout semblable à moi. Le visage, la tournure, la démarche, étaient absolument les mêmes, — et nos goûts aussi sans doute, puisque nous étions habillés pareillement. Certes, je ne suis pas superstitieux et je n'ai nul penchant au surnaturel; pourtant, je ne pus me défendre d'une espèce d'effroi en voyant venir vers moi, cet autre moi-même. Quant à lui, il ne parut pas m'apercevoir; il me frôla presque en passant, et je le vis s'éloigner sans qu'il se retournât.

Bientôt après, je le rencontrai de nouveau et cette fois, il me vit; nos regards se croisèrent, mais il ne manifesta aucun étonnement. Il me sembla même qu'il souriait un peu en passant près de moi.

Enfin, nous fîmes connaissance.

Assis sur un banc, dans un coin retiré du jardin du Luxembourg, que ce jour-là — un sombre et pluvieux jour d'automne, — le temps maussade faisait presque désert, je rêvassais, un livre à la main, lorsque le bruit d'une voix me fit soudain tressaillir. Qu'on juge de ma surprise: c'est ma propre voix que j'avais cru entendre, et j'étais sûr cependant de n'avoir pas parlé. Mais aussitôt tout s'expliqua; ayant levé les yeux, j'avais aperçu mon sosie. Il était là, debout devant moi, et il me regardait en souriant.

—Monsieur, dit-il, je suis bien aise de vous rencontrer.

—Monsieur Frémont, n'est-ce pas? fis-je en me levant.

—Lui-même. Mais est-il besoin de nous présenter l'un à l'autre? Grâce aux petits désagréments que nous vaut chaque jour une stupéfiante ressemblance, nous nous connaissons déjà, au moins de nom...

—Et de figure, ajoutai-je.

—Et de figure aussi. Oui, nous nous connaissons, mais pas assez à mon gré. J'ai le plus vif désir d'entrer en relations avec vous. Sincèrement je crois qu'il y aurait grand intérêt pour nous à mieux savoir qui nous sommes. Ces relations, du reste, ne pourraient manquer d'être fort agréables; car enfin nous devons bien un peu aussi nous ressembler moralement.

—Vous croyez?

—Mais oui. Sinon il faudrait en conclure que notre être physique ne peut fournir le moindre indice sur notre sensibilité propre, notre esprit, notre caractère, enfin qu'il n'est en rien révélateur de notre être intime. Or, c'est là une évidente absurdité.

—Certes, répondis-je, ou il faut renoncer à se faire la moindre idée d'un homme sur sa physionomie

et ses manières, ou nous sommes faits pour nous comprendre. Et j'avais tort, je l'avoue, quand je voulais prendre en sous main des renseignements sur vous.

Il se mit à rire.

—Des renseignements sur moi! Voilà un aveu que je retiens. Vous voulez savoir si votre sosie était recommandable?

—Du tout, mais...

—Et s'il n'était pas homme à vous jouer quelque méchant tour?

—Nullement.

—Allons! ne vous défendez pas, je vous avouerai que je n'en suis pas resté à l'intention, moi. L'enquête dont vous parlez, je l'ai faite! Elle m'a appris qu'aucun lien de parenté n'existe entre nous et que nos pays d'origine sont d'ailleurs fort éloignés l'un de l'autre. Et cela rend tout à fait inexplicable notre prodigieuse ressemblance.

—C'est qu'elle est prodigieuse, en effet!...

—Je me demande comment la nature, si variée dans ses créations, a pu nous faire si semblables en tout. Pour que deux hommes marchent comme nous, absolument de la même manière, quel rapport cela suppose dans leur structure, leur conformation, leur caractère? — Et nous avons la même voix! Les traits, l'expression du visage sont les mêmes, à s'y méprendre! Nous sommes tellement pareils qu'une personne connaissant l'un de nous, nous voyant ici côte à côte, ne saurait auquel s'adresser... C'est inconcevable... Est-ce que vous ne vous êtes jamais demandé à quoi pouvait être due une pareille ressemblance?

—Ma foi, je ne vois guère que le hasard...

—Le hasard seul? — C'est impossible!

Ecoutez, reprit-il, après un moment de silence, il y a plus. Je vous ai parlé tout à l'heure d'une enquête sur vous. Eh bien, je l'ai poussée assez loin, cette enquête; elle a porté sur votre vie passée. Et je sais qu'il y a entre nos destinées d'étranges analogies...

—Que voulez-vous dire? m'écriai-je.

—Rien de plus pour le moment. Mais bientôt je l'espère, nous pourrions parler de cela longuement, et vous apprendrez alors des choses qui vous surprendront fort, — des choses qui feraient croire qu'il existe entre nous un lien mystérieux.

...Et si vous me trouvez absurde, insensé, je pourrai vous dire comme Hamlet:

"Le ciel et la terre, Horatio, cachent plus de mystères que n'en rêve votre philosophie".

J'eus beau le presser de questions, je n'en pus obtenir davantage sur ce sujet; et nous parlâmes d'autre chose.

Notre entretien, du reste, se poursuivit longtemps encore; nous y trouvions un tel attrait que nous ne pouvions nous décider à nous quitter. Pour moi, il me semblait que je parlais avec un très vieil et très intime ami, retrouvé par hasard, après une longue séparation, — un ami qui m'aurait connu à fond, et qui, avec cela aurait eu ma tournure d'esprit, mon penchant à philosopher et, sur toute chose, des idées très peu différentes des miennes... On se comprenait sans effort, à demi mot, et la phrase qu'avait commencée l'un, l'autre pouvait l'achever sans peine. Peut-être se fera-t-on une idée du charme singulier de cet entretien, quand j'aurai dit qu'il m'arriva plusieurs fois d'entendre mon interlocuteur exprimer avec une exactitude saisissante des idées qui, au moment même, me venaient à l'esprit.

Enfin, lorsqu'à la nuit tombante, les gardiens nous poussèrent, avec quelques promeneurs attardés vers une grille du jardin, que l'on allait fermer, — je crois bien que nous avions un peu perdu l'exacte notion de notre personnalité.

Mais le charme se dissipa subitement, dès que nous nous trouvâmes sur le trottoir, dans l'agitation de la rue qui commençait à s'éclairer.

—Quand nous reverrons-nous? dit-il en me tendant la main.

Je pensai alors que j'avais pour sosie un homme fort aimable, — un homme que je sentais droit et bon, d'esprit curieux et délicat, et vers lequel m'entraînait une très réelle sympathie.

—Quand vous voudrez, répondis-je. Le plus tôt possible.

—Alors, faites moi le plaisir de venir déjeuner chez moi un de ces jours.

—Ma foi, si vous voulez.

—Voyons... mercredi, par exemple, pouvez-vous venir mercredi à midi?

—Mercredi à midi, c'est entendu.

Je pris la carte qu'il me tendait, et nous nous séparâmes sur une chaleureuse poignée de mains.

M. Frémont habitait, dans un paisible quartier de la rive gauche, une petite maison d'assez belle apparence, qu'on voyait s'élever, entourée de grands arbres, à quelque distance de la rue.

Ayant sonné, j'examinai longuement, à travers la grille, la demeure de mon sosie, et je l'enviai d'avoir su réaliser un de mes rêves, — posséder une maison comme celle-là. Enfin, un pas lourd fit crier le gravier de l'allée, la porte s'ouvrit à demi, et, dans l'entre-bâillement, parut une femme déjà âgée.

Cette femme, à ma vue, resta muette de saisissement; elle me considéra avec des yeux hagards, et je pus croire qu'elle n'avait pas toute sa raison. Lui ayant néanmoins présenté ma carte, je la vis brusquement se jeter en arrière, comme prise d'épouvante. Enfin, elle poussa un cri au premier mot que je dis et elle se sauva à toutes jambes en faisant des signes de croix.

Péniblement impressionné, saisi d'une vague inquiétude, je pénétrai dans le jardin. Pourquoi cette femme, en me voyant, avait-elle paru terrifiée? Et pourquoi aussi, alors qu'on devait m'attendre, la maison avait-elle toutes ses persiennes closes?... Un affreux souçon me traversa l'esprit. "Mon Dieu! pensai-je, serait-il arrivé un malheur?"

Mais un homme, un jardinier, à en juger par sa tenue, venait à ma rencontre. Arrivé à quelques pas de moi, il s'arrêta, comme frappé de stupeur; et, d'une voix grave, d'une voix qui me fit frissonner, il dit:

—Monsieur, que nous voulez-vous?

—Mais... fis-je, je désire voir M. Frémont. Il ne répondit pas tout de suite; il continua de me dévisager, et je pus croire qu'il allait aussi s'enfuir. J'attendais, plein d'anxiété. Enfin, il prononça ces mots que je redoutais, que je sentais inévitables:

—M. Frémont est mort, monsieur.

Mon cœur alors se serra douloureusement, comme si j'eusse appris la perte d'un être tendrement aimé. Et je me sentis tout à coup plus seul dans le monde...

Mort! il était mort, celui auquel m'unissait une si parfaite ressemblance, à qui il avait suffi de quelques heures pour me conquérir et m'inspirer le désir de devenir son ami!... "A mercredi," avait-il dit en me quittant. Sinistre plaisanterie du hasard! Ce mercredi, tandis que je venais, tout heureux de le revoir, on me prenait pour son ombre... et j'apprenais qu'il n'était plus!

—Et de quoi est-il mort, demandai-je à l'homme, après l'avoir rassuré de mon mieux.

—D'un affreux accident, monsieur. Il était sorti dès hier matin, malgré la tempête. Au moment où il passait devant une maison en construction, l'échafaudage, ébranlé par un vent furieux, a cédé tout à coup et s'est écroulé, tuant notre pauvre maître dans sa chute.

—Savez-vous à quelle heure c'est arrivé?

—Il pouvait être dix heures.

Or, à dix heures, ce même jour, j'avais vu venir se briser sur le trottoir, à deux pas devant moi, une haute cheminée de briques. Cette fin tragique de M. Frémont survenant à l'instant où je voyais la mort de si près, simple coïncidence, sans doute... Et la subite vision de mon sosie se jetant au-devant de moi, comme pour m'empêcher d'avancer... Une simple hallucination due au trouble où m'avait mis une terrible peur après coup... Evidemment.

Et pourtant, qui sait?

Au jour finissant, je me revois dans cette allée du Luxembourg où se fit notre connaissance, marchant près du pauvre disparu; et je l'entends me dire: "Il y a entre nos destinées d'étranges analogies... Qui sait si nous ne sommes pas unis par quelque lien mystérieux?"

Oui, qui sait?...

"Le ciel et la terre, Horatio, cachent plus de mystères que n'en rêve votre philosophie."

CHARLES NICOLLE.

# Les Merveilles de la Science

Coup d'œil dans un transatlantique typique, en 1906

Un voyage transatlantique est actuellement dépourvu des nombreux périls que s'imaginent tort le grand public, et du manque de confort que, très faussement, les terriens attribuent à ce genre de voyage. Car, non seulement le voyage par transatlantique de première classe est presque totalement exempt de dangers, mais il est aussi très luxueux. Si le lecteur le veut bien, nous allons le conduire à bord d'un des paquebots les plus récents et les plus typiques qui fait la traversée de New-York à l'Angleterre et à l'Allemagne.

Il s'agit de l'"Amerika", navire tout neuf que la ligne "Hambourg-Amérique" vient d'ajouter à sa flotte, dont les paquebots accomplissent rapidement le voyage de New-York à Plymouth et Hambourg. En ce qui concerne l'"Amerika", rien n'a été épargné par ses constructeurs pour satisfaire aux besoins du confort et de l'hygiène, ce qui est à considérer, étant donné que ce paquebot peut transporter quatre mille personnes et que son voyage dure sept jours.

Dès qu'on se rend à bord de l'"Amerika", on est impressionné par ses dimensions colossales et ses superbes aménagements. En effet, ce navire à six ponts déplace quarante-deux mille tonnes d'eau. L'originalité des armateurs a fait donner aux différents ponts les noms suivants: pont du Kaiser, ou pont supérieur; pont Washington, pont Roosevelt, pont Cleveland, etc. Au moyen d'un système parfait de ventilation, (tant tous les détails ont été considérés sur ce paquebot unique), les chauffeurs ne manquent pas de confort dans leur travail. A les voir, on comprend qu'il ne s'agit plus du temps où les chauffeurs à demi-nus expiraient presque de chaleur dans les chaufferies des anciens vapeurs. Rien de tel n'existe dans l'"Amerika", dont les immenses fournaies consomment trois cent cinquante tonnes de charbon par jour.

Afin de se faire une idée de l'énorme espace consacré à la cargaison (seize mille tonnes lorsqu'elle est complète) on voudrait bien réfléchir qu'il faudrait six cent quarante wagons de fret pour porter une telle quantité de marchandises. L'"Amerika" possède sept cuisines, et dispose de cent trente-trois garçons de table. A bord de ce navire le téléphone et la lumière électrique nécessitent un système de fils conducteurs aussi enchevêtrés que s'il s'agissait d'une petite ville. Chaque jour un journal quotidien est imprimé à bord, et placé le matin, à la table du déjeuner, à côté de l'assiette de chaque passager de première. Le système des cloisons étanches de l'"Amerika" est tellement parfait qu'il donne une sécu-

rité presque absolue en cas d'accident.

Il va sans dire que le capitaine a le contrôle absolu de toutes choses à son bord, contrôle qui est facilité par un système perfectionné de centralisation convergeant vers la dunette. Il suffit que l'officier de quart porte un récepteur téléphonique à l'oreille pour qu'il sache immédiatement ce qui se passe partout dans le tréfonds de l'"Amerika", où les mécaniciens sont à l'oeuvre.

Au nombre des merveilles que l'on peut trouver sur cet exceptionnel palais-flottant, on remarque un salon pour les bébés, des salles de bains chauffées à l'électricité, un coquet magasin où se tient une fleuriste, un salon de coiffure pour dames, et un bureau de télégraphie sans fil système Marconi. Nous nous serions

fait reproche d'oublier le restaurant très moderne et très riche de l'"Amerika", dit Carlton's Restaurant, lequel est une reproduction fidèle de la salle à diner du fameux hôtel londonien de ce nom. En tout temps dans le restaurant de l'"Amerika" on peut voir de superbes fleurs récemment coupées, des cristaux du plus grand prix, de belles porcelaines de Chine, de l'argenterie et du vermeil à profusion, le tout contribuant à rendre féérique ce local exceptionnel. Aussi y voit-on des dames en toilettes de soirée et des messieurs en habits noirs, assis devant des tables au menu le plus raffiné qui se puisse offrir même à des millionnaires très exigeants.

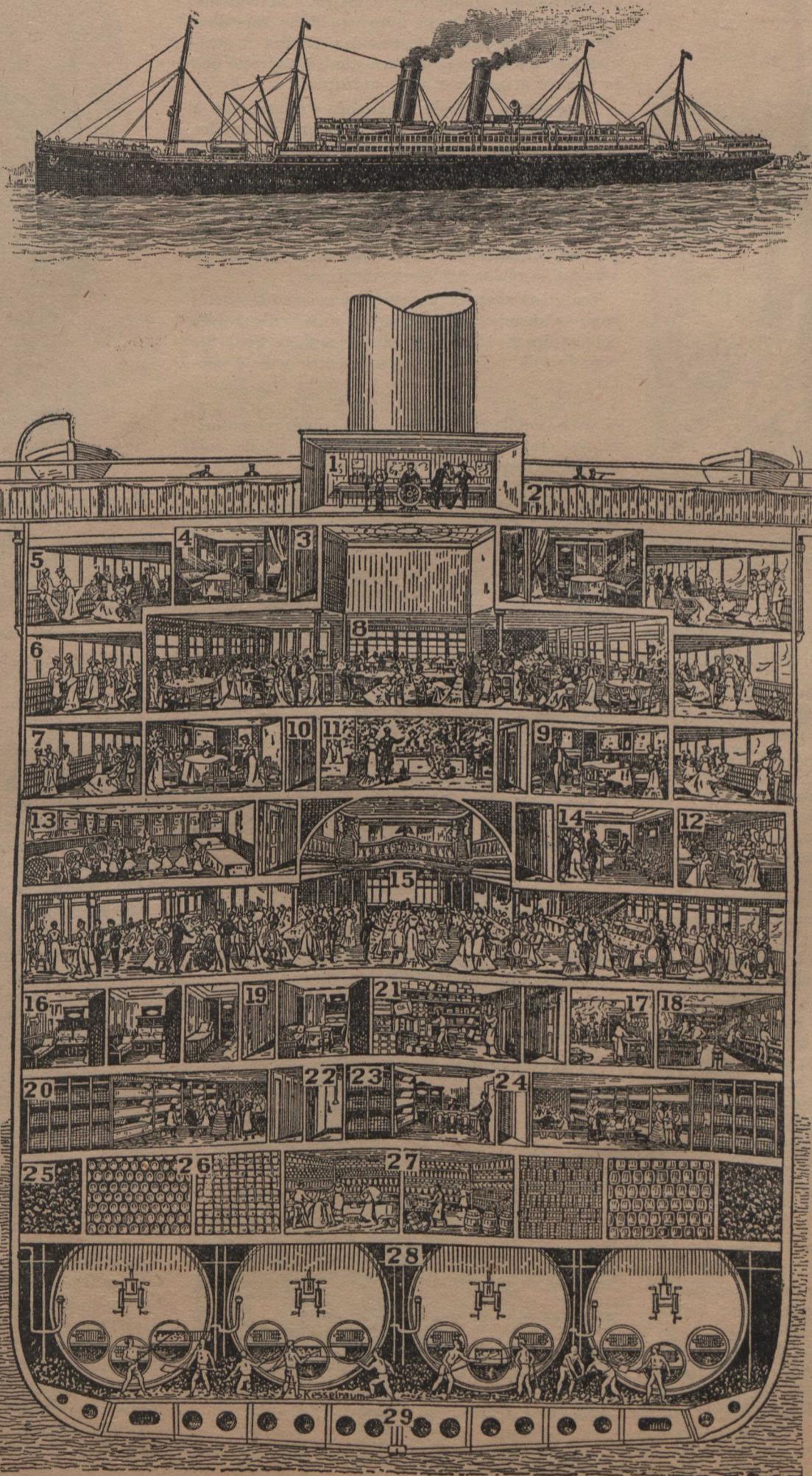
Dans la liste ci-après, nous donnons les noms correspondant aux différentes parties de l'"Amerika", vu selon une section perpendiculaire à la quille, et passant par le maître bau.

Le lecteur se rendra compte ainsi de l'énorme capacité du navire, et de son luxe extraordinaire.

Au sujet des luxes de l'"Amerika", celui de l'emploi de la télégraphie sans fil, si c'en est un, est le plus apprécié des passagers. Cela se conçoit facilement du reste, étant donné qu'actuellement un navire du type "Amerika" reste constamment en rapport soit avec le continent américain, soit avec le Vieux-Monde, ce qui n'est pas sans importance. Même, l'on assure que des millionnaires en voyage dépensent de fortes sommes pour faire savoir, par marconigramme, qu'ils vont bien.

## Détail du navire

1. — Chambre de navigation.
2. — Pont.
3. — Corridor.
4. — Cabine de grand luxe.
5. — Pont-promenade supérieur.
6. — Pont-promenade inférieur.
7. — Pont inférieur.
8. — Restaurant Carlton.
9. — Cabine royale.
10. — Corridor.
11. — Boutique de la fleuriste.
12. — Salon de correspondance.
13. — Salon pour les enfants.
14. — Poste téléphonique.
15. — Grande salle à diner.
16. — Cabine de première classe.
17. — Cuisine à vapeur.
18. — Cuisine principale.
19. — Corridor.
20. — Local pour familles d'émigrants.
21. — Cale aux bagages.
22. — Salle de bains avec douches.
23. — Appartements des commissaires.
24. — Corridor.
25. — Chambre frigorifique.
26. — Cale-entrepôt.
27. — Cale aux provisions.
28. — Compartiment des machines.
29. — Double-fond du paquebot.



## A TRAVERS LA MODE



Grande redingote garnie de motifs de passementerie

Manche courte; poignet d'Irlande et petit plissé. Jupe avec plis à la religieuse. Devant de la chemisette en mousseline et dentelle; ceinture drapée en taffetas.

### Chronique parisienne de la mode

Un mot de la toilette masculine. Nous nous occupons rarement de nos seigneurs et maîtres, parce que, en ce qui les concerne, la mode est moins variable que pour nous. Cependant, elle n'est pas immuable, et, si elle ne présente pas, chaque saison, des changements radicaux, elle se transforme assez pour mériter une mention spéciale.

Il n'est pas plus permis à un homme qu'à une femme de manquer de correction et de soin dans sa mise. Un dédain trop marqué des innovations serait une fort mauvaise note et nombre d'hommes ont vu leur situation entravée par l'insouciance des règles mondaines.

Sans prétendre donner le ton à la mode et se ranger dans le clan de la haute élégance, un homme peut chercher à être bien mis et s'y appliquer. Toutes les formes ne lui sont pas seyantes; à lui de choisir celle qui l'avantage, ou plutôt — le costume masculin étant par lui-même peu avantageux — celle qui convient le mieux à son allure.

Pour se convaincre que la forme masculine créée du nouveau tout comme la mode féminine, et que chaque saison nouvelle a sa note caractéristique, il suffit de comparer un chapeau de l'été dernier avec un chapeau de cet été, de mettre de côté l'un de l'autre les vestons de l'année passée avec le veston dernier vu.

Veston n'est pas le mot juste. Le nouveau petit vêtement est plutôt une courte jaquette d'une allure très seyante et d'une coquetterie bien plus recherchée que la jaquette rigide, à basques fuyantes devant.

À propos de cette jaquette à basques ouvertes, il n'est pas inutile de faire observer que la jaquette droite devant est beaucoup plus allurée. Le vêtement ouvert, en général, n'a pas la correction, la distinction du vêtement fermé. Il faut avoir une construction physique impeccable, une ligne parfaite de torse et de jambes pour que les basques dégagées soient d'un bon effet. C'est ce qui fait le port

de l'habit si difficile, ce qui fait aussi que la coupe en est particulièrement délicate. Un habit mal coupé rend tout à fait inélégante la tournure de son propriétaire, mais n'est pas élégant qui veut, en habit, même en habit du meilleur faiseur.

La petite jaquette dont je parlais plus haut est d'une forme très spéciale, très nouvelle. C'est une sorte de réminiscence de la veste du VIII<sup>e</sup> siècle, avec moins d'ampleur, mais, somme toute, l'allure n'est plus du tout étriquée. On voit de ces vestes dans les bergerades des peintres de la cour de Louis XVI. La taille est bien marquée par des pinces et les basques sont un peu, très peu bouffantes.

La petite fente, dans le dos, complète le genre et le distingue tout à fait du veston.

Les draps mélangés, les covert-coat, tous les tissus anglais, chinés, quadrillés ton sur ton dans une note absolument fondue sont employés. On voit des gris bleutés, très foncés avec une ligne fine d'un bleu marqué dessinant de grands carreaux. À quelques pas, les carreaux disparaissent, il ne reste que la nuance grise d'une sobre uniformité.

La tendance générale de la mode masculine est à plus d'ampleur dans les vêtements que durant les saisons passées: le paletot très ample, très long, à manches très tombantes et emmanchures larges est grand favori.

Le pantalon est assez étroit et s'arrête au cou-de-pied. On sait déjà qu'une règle de l'élégance est le pli vertical au milieu du devant; il faut que ce pli vertical se répète également derrière.

Les gilets sont toujours très largement décolletés sur une chemise molle blanche ou de couleur avec col et poignets blancs. Cravate de couleur très large pour la toilette de jour, cravate noire avec le smoking, cravate blanche nouée à la main avec l'habit. Les nœuds tout faits sont démodés. On porte aussi, avec la toilette négligée que la campagne autorise, une cravate en toile ou en batiste, large de trois ou quatre centimètres. Avec les amples cravates de soie, on porte des épingles très artistiques: les anciens camées, les émaux, les pierres, surtout les émeraudes et les rubis montés avec goût sont les plus à la mode.

Il n'y a pas encore très longtemps, l'épingle de cravate était le seul bijou qui permit la correction absolue de la toilette masculine; aujourd'hui il est loisible aux hommes de se parer de bagues et de boutons d'orfèvrerie. La seule condition, c'est que les uns et les autres soient de bon goût et d'un art joli. Les diverses pierreries sont admises comme boutons de chemises, pour le soir seulement; des cabochons et des boutons de plusieurs ors sont aussi très en vogue.

Comme chapeau, le préféré est le panama léger et bien coiffant, ou bien le canotier de grosse paille cerclé de gros grain noir. Le soir, cette coiffure de fantaisie est remplacée par le melon de feutre noir.

Les gants masculins sont ou les gants de sport ou les gants de peau jaune danois.

Mais en voilà assez sur ce sujet, nos lectrices attendent de nous quelques renseignements qui leur sont particulièrement utiles.

Les chapeaux sont toujours couverts d'une profu-

### PATRON No 523

#### Blouse simple

Cette blouse peut se faire en flanelle d'opéra, etc., devant et dos à plis, manche gigot avec petit poignet. Matériaux: 2 verges  $\frac{1}{2}$  en 48 pouces.

Pour recevoir ce patron en papier tissu, il suffit de nous adresser 10 cts et de nous indiquer le tour de buste. (N'oubliez pas de donner votre adresse complète et de signer lisiblement).



Robe en éolienne souple "lavande". Empiècement et manches ajourés sur la peau en laize de dentelle ocrée, soulignée par des velours dans le ton, mais plus pâle. Le blouson est à plis devant et sur les épaules. Haute ceinture; jupe froncée, garnie d'un bouillonné cerné de velours.

sion de plumes, surtout de plumes d'autruche non frisées ou bien frisées du bout seulement. La consommation des plumes d'autruche est telle que l'on se demande si la production ne sera pas bientôt épuisée. Rien de semblable à craindre. En effet, on élève en grand les oiseaux en Australie, en Amérique et dans le sud de l'Afrique, surtout dans la colonie du Cap. Chaque année, les éleveurs leur arrachent les belles plumes frisées des ailes, opération qui n'est pas plus douloureuse que celle d'enlever le duvet du ventre de l'oie. Les plumes repoussent vite, ce qui doit rassurer les élégantes.

Les garnitures de plumes d'autruche, les marabouts, les paradis, les fantaisies de tous genres l'emportent toujours sur les fleurs. Néanmoins, on voit beaucoup de roses; beaucoup aussi d'énormes touffes de ruban écossais, de ruban Pompadour ou de rubans unis. Les fleurs sont disposées en guirlande ou en couronne autour de la calotte, avec une aigrette d'asparagus ou de graminées conservées par la dessiccation à l'ombre et qui gardent leurs formes et leurs couleurs. Ces jolies herbes des champs sont tout à fait charmantes.

BLANCHE VALMONT.

(De la Mode Nationale.)

### Vêtements caoutchoutés

Les vêtements de caoutchouc sont d'une incontestable utilité, mais pas en toute saison cependant. Lorsqu'on les aura laissés quelque temps sans usage, il arrivera de les retrouver raidis. Que faire pour les assouplir? On plongera les vêtements dans de l'eau de pluie additionnée de 2 pour cent d'ammoniaque ordinaire, et après un séjour plus ou moins prolongé, on les fera sécher à l'air.

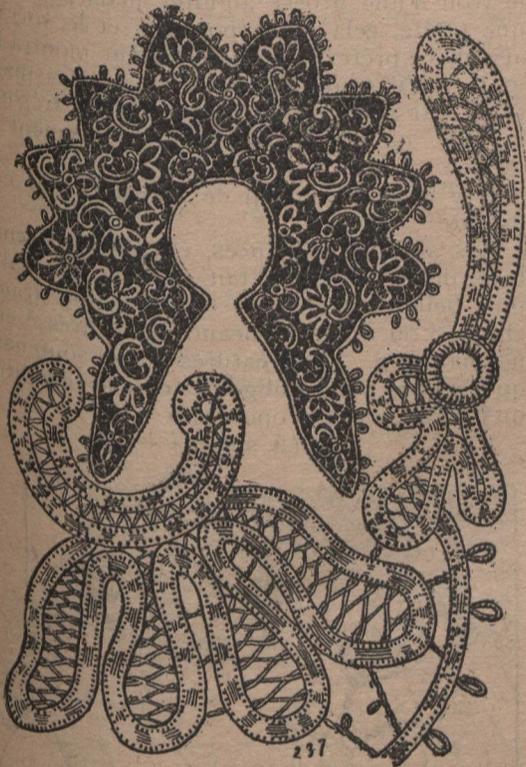
Pour enlever les taches blanchâtres qui persistent après l'enlèvement de la boue, on fera une application de vinaigre, qui suffira pour rendre à la couleur son aspect primitif.

# LA VIE AU FOYER

## RECETTES CULINAIRES

**Gâteau de pommes** — Prenez une livre de sucre, mettez-la dans une pinte d'eau, laissez bouillir jusqu'à dissolution complète, presque jusqu'au candi. Ajoutez 2 livres de pommes pelées et coupées en tranches, et la pelure d'un citron. Faites cuire le tout jusqu'à consistance de gelée. Mettez alors dans un moule, d'où vous n'enlèverez le gâteau qu'après refroidissement complet. Servez avec une crème autour, et après avoir inséré quelques amandes dans la pâte de pommes. Ce gâteau peut se conserver pendant plusieurs semaines.

### Col en dentelle pour jeune fille



Notre modèle montre un genre de dentelle au lacet, exécuté avec du lacet blanc de 1/8 de pouce de largeur. On trace les contours du dessin sur du calicot; on fixe les lacets assemblés au moyen de points devant.

On exécute avec du fil à crochet les coutures entrelacées, les picots festonnés et les points de dentelle. On bâtit les ronds festonnés destinés à figurer les baies, puis on les réunit entre eux au moyen de points invisibles. Le col terminé, on le sépare du calicot, on le dispose sur un dessous souple et on le repasse à l'envers.

**Confitures trop cuites** — C'est un malheur, ou plutôt un accident assez fréquent. Il suffit, en effet, de quelques minutes de distraction pour que les confitures deviennent trop épaisses. Dans ce cas, il ne faut pas les croire manquées, car le remède est bien facile. Prenez la valeur d'une demi-livre de fruits frais par livre de confitures et pressez le jus de ces fruits. Faites-lui donner un bouillon et écumez, puis mélangez ce jus à vos confitures trop épaisses, et remettez-les sur le feu en opérant le mélange jusqu'à consistance voulue.

### Motif avec jours de dentelle

Ce joli motif servira pour orner des devants de corsages de mousseline, et objets de toilette d'été. Les contours et les branches de fleurs sont faits en un point de feston de même largeur. Les feuilles et les fleurs sont ornées de jours de dentelle et de pleins sablés. Les jours de dentelle sont les mêmes que ceux employés dans la dentelle Renaissance et que l'on exécute avec du fil à dentelle très fin.

Dans les pétales des fleurs où le point de tulipe simple domine, on laisse entre les points de chaque rang les mêmes distances, en faisant en allant et revenant des points de feston assez lâches pour qu'ils forment des mailles, dans lesquelles on pose toujours les points d'un tour suivant. Pour le second point de dentelle formant des rangées de brides, on tourne l'ouvrage,

**Consommé à l'orientale** — Préparez un bon consommé avec de l'extrait de viande Liebig. Faites revenir d'autre part deux ou trois tomates dans le beurre, assaisonnez de haut goût, ajoutez une pointe de Cayenne, passez à la passoire, versez dans la soupière, ajoutez une garniture de poireaux, carottes, navets; une poignée de riz et d'orge perlé crevés à l'eau salée; servez.

**Granit au champagne rose** — Mettez dans un grand verre une tranche d'orange, remplissez de champagne aux deux tiers, ajoutez une poignée de fraises de bois, du sucre en poudre, achevez de remplir avec de l'eau de seltz et servez avec des pailles.

**Une excellente crème** — Vous prenez un de ces petits fromages ronds, dits fromages demi-sel, et le mélangez avec deux cuillerées à café de sucre en poudre et une cuillerée à bouche de café noir très fort. Vous obtiendrez ainsi un dessert délicieux.

## RECETTES UTILES

**Pour guérir les coupures légères** — Il arrive assez souvent qu'en se servant maladroitement d'un couteau ou d'un rasoir on se fait une légère coupure qui tout en étant sans gravité gêne beaucoup à cause du sang qui s'en écoule. On arrêtera facilement l'hémorragie en mettant sur cette légère blessure une pincée de poudre composée par parties égales d'alun, de tanin et de gomme adragante.

**Nettoyage des glaces dépolies** — Les verres et glaces dépolies se tachent facilement à l'usage. Le nettoyage s'opère comme suit:

1. Frotter la surface dépolie avec une touffe de coton imbibée d'alcool dénaturé. On enlève une grande partie des taches grasses ou provenant du vernis.
2. Opérer de même avec l'essence de térébenthine.
3. Si le verre n'est pas parfaitement nettoyé, on le frotte avec une touffe de coton ou mieux, avec une brosse fine et dure mouillée, puis enduite de savon noir et de tripoli de Venise. Bien rincer et sécher avec un linge bien propre.

**Moyen d'apprêter les dentelles** — Lorsque les dentelles ont été lavées, elles ont perdu leur apprêt et n'ont plus leur bel aspect de neuf. On leur rendra leur fermeté en les plongeant dans un apprêt composé de borax et de gomme laque dissous dans l'eau. Pour préparer cet apprêt on fera dissoudre d'abord 40 grammes de borax dans un litre d'eau de pluie; puis on ajoutera 200 grammes de gomme laque.

Les voilettes peuvent être apprêtées au moyen d'une simple solution de gomme dans l'eau.

**Enlèvement des taches sur le marbre** — Voici quelques moyens très efficaces, surtout lorsqu'il s'agit d'enlever des taches grasses.

Mélanger du blanc d'Espagne en poudre et de l'essence, de façon à former une pâte épaisse dont on enduit un chiffon de laine. On en frot-

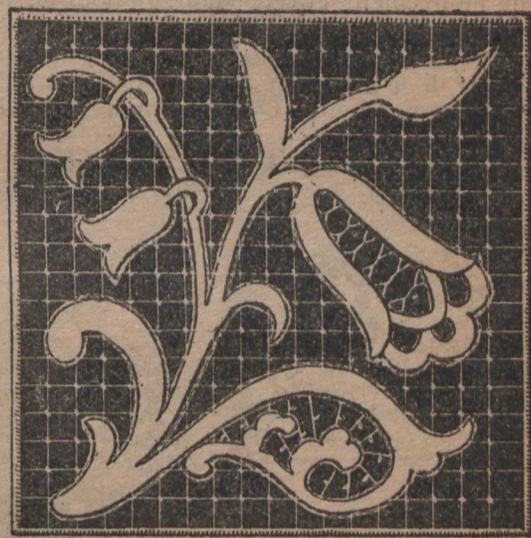
te le marbre, puis au bout d'un instant on essuie la place avec un linge sec. Rappelons que l'essence est très inflammable.

Autre procédé: frotter la surface à nettoyer avec un linge imbibé d'eau de Javel concentrée. Rincer immédiatement après avec de l'eau claire. On peut ensuite donner au marbre un beau poli en le frottant avec de l'encaustique (cire blanche et essence de térébenthine).

**Réparation d'objets en plâtre** — Pour réparer les objets en plâtre qui auraient été brisés, faites dissoudre de petits fragments de celluloid dans l'éther. Décantez le liquide au bout de quelque temps. La partie pâteuse qui reste sert de ciment pour réunir les morceaux cassés.

Ce ciment sèche rapidement et ne se dissout pas dans l'eau, si l'on est obligé d'y mettre l'objet pour quelque autre réparation.

### Carré en application sur filet



Ce joli carré est très facile à exécuter et produira un effet ravissant mélangé avec d'autres motifs en broderie anglaise. On s'en servira pour composer une nappe à thé, chemin de table ou dessus de buffet. Le carré de filet sera monté sur du bourdon ou sur une mèche de gros coton que l'on festonnera ensemble. L'application sera en même tissu que l'ouvrage. On bâtit la partie dessinée sur le fond de filet, puis on travaille les contours au cordonnet en prenant l'étoffe et les mailles du filet.

**Brillant du drap occasionné par le frottement** — Ne confondez pas brillant avec usure, ce qui est bien différent.

Le port réitéré d'un vêtement donne quelquefois des places luisantes dans les endroits supportant le plus de frottement. On remédie à cet inconvénient en décatissant le drap dans la partie malade, en le présentant au-dessus de la vapeur d'eau bouillante. quelques instants après il reprend son état normal.

On peut obtenir le même résultat en plaçant l'étoffe entre deux linges mouillés: on l'y laisse séjourner longtemps pour que l'humidité la pénètre complètement. Une fois sèche, il ne reste plus trace des parties luisantes.



ge, de façon que les rangs terminés soient tournés vers le corps et que l'aiguille soit dirigée vers l'extérieur. Lorsque le fil est monté sur

l'aiguille on la fait passer par la boucle et on tire le fil à la distance voulue pour former des brides verticales de longueur uniforme.

## POUR NOS JEUNES AMIS



### RECREATIONS

#### L'anneau qui marche

Prenez une canne bien cylindrique, c'est-à-dire qui ait la même grosseur partout; enfiler cette canne dans un anneau de bois dont l'ouverture soit plus grande que la largeur de la canne, un anneau de rideaux, par exemple, et tenez la canne en appuyant vos index à ses deux extrémités, la canne restant horizontale au-dessus de la table. Cette table ne devra pas être recouverte d'un tapis; sa surface devra être bien unie.

Il faut tenir la canne au-dessus de la table, de façon que l'anneau, tout en restant vertical, touche légèrement cette table. L'opérateur, qui tient les coudes serrés au corps et dont les mains ne touchent pas la table, ne doit faire aucun mouvement, et cependant, au bout de quelques instants, les spectateurs voient avec surprise l'anneau qui se met à glisser doucement le long de la canne en allant d'une main à l'autre de l'opérateur. On soupçonne cet opéra-



L'anneau qui marche.

teur d'avoir triché et d'avoir incliné la canne de manière à faire descendre l'anneau d'une main vers l'autre; mais il cède la place au plus incrédule des assistants, et, entre les mains de ce dernier, le même phénomène se reproduit!

Vous pouvez mettre au défi n'importe quelle personne de tenir la canne entre ses deux index comme je viens de l'indiquer plus haut, et d'empêcher l'anneau de se promener d'une de ses mains vers l'autre.

Il n'y a là aucune sorcellerie, mais la démonstration curieuse de "mouvements inconscients" que nous exécutons sans nous en douter, et qui, invisibles aux yeux des spectateurs, se traduisent cependant par le mouvement de corps légers, tels qu'un anneau de bois ou de métal.

Vous pouvez faire l'expérience en petit avec une bague unie, une alliance, par exemple, qui sera enfilée sur une règle d'écolier, un porte-plume ou un crayon; cela réussira tout aussi bien.

#### Une bille ou deux billes?

Prenez une boulette de mie de pain bien ronde ou une bille; posez-la sur la table, et faites-la aller et venir entre les extrémités, croisées l'une sur l'autre, de l'index et du médium (ou doigt du milieu) de la main droite; il vous semblera, surtout si vous ne regardez pas votre main, que vous faites rouler sous votre doigt deux billes et non pas une; ce phénomène est d'autant plus sensible que vous ferez l'expérience pour la première fois. Voilà, n'est-ce pas, une très curieuse illusion du toucher, à laquelle tout le monde se laisse prendre. L'opérateur éprouve la même sensation que s'il touchait une bille située à droite de son doigt du milieu et une seconde bille située à gauche de son index. Cela tient à l'habitude que nous avons de toucher les objets en laissant les doigts dans leur position normale. Au bout de quelques essais de ce genre, cette illusion finirait par ne plus exister pour nous.

pressa si fort les autres, qu'ils ne restèrent que ter à notre récréation d'aujourd'hui: un crayon ou un porte-plume, roulés ainsi entre les deux doigts croisés, nous fourniraient la même illusion. Si quelqu'un d'entre vous, connaissant l'expérience de la bille double, me disait qu'elle est vieille comme Hérode, je pourrais lui répondre qu'elle est bien plus vieille, puisqu'elle fut faite pour la première fois par Aristote, qui vivait trois siècles avant Hérode.

### CONTES DE FEES

#### La Chatte Blanche

(Suite)

Insensiblement cette seconde année s'écoula comme la première. Le prince ne souhaitait guère de choses que les mains diligentes ne lui apportassent sur le champ, soit des livres, des pierreries, des tableaux, des médailles antiques; enfin, il n'avait qu'à dire: "Je veux tel bijou qui est dans le cabinet du Mogol ou du roi de Perse, telle statue de Corinthe ou de Grèce", il voyait aussitôt devant lui ce qu'il désirait, sans savoir ni qui l'avait apporté ni d'où il venait. Cela ne laisse pas d'avoir ses agréments; et pour se délasser, l'on est quelquefois bien aise de se voir maître des plus beaux trésors de la terre.

Chatte Blanche, qui, veillait toujours aux intérêts du prince, l'avertit que le temps de son départ approchait, qu'il pouvait se tranquilliser sur la pièce de toile qu'il désirait, et qu'elle lui en avait fait une merveilleuse; elle ajouta qu'elle voulait cette fois lui donner un équipage digne de sa naissance; et, sans attendre sa réponse, elle l'obligea à regarder dans la cour du château. Il y avait une calèche découverte, d'or émaillé de couleur de feu, avec mille devises galantes qui satisfaisaient autant l'esprit que les yeux. Douze chevaux blancs comme la neige, attachés quatre à quatre de front, la traînaient, chargés de harnais de velours couleur de feu en broderie de diamants, et garnis de plaques d'or. La doublure de la calèche était pareille, et cent corrosses à huit chevaux, tous remplis de seigneurs de grande apparence très superbement vêtus, suivaient cette calèche.

Elle était encore accompagnée par mille gardes du corps, dont les habits étaient si couverts de broderie, que l'on n'apercevait point l'étoffe; ce qui était singulier, c'est qu'on voyait partout le portrait de Chatte Blanche, soit dans les devises de la calèche, ou sur les habits des gardes du corps, ou attaché avec un ruban au justaucorps de ceux qui faisaient le cortège, comme un ordre nouveau dont elle les avait honorés.

"Va, dit-elle au prince, va paraître à la cour du roi ton père d'une manière si somptueuse, que tes airs magnifiques servent à lui imposer, afin qu'il ne te refuse plus la couronne que tu mérites. Voilà une noix, garde-toi de la casser qu'en sa présence; tu y trouveras la pièce de toile que tu m'as demandée".

— Aimable Blanchette, lui dit-il, je vous avoue que je suis si pénétré de vos bontés, que, si vous y vouliez consentir, je préférerais de passer ma vie avec vous à toutes les grandeurs que j'ai lieu de me promettre ailleurs.

— Fils de roi, répliqua-t-elle, je suis persuadée de la bonté de ton cœur; c'est une marchandise rare parmi les princes: ils veulent être aimés de tout le monde, et ne veulent rien aimer; mais tu montres assez que la règle générale a son exception. Je te tiens compte de l'attachement que tu témoignes pour une petite Chatte Blanche qui, dans le fond, n'est propre à rien qu'à prendre des souris".

Le prince lui baisa la patte et partit.

L'on aurait de la peine à croire la diligence qu'il fit, si l'on ne savait déjà de quelle manière le cheval de bois l'avait porté, en moins de deux jours, à plus de cinq cents lieues du château, de sorte que le même pouvoir qui anima celui-là

pressa si fort les autres, qu'ils ne restèrent que vingt-quatre heures sur le chemin. Ils ne s'arrêtaient en aucun endroit, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés chez le roi, où les deux frères aînés du prince s'étaient déjà rendus; de sorte que, ne voyant pas paraître leur cadet, ils s'applaudissaient de sa négligence, et se disaient tout bas l'un à l'autre: "Voilà qui est bien heureux; il est mort ou malade, il ne sera point notre rival dans l'affaire importante qui va se traiter".

Aussitôt ils déployèrent leurs toiles, qui, à la vérité, étaient si fines, qu'elles passaient dans le trou d'une grosse aiguille, mais pour dans une petite, cela ne se pouvait; et le roi, très aise de ce prétexte de dispute, leur montra l'aiguille qu'il avait proposée, et que les magistrats, par son ordre, apportèrent du trésor de la ville, où elle avait été soigneusement enfermée.

Il y avait beaucoup de murmure sur cette dispute.

Les amis des princes, et particulièrement ceux de l'aîné, car c'était sa toile qui était la plus belle, disaient que c'était là une franche chicane, où il entraînait beaucoup d'adresse et de normanisme. Les créatures du roi soutenaient qu'il n'était point obligé de tenir les conditions qu'il n'avait pas proposées.

(A suivre)



Une bille ou deux billes?

### DEVINETTES

#### No 37 — Charade

Un, se trouve, lecteur, dans ton abécédaire,  
Deux, est l'ami du lard, et l'ennemi des chats.  
Trois, dans un précipice est l'endroit le plus bas.  
Et, dans mon tout, se met le vin pur ou l'eau claire.

#### No 38 — Question drôlatique

Quels sont les oiseaux qu'on voit toujours sur le dos des tortues.

#### No 39 — Pêle-Mêle

Avec les mots suivants, reconstituer un verbe:

Prasè al ipule el abue sempt.

No 40 — Pour les tout petits (au-dessous de 8 ans). — Charade.

Vert est mon premier;  
Dur est mon dernier;  
Tendre est mon entier.

Solutions des devinettes publiées dans le No 1168 de l'Album Universel

No 33 — Charade: Crucifix (Cru. Scie. Fi.)

No 34 — Enigme: La cire à cacheter.

No 35 — Question drôlatique: Parce qu'ils ne connaissaient que le forum (le faux rhum).

No 36 — Pour les tout petits. — Charade: Baba (Bas. Bas.)

Suivent 12 pages qu'on peut détacher de la revue, elles sont paginées de façon à permettre leur reliure. En lisant nos feuillets, nos lecteurs sont priés d'observer le numérotage mis au bas des pages.  
L. R.

FEUILLETON DE  
L'ALBUM UNIVERSEL

## LE LAC ONTARIO

PAR  
FENIMORE COOPER

(Suite) 1

—Purs sophismes, jolie Mabel.

—Monsieur Muir, vous vous trompez sur la force de ce bâtiment. Que pensez-vous de cela, je vous prie.

Aussitôt que Mabel eut parlé, tous les yeux se levèrent et aperçurent le canon d'une carabine passé à travers une meurtrière; Rosée-de-Juin eut recours de nouveau à une ruse qui avait déjà été si utile. Les Indiens n'eurent pas plus tôt reconnu l'arme fatale, qu'ils firent un bon de côté, et en moins d'une minute chaque homme eut disparu dans les buissons. L'officier français arrêta ses yeux sur le canon du fusil pour s'assurer qu'il n'était pas pointé contre lui, et il prit tranquillement une prise de tabac. Comme Muir et Cap n'avaient rien à craindre de cet objet si menaçant pour les sauvages, ils gardèrent leurs places.

—Soyez prudente, jolie Mabel, soyez prudente! s'écria Muir, et ne provoquez pas un combat inutile. Qui donc est enfermé avec vous dans cette forteresse de bois, et dont les intentions semblent si sanguinaires? Il y a de la magie dans cette affaire, et pour notre réputation à tous il faut une explication.

—Que pensez-vous de Pathfinder pour garnison dans un poste déjà aussi fort par lui-même? maître Muir, s'écria Mabel.

—Soyez charitable aux malheureux, jolie Mabel, et ne confondez pas les serviteurs, et les ennemis du roi. Si Pathfinder est réellement dans le fort, qu'il parle et nous suivrons nos négociations directement avec lui. Il nous connaît comme ses amis, et nous ne craignons rien de sa part.

Cette conviction de l'amitié de Pathfinder ne s'étendit pas néanmoins plus loin que le quartier-maître et Cap; l'officier français lui-même, qui jusque-là avait fait si bonne contenance, recula en entendant prononcer ce terrible nom.

L'ennemi parut alors disposé à abandonner toute tentative sur le fort pour le présent, et Rosée-de-Juin, qui était montée sur le toit au moyen d'une trappe, d'où elle obtenait une vue étendue du pays, rapporta que toute la troupe s'était réunie pour prendre un repas sur un point éloigné et abrité de l'île, où Muir et Cap partageaient tranquillement la bonne chère, comme s'ils n'eussent aucune préoccupation dans l'esprit. Cette information fut pour Mabel un grand soulagement, et elle commença à songer au moyen de s'échapper elle-même, ou plutôt de faire connaître à son père le danger qui le menaçait. Elle attendait le sergent dans l'après-midi, elle savait qu'une minute gagnée ou perdue pouvait décider de son sort.

Trois ou quatre heures s'écoulèrent. L'île fut enveloppée de nouveau dans un profond silence, le jour baissait et Mabel ne décidait rien. Dans l'après-midi, elle inspecta aussi souvent les différents passages qui conduisaient à l'île, qu'Anne, ma soeur Anne, les environs du château de Barbe-Bleue.

Le soleil s'était couché; aucun indice n'annonçait l'arrivée des bateaux, et Mabel monta encore sur le toit pour jeter un dernier regard. Dans un des canaux qui se trouvaient le plus abrités, et cachés en partie par les buissons croissant sur le rivage, Mabel crut entrevoir une pirogue; un second regard l'assura qu'elle ne se trompait pas; elle contenait un être humain sans aucun doute. Convaincue que si c'était un ennemi son signal ne pourrait produire aucun mal, tandis qu'il en résulterait un bien si c'était un ami, elle agita vers l'étranger un petit drapeau qu'elle avait préparé pour l'arrivée de son père, prenant de grandes précautions pour qu'il ne fût point aperçu de l'île.

Mabel avait déjà répété huit ou dix fois son signal et elle commençait à désespérer de se faire remarquer, lorsqu'un signe lui fut fait en retour par le mouvement d'une rame, et aussitôt un homme se découvrit, et elle reconnut Chingashgook. Enfin, elle contemplait un ami, un ami capable et sans aucun doute désireux de l'aider. A partir de ce moment son énergie et son courage se ranimèrent.

A mesure que la nuit approchait, le cœur de Mabel battait avec plus de violence, et pendant le cours

d'une heure elle adopta et changea au moins une douzaine de plans. L'Indienne était son plus grand embarras; elle ne savait pas comment elle pourrait s'assurer du moment où Chingashgook serait à la porte, ni comment pourrait-elle l'admettre dans le fort, sans causer d'alarmes à sa vigilante compagne? Le temps pressait. Après avoir formé et abandonné divers projets, Mabel s'approcha de sa compagne et lui dit avec autant de calme qu'elle put en montrer :

—Rosée-de-Juin, maintenant que votre peuple croit que Pathfinder est dans le fort, n'avez-vous pas peur qu'ils ne viennent essayer d'y mettre feu?

—Non, pas craindre cela, pas brûler le fort, fort être bon, pas prendre chevelure.

—Je suis inquiète, et je désire que vous montiez sur le toit et que vous regardiez autour de la forteresse afin de vous assurer qu'on ne complotte rien contre nous. Vous reconnaîtrez ce que vos gens ont l'intention de faire beaucoup mieux que je ne le pourrais.

—Moi aller si Lys vouloir. Mais moi savoir bien qu'Indiens dormir. Attendre père à toi.



Ils avaient pris les précautions nécessaires pour n'être pas aperçus.

Au moment de monter, Rosée-de-Juin eût un soupçon mais elle ne pouvait croire sa compagne assez habile pour chercher à la tromper. Elle gravit l'échelle sans méfiance. Lorsqu'elle fut en haut, Mabel lui dit d'une voix très naturelle :

—Je vais descendre et j'écouterai à la porte tandis que vous serez sur le toit; nous serons ainsi sur nos gardes en même temps, vous en haut et moi en bas.

Quoique l'Indienne pensât que cette précaution était inutile, elle attribua la demande de Mabel à la frayeur et au manque d'expérience.

L'Indienne ne découvrit rien du point élevé où elle était montée, mais il ne serait pas facile d'exprimer la sensation avec laquelle Mabel crut s'apercevoir qu'on poussait légèrement la porte. Craignant de se tromper et voulant apprendre à Chingashgook qu'elle était là, elle chanta d'une voix tremblante et basse. La tranquillité de la nuit était si grande que les sons mal assurés montèrent jusqu'au haut du fort, et aussitôt Rosée-de-Juin commença à descendre. Au même moment un léger coup à la porte se fit entendre.

Il n'y avait pas une minute à perdre. Elle ouvrit, au hasard. Un homme entra qui referma soigneusement la porte derrière lui et monta l'échelle avec lenteur et prudence. Son apparition avait fait fuir les deux femmes. Quelle fut la joie de Mabel, lorsque, dans le visage de l'étranger s'élevant au-dessus de la trappe, elle reconnut Pathfinder.

—Dieu soit loué! s'écria-t-elle. Qu'est devenu mon père?

—Le sergent est en sûreté et victorieux, jusqu'à présent. Mais, n'est-ce pas la femme d'Arrowhead qui est là, blottie dans un coin?

—Ne lui reprochez rien, Pathfinder, je lui dois la vie. Dites-moi ce qu'est devenue la troupe de mon père et je vous raconterai les terribles événements qui se sont passés sur cette île.

—Vous aurez besoin de peu de mots pour tout m'apprendre, Mabel, car un homme habitué aux infernales ruses des sauvages n'a pas grand besoin d'explications sur un pareil sujet. Quant à l'expédition, elle a eu le succès que nous espérions, car le sergent était à la découverte, et il nous donna toutes les informations qui nous étaient nécessaires. Nous n'avons pas perdu un homme ni eu de tête scalpée.

—Oh! Pathfinder, je crains que lorsque le major Duncan viendra à apprendre cette triste affaire il ne regrette avec raison de l'avoir entreprise.

—Je sais ce que vous voulez dire, mais en vous racontant toute mon histoire, je crois que vous me comprendrez mieux. Aussitôt que le sergent eut obtenu quelque succès, il m'envoya, ainsi que le Serpent, dans des pirogues pour vous dire comment les choses avaient tourné; et il doit nous suivre avec les deux bateaux qui, étant beaucoup plus lourds, ne pourront arriver avant demain matin. Je me suis séparé de Chingashgook cet après-midi; nous étions convenus qu'il prendrait un côté des passages et moi l'autre, afin de voir si le chemin était libre. Je n'ai pas vu le chef depuis.

Mabel, alors, expliqua la manière dont elle avait découvert le Mohican, et son espérance de le voir arriver dans le fort.

—Lui, lui, oh! non; un vrai batteur d'estrade ne se mettra jamais derrière des murailles de pierres ou de troncs d'arbres, tant qu'il pourra rester en plein air et s'y occuper utilement. Je ne serais pas venu moi-même, Mabel, si je n'avais promis au sergent de vous encourager, et de veiller à votre sûreté. Ah! bon Dieu! j'ai eu le cœur bien serré cet après-midi, en faisant la reconnaissance de l'île; et ce fut une bien amère pensée que la supposition que vous pouviez être au nombre des morts.

—Quel est l'heureux accident qui vous a empêché de ramer hardiment vers l'île, et de tomber entre les mains des ennemis?

—Ces ruses infernales avec des cadavres qui peuvent tromper les soldats du 55<sup>e</sup> sont en pure perte pour ceux qui ont passé leur vie dans les forêts. Nous ne venons jamais à l'aveugle près d'un poste. Ni le Serpent, ni moi nous ne pouvons nous laisser prendre à un stratagème si gauche.

—Croyez-vous que mon père et sa troupe puissent être trompés? dit Mabel avec vivacité.

—Non, si je puis l'empêcher, Mabel. Vous dites que le Serpent est aussi aux aguets; nous avons donc une double chance de faire connaître au sergent le danger qu'il court. Mais nous ne pouvons prévoir par quel passage la troupe arrivera.

—Pathfinder, dit notre héroïne d'une voix solennelle, vous m'avez témoigné de l'amour et le désir de me prendre pour femme?

—J'ai osé, en effet, parler de cela, Mabel, et le sergent m'a dit dernièrement que vous étiez favorablement disposée; mais je ne suis point homme à persécuter celle que j'aime.

—Ecoutez-moi, Pathfinder, je vous respecte, je vous honore, je vous révère; sauvez mon père de cette horrible mort, et j'aurai pour vous de l'adoration. Voici ma main comme un gage solennel de ma foi quand vous viendrez la réclamer.

—Que Dieu vous bénisse, Mabel! Mais vous n'avez pas besoin de faire cette promesse pour m'engager à servir le sergent; nous sommes de vieux camarades, et nous nous devons la vie mutuellement.

—Tout ce que vous dites, tout ce que vous faites, Pathfinder, ma raison l'approuve; j'espère, je suis sûre que mon cœur la suivra.

—Voilà un bonheur que j'espérais peu cette nuit. Je n'en n'avais pas besoin pour faire tout ce qu'il est en la puissance d'un homme de faire.

—Maintenant, Pathfinder, nous nous comprenons

(1) Voir le No 1161 de "l'Album Universel," et les suivants.

l'un et l'autre, dit Mabel d'une voix affaiblie. Ne perdons pas un seul de ces précieux moments qui ont une valeur incalculable. Ne pouvons-nous pas nous mettre dans votre pirogue et aller à la rencontre de mon père ?

—Ce n'est pas mon avis. Je ne sais par quel passage le sergent doit arriver, et il y en a vingt. Reposez-vous sur le Serpent, il les parcourra tous. Non, non, mon avis est de rester ici. Si notre but est de servir le sergent, ma raison me dit: Reste, quoiqu'il ne nous fût pas difficile de nous échapper l'un et l'autre.

—Restez, Pathfinder, murmura Mabel, restez pour l'amour du ciel; tout, tout au monde pour mon père.

—Je suis content, Mabel, de vous entendre parler ainsi; car je désire voir le sergent bien soutenu. Jusqu'ici il a maintenu sa réputation, et s'il parvient à chasser ces mécréants et à faire une honorable retraite, en réduisant en cendres le fort et les huttes, il n'y a aucun doute que Lundie ne se souvienne de lui et ne le récompense suivant son mérite. Oui, oui, Mabel, il faut non seulement sauver la vie de votre père, mais encore sa réputation.

—Mon père ne pouvait soupçonner que la position de l'île fût connue de l'ennemi, reprit Mabel, dont l'esprit était préoccupé de l'effet que les événements récents produiraient sur le sergent.

—Cela est vrai, et je ne puis pas comprendre comment les Français l'ont découverte. Oui, oui, il faut qu'il y ait eu de la trahison.

—Oh! Pathfinder, cela pourrait-il être ?

—Rien n'est plus facile, Mabel, car la trahison est aussi naturelle à certaines gens que la faim. Lorsque je trouve un homme dont les paroles sont mielleuses, j'examine sévèrement ses actions.

—Jasper Western n'est pas de ces hommes-là, dit Mabel avec impétuosité.

—Jasper Western! la langue et le cœur de ce garçon-là sont également vrais, croyez-le bien, Mabel.

—Qu'est-ce que cela ?

—C'est un bruit de rames, quelque bateau traverse le passage.

Pathfinder ferma la trappe qui conduisait à la chambre basse pour empêcher Rosée-de-Juin de s'échapper; éteignant la chandelle, il courut à la hâte à une meurtrière; Mabel, respirant à peine, regardait par-dessus son épaule. Une ou deux minutes s'écoulèrent pendant ces divers mouvements, et lorsque l'œil du guide se fut habitué à l'obscurité et eut reconnu les objets, il vit deux bateaux qui longèrent la côte de l'île, et s'arrêtèrent à environ vingt-cinq toises du fort, à un endroit où l'on pouvait aisément débarquer. On vit alors plusieurs hommes quitter les bateaux, puis on entendit trois acclamations en anglais qui ne laissèrent plus aucun doute sur le caractère de la troupe. Pathfinder s'élança à la trappe, glissa jusqu'au bas de l'échelle, et commença à lever les barres de la porte avec une ardeur qui prouvait combien le moment lui semblait critique. Mabel l'avait suivi, mais elle retardait plutôt qu'elle n'aidait ses efforts, et une seule barre était enlevée lorsqu'une décharge de mousqueterie se fit entendre.

Ils écoutaient encore dans la plus affreuse inquiétude, quand le cri de guerre des sauvages retentit dans tous les buissons d'alentour. Aussitôt que la porte fut ouverte, Pathfinder et Mabel se précipitèrent dehors.

Tout bruit humain avait cessé. Cependant, après avoir écouté une demi-minute, Pathfinder crut entendre de sourds gémissements auprès des bateaux, mais le murmure du vent et le bruissement des feuilles se mêlaient à ce bruit vague et le rendaient incertain. Mabel, emportée par ses alarmes, le dépassa et se dirigea vers les bateaux.

—Non, Mabel, dit le guide d'une voix ferme quoique basse, en la saisissant par le bras, non, il n'en sera pas ainsi, une mort certaine en serait la suite, et vous ne serviriez personne; il faut retourner au fort.

—Mon père, mon pauvre père assassiné! s'écria la jeune fille au désespoir, quoique l'habitude de la prudence, même dans un moment aussi critique, modérât sa voix. Pathfinder, si vous m'aimez, laissez-moi aller vers mon père.

—Non, Mabel, c'est impossible. Il est singulier que personne ne parle; on n'a point fait feu des bateaux; et j'ai laissé Tue-Daim dans le fort.

—Mais de quel usage serait une carabine, lorsque personne ne se montre ?

Au même instant l'œil perçant de Pathfinder qui n'avait point cessé de pénétrer à travers l'obscurité,

aperçut indistinctement la forme noire de cinq ou six hommes rampant et essayant de le dépasser, dans l'intention probable de lui couper la retraite vers le fort. Soulevant Mabel qu'il avait toujours tenue jusque-là d'une main ferme, il la prit dans ses bras comme un enfant; et déployant toute sa vigueur, il parvint à atteindre le fort. Il entendait à quelques pas derrière lui les sauvages qui le poursuivaient. Laissant glisser son fardeau à l'entrée du bâtiment, il se retourna avec promptitude, ferma la porte; il venait de mettre en place une des barres, au moment même où les Indiens, se précipitant vers la porte, menaçaient de l'arracher de ses gonds. Assujétir les autres barres fut l'affaire d'un instant.

Mabel monta au premier étage, tandis que Pathfinder faisait sentinelle en bas. Notre héroïne était dans cet état où le corps agit sans être guidé par la pensée. Elle ralluma machinalement la chandelle, parce que son compagnon l'en avait priée, et elle descendit dans la pièce où il l'attendait. Aussitôt que Pathfinder fut en possession de la lumière, il examina soigneusement les lieux, afin de s'assurer que personne n'était caché dans le fort, montant successivement à chaque étage, lorsqu'il était bien certain qu'il ne laissait point d'ennemi derrière lui.

Il se convainquit que le fort ne contenait plus que Mabel et lui, Rosée-de-Juin s'étant échappée. Ce point matériel éclairci, Pathfinder rejoignit notre héroïne dans la pièce principale et posant la lumière à terre, il examina l'amorce de sa carabine avant de s'asseoir.

—Nos craintes les plus affreuses sont réalisées! dit Mabel, qui pensait que l'horreur et l'agitation des cinq minutes qui venaient de s'écouler contenaient les émotions de toute sa vie. Mon père bien-aimé est mort ou captif ainsi que tous ses compagnons!

—Nous n'en savons rien encore, le jour nous l'apprendra. Je ne crois pas que l'affaire se soit terminée comme cela, nous aurions entendu ces vagabonds de Mingos hurler leur triomphe autour du fort. Nous pouvons être certains d'une chose: si les ennemis ont réellement eu l'avantage, ils n'attendront pas longtemps avant de nous sommer de nous rendre. La squaw les aura mis dans le secret de notre situation, et comme ils savent bien que la place ne peut être incendiée le jour tant que Tue-Daim conservera sa réputation, vous pouvez être sûre qu'ils le tenteront pendant que l'obscurité peut les servir.

—J'entends un gémissement, cela est certain!

—C'est l'imagination, Mabel;

—Non, je ne me trompe pas. Il y a en bas quelqu'un qui souffre.

Pathfinder fut obligé de convenir que les sens de Mabel ne la trompaient pas. Il la conjura néanmoins de modérer son émotion, et lui rappela que les sauvages mettaient en usage tous les artifices pour parvenir à leur but.

—Non, non, non, dit Mabel avec précipitation, il n'y a point d'artifice dans ces gémissements. Ils sont effrayants et naturels.

—Eh bien! nous saurons bientôt si c'est un ami ou un ennemi. Cachez de nouveau la lumière, Mabel, je lui parlerai à travers une meurtrière.

Cette chose si simple ne se fit pas sans de grandes précautions. Pathfinder avait autant de prudence que d'expérience. Il ne plaça pas sa bouche à l'ouverture elle-même, mais si près qu'il pouvait être entendu sans élever la voix, et il observa la même précaution pour son oreille.

—Qui est là? demanda Pathfinder, lorsque tout fut arrangé à son gré, quelqu'un souffre-t-il? si c'est un ami, qu'il parle hardiment, et qu'il compte sur nos secours.

—Pathfinder! répondit une voix que Mabel et le guide reconnurent aussitôt pour celle du sergent; Pathfinder, au nom de Dieu, dites-moi ce qu'est devenue ma fille?

—Mon père, je suis ici! en sûreté, point blessée: oh! que je voudrais qu'il en fût ainsi de vous!

Mabel et Pathfinder entendirent distinctement une exclamation d'action de grâces, mais elle fut mêlée d'un gémissement arraché par la douleur.

—Mes plus affreux pressentiments sont réalisés, dit Mabel avec le calme du désespoir. Pathfinder, il faut que mon père soit apporté dans le fort, quelque chose qui puisse en arriver.

Pathfinder fut frappé de la fermeté de la voix de Mabel.

Il descendit et commença à ouvrir la porte. Ce travail important fut conduit avec sa prudence habituelle; mais au moment où les barres cédaient, il sentit une pression contre la porte, qui lui donna presque la tentation de la refermer. Jetant

un regard à travers l'ouverture, il acheva son opération, et le corps du sergent appuyé contre la porte tomba en partie dans le fort; Pathfinder l'y tira tout entier et referma la porte. Alors il n'exista plus d'obstacle pour donner des soins au blessé.

Mabel, pendant cette triste scène, se conduisit avec cette énergie surnaturelle que montrent souvent les femmes dans des moments de forte agitation. Elle alla chercher la lumière, humecta avec de l'eau les lèvres desséchées de son père, aida Pathfinder à préparer un lit de paille et un oreiller avec des vêtements. Tout cela fut fait avec un grand soin et presque sans parler; Mabel ne répandit pas une seule larme jusqu'à ce qu'elle entendit la voix de son père la bénir pour ses soins et sa tendresse. Pendant ce temps, Mabel avait seulement deviné l'état de son père. Pathfinder, de son côté, avait porté toute son attention sur la blessure du sergent. Il s'était assuré qu'une balle lui avait traversé le corps, et il se connaissait assez en blessures de ce genre pour être convaincu qu'il y avait peu d'espoir de lui conserver la vie, si même il en restait aucun.

## CHAPITRE XXV

### LE SIEGE DU POSTE

Les yeux du sergent Dunham n'avaient pas cessé de suivre sa fille depuis le moment où la lumière avait paru.

—Dieu soit loué! ma chère enfant, dit-il avec force et sans paraître souffrir davantage, vous, du moins, vous avez échappé à leurs balles meurtrières. Racontez-moi cette triste affaire, Pathfinder.

—Ah! sergent, c'est en effet une histoire bien triste. Dans mon opinion, il est aussi certain que nous avons été trahis, qu'il est sûr que ce fort nous appartient encore, mais...

—Le major Duncan avait raison, interrompit Dunham en posant la main sur le bras de son compagnon.

—Non pas de la manière dont vous l'entendez, sergent. Je ne crois pas qu'il existe sur les frontières un cœur plus brave, plus fidèle que celui de Jasper Western.

—Que Dieu vous bénisse pour ces paroles, Pathfinder, s'écria Mabel du fond de son âme, tandis qu'un déluge de larmes s'échappait de ses yeux, causé par des émotions aussi variées qu'elles étaient violentes.

Les yeux du père s'arrêtèrent longuement sur sa fille avec une anxiété si profonde que Mabel se couvrit le visage de son tablier afin de cacher ses larmes, puis le sergent jeta un regard sur le guide pour l'interroger. Ce dernier conservait son expression habituelle de loyauté et de franchise; Dunham lui fit signe de continuer.

—Je ne crois pas, reprit Pathfinder, que si je fusse resté avec les bateaux, cela se serait passé ainsi. Le Serpent et moi nous nous sommes séparés à environ dix milles en descendant la rivière. Nous avons jugé utile de prendre les précautions ordinaires, même pour arriver à un camp ami. Mabel m'assure que Chingashgook n'est pas loin, je suis convaincu qu'il remplit son devoir. Je fus mis sur nos gardes par le prétendu pêcheur. Leur art infernal fut aussi bien développé devant moi que si je l'avais vu sur une carte. Je n'ai pas besoin de vous dire, sergent, que dès que je sus que Mabel était dans le fort, j'y vins aussi afin de vivre ou de mourir avec elle.

Le père tourna un regard satisfait vers sa fille et lui tendit la main qu'elle embrassa en pleurant. Puis elle se mit à genoux près du lit.

—Mabel, dit-il, il est inutile de chercher à nous tromper. Mon heure est venue, je m'en vais en soldat. Vous n'avez pas oublié notre dernière conversation.

—Oh! mon père, mon heure est probablement venue aussi, s'écria Mabel, qui sentait alors que ce serait pour elle presque un bonheur de mourir. Je ne puis espérer d'échapper, et Pathfinder devrait nous laisser ici et retourner à Oswego porter ces tristes nouvelles, tandis que cela lui est encore possible.

—Mabel Dunham, dit Pathfinder d'un ton de reproche, quoiqu'il prit la main de la jeune fille avec tendresse, je n'ai point mérité de semblables paroles. Je sais que je suis un homme grossier, brusque, gauche...

—Pathfinder!

—Bien, bien, oublions ce que vous venez de dire, vous ne le pensiez pas.

—Pathfinder! Mabel! dit le sergent qui avait réuni toutes ses forces pour combattre ses souffrances, et dont une sueur froide couvrait le front,

# La fille du brigand

(NOUVELLE CANADIENNE)

(Suite)

On se défit ensuite des voitures, des maisons, des meubles, enfin du magasin: tout fut dévoré par la cupidité des créanciers, tout fut mangé par les gens de cour, qui ne sont guère scrupuleux lorsqu'il s'agit d'emplier leur bourse.

Voilà donc madame La Troupe dans la rue, sans aucune ressource, et cela s'est fait, ma chère Helmina, dans l'espace de deux mois environ.

Enfin, vous le dirai-je? madame La Troupe et sa fille vécut pendant un an du secours des autres, non pas de celui des riches. Ils furent impitoyables aussitôt qu'ils virent qu'ils n'avaient plus rien à espérer: c'est l'ordinaire, mais au dépens des pauvres!

Quant à nous, Helmina, épargnez-moi de vous faire le tableau de la misère que nous eûmes; qu'il me suffise de vous dire que ma pauvre mère en est morte!...

Julienne ne put continuer; les sanglots lui coupèrent la parole; la sensible Helmina pleura avec elle, et, après avoir donné un libre cours à ses larmes:

—Pauvre Julienne, telle est la différence de notre douleur, vous pleurez pour les morts, et moi je pleure pour les vivants, pour les absents!

—Et moi donc, dit Julienne, n'ai-je point mon pauvre père que je n'ai point vu depuis trois mois!

—Comment avez-vous été séparée de lui? continuez, Julienne, je vous en prie.

—Le reste n'est pas long, Helmina. Trois mois après la mort de ma mère, mon père fit connaissance avec le vôtre, je ne sais comment; ils devinrent tellement amis qu'ils ne se laissaient plus. Un jour, mon père était absent, M. Jacques vint chez nous, et, me prenant à part:

—Julienne, me dit-il, votre père n'a plus rien à gagner ici; il m'a témoigné le désir de laisser pour un temps le Canada, en me demandant d'avoir soin de vous pendant son absence; je suis à mon aise, je le lui ai promis avec plaisir; je vais vous mettre en pension à la campagne chez une bonne femme où vous n'aurez rien à faire qu'à vous promener et à vous amuser avec ma petite fille qui y est déjà.

Quinze jours après, mon père partit en me promettant de revenir au plus vite. Voilà mon histoire, Helmina; je ne pouvais parler de Mme La Troupe sans vous la conter. Avant de venir ici, je fus lui dire adieu. Elise ne pouvait se séparer de moi. Elles étaient toutes deux dans la plus profonde misère; je suppose que Mme La Troupe se voyant abandonnée, aura choisi la vie d'aubergiste pour dernière ressource.

—Combien y a-t-il à présent, dit Helmina, que Mme La Troupe a perdu son mari?

—Attendez donc, il y a environ un an... oui, il y a bien un an et demi; mais, dites-moi, Helmina, est-elle comme il faut?

—Elle n'a conservé, ma chère Julienne, qu'un peu de politesse; cependant, malgré son air d'affection, on peut affirmer qu'elle n'est pas à la place que Dieu lui a destinée; on voit qu'elle n'est pas née dans la dégradation où elle est.

—Quoi! est-elle rendue à un tel point de...?

—Elle est descendue au dernier échelon de la société; l'auberge qu'elle tient paraît, par sa malpropreté, son délabrement, le rendez-vous de tous les misérables. Enfin, Julienne, je puis vous le dire sans exagérer, je suis persuadée que la malheureuse s'est livrée à la boisson.

—Cela n'est que trop possible, Helmina, dit Julienne, Mme La Troupe ayant de mauvais exemples sous les yeux. Pourvu au moins qu'elle n'entraîne pas sa malheureuse petite fille!

—Dieu ne permettra pas qu'un ange de vertu comme Elise succombe. Pauvre Elise!

—Vous m'avez dit, Helmina, que votre père connaît parfaitement Mme La Troupe, et qu'il ne vous refuse rien: voulez-vous vous joindre à moi pour le prier de laisser Elise venir demeurer avec nous!

—Ma chère Julienne, dit Helmina, touchée du bon cœur de son amie, comme vous me touchez!

comme vous m'intéressez! J'attendais que vous me fissiez cette demande pour la faire ensuite moi-même à mon père; oui, Julienne, nous lui demanderons; oui, ce sera nos premières paroles à son retour. Pauvre Elise, oui, elle viendra avec nous; nous partagerons ses peines, elle partagera les nôtres.

—Merci, ma bonne Helmina, dit Julienne en se jetant dans ses bras, et en la serrant contre son cœur, merci, merci! Pauvre Elise, comme elle va être contente!

Mais, Helmina, ajouta Julienne après quelques instants donnés à sa joie, si vous n'étiez pas fatiguée et si vous ne vous endormiez pas trop, j'aimerais à entendre raconter votre histoire; mais non, tenez, ça n'aurait qu'à vous rendre malade encore, je me reprocherais cela toute ma vie.

—Ne craignez rien, Julienne: d'ailleurs mon histoire n'est pas longue, et ne retardera pas longtemps votre repos.

Il est d'usage, lorsqu'on raconte sa vie, de commencer par parler de ses parents; malheureusement, ma chère Julienne, je ne puis rien vous dire d'eux. Je n'ai jamais connu ma mère, elle mourut en me donnant le jour; quant à mon père, vous le connaissez comme moi; vous savez qu'il s'appelle Jacques, voilà tout ce que je sais moi-même. Que fait-il, où agit-il, quelle est sa vie? je l'ignore. Est-il d'une bonne famille, est-il riche, est-il respecté? je l'ignore encore. Pourquoi sa conduite est-elle aussi mystérieuse? J'ignore tout enfin, ma chère amie. Depuis que j'ai l'âge de connaissance, jamais mon père n'a passé deux jours de suite avec moi, jamais je n'ai pu lui arracher le moindre aveu sur la nature de ses affaires. N'est-il pas désolant pour une jeune fille comme moi de vivre inconnue, loin de tout le monde? N'est-il pas pénible pour moi d'être dans la triste nécessité de ne vivre qu'avec des étrangers; de ne pas dépasser la borne de cette campagne sans être épiée dans toutes mes démarches, dans mes regards, même par un père qui ne me perd pas de vue?

Oh! Julienne, si vous saviez comme je souffre lorsque, dans les promenades que je fais avec mon père, je rencontre des jeunes filles qui se promènent seules dans la ville, vont où elles veulent, parlent à qui elles veulent, rient, s'amuse avec de jeunes messieurs; si vous saviez comme je souffre, Julienne! Je me dis en moi-même: Ces demoiselles ne manquent de rien, elles voient tout ce qu'il y a de plus curieux et de plus beau, elles sortent quand elles veulent. Pourquoi n'en ferais-je pas autant, pourquoi ne serais-je pas aussi heureuse qu'elles? J'aime tant le monde, moi, Julienne; j'aime tant le plaisir!

—Où étiez-vous avant? demanda Julienne.

—En pension chez une bonne femme qui m'a élevée; oh! je l'aimais bien! Elle est morte un mois après que je l'ai laissée.

—A-t-elle laissé des enfants?

—Un garçon seulement; je ne sais ce qu'il est devenu.

Ici minuit sonna à la vieille horloge.

—Déjà minuit! Julienne, dit Helmina. Dieu! comme le temps passe vite. Couchons-nous, Julienne: tout le monde dort ici; si Madelon nous entendait encore, elle nous gronderait. Bonne nuit, Julienne!

V

## LES BRIGANDS DU CAP ROUGE

Le Cap Rouge, à l'époque où notre histoire se passe, était un lieu maudit et redouté de tout Québec; c'était, suivant l'opinion d'un grand nombre, une forêt enchantée qui enfantait les brigands, et les rejetait ensuite sur la cité pour exercer leurs ravages et leurs rapines; c'était là que le démon tenait son conseil, qu'il méditait le crime, marquait ses victimes. C'était l'épouvantail dont se servait la superstition pour inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice; tous les soirs, disaient les vieillards, on voyait tout autour du bois des feux souterrains qui s'échappaient du sein de la terre, des fantômes qui se répandaient dans les champs, et s'exerçaient au vol, au meurtre! Tantôt c'é-

taient des cadavres que l'on voyait suspendus à tous les arbres et qui semblaient gémir et maudire leurs meurtriers; tantôt c'étaient des spectres qui prenaient toutes sortes de formes, des bêtes féroces qui s'entre-déchiraient; et puis on entendait des hurlements, des pleurs, des sanglots, des juréments continuels; tel était le tableau que les bonnes femmes inventaient dans leurs superstitions en parlant du Cap Rouge.

Cependant nous dirons que le Cap Rouge avait une réputation si horrible et si effrayante que personne n'aurait osé, sans se faire taxer de folie et d'imprudance, le traverser dans la nuit.

Ce soir-là le Cap Rouge était paisible, mais c'était un silence effrayant; on apercevait à travers les branches une petite fumée noire mêlée d'étincelles, et qui sortait d'un tuyau placé sur une espèce de hutte sauvage à moitié creusée dans le roc et recouverte d'arbres secs et de feuillage jauni qui laissaient échapper de l'intérieur une lueur pâle et sombre. Trois hommes fumant dans de longues pipes allemandes étaient nonchalamment assis sur des bancs de mousse, autour d'une vieille et large souche qui leur servait de table.

Tout autour de ce repaire étaient suspendus des sabres, des échelles, des cordes, des fusils, des pistolets, des couteaux, des crampons de fer et de gros paquets de clefs, le tout dans le meilleur ordre possible.

Nos brigands se regardaient de temps en temps sans rien dire et semblaient méditer quelque nouveau forfait.

Après une demi-heure de ce silence, celui qui paraissait avoir le plus d'autorité se leva tout à coup, et, après avoir regardé par une ouverture pratiquée sur le côté de la cabane, regagna son siège en fredonnant une vieille chanson de navonnier.

—Diable (1) Lampsac, vous chantez comme un oiseau aujourd'hui, dit Moufflard, qui venait de laisser sa pipe et paraissait assez disposé à entrer en conversation.

—Oui, Moufflard, et pourtant que l'..... si j'ai envie de chanter.

—Ouache! encore quelque fantaisie, je suppose; vous êtes drôlement capricieux, Lampsac, soit dit entre nous; hein, Bouleau?

Ceci s'adressait à notre troisième personnage, qui était entièrement couché sur son banc et poussait de temps en temps de longs bâillements.

—C'est vrai, Moufflard; mais, au fait, vous autres, dit Bouleau en se mettant sur son séant, ne trouvez-vous pas que le père Munro est un peu longtemps?

—Pas mal, en effet, dit Moufflard. Qui sait? le vieux aurait peut-être été assez bête pour se faire empoigner.

—Paix! s'écria Lampsac en appliquant sur la souche un vigoureux coup de poing; respect au père, imbécile que tu es; il y a bien assez du gros Jignac qui a manqué se laisser accrocher. — Oh! à propos de Jignac, savez-vous qu'il s'est fait attraper à mon goût?

Lampsac se mit à rire à gorge déployée.

—Le gros Jignac attrapé! dit Moufflard en l'imitant; ah ben! ça doit être diablement embêtant; ah! oui, ça doit être une curieuse farce. Conte-nous ça, Lampsac; sur mon âme, ça doit être drôle, hein, Bouleau?... Mais quand on pense qu'il dort; que l'gros Charlos m'exterminera, c't'animal-là dormirait dans l'enfer. Mais voyons donc, Lampsac, conte-nous ça; je donnerais la bague de ma petite Julie pour connaître c't'histoire-là.

Et Moufflard s'approcha de Lampsac.

—Non, non; Jignac te la contera lui-même. Tiens, quand il la conte, il peut faire vingt pleureurs; cré gros Jignac, va! ah... ah... ah...

Lampsac et Moufflard poussèrent un tel éclat de rire, que Bouleau s'éveilla en sursaut en criant avec colère: Qu'y a-t-il donc? Queu vacarme menez-vous, bande de bêtas qu'vous êtes? S'il y a à

(1) Nous avons dépouillé le langage des brigands de tout ce qui pouvait choquer la pudeur et la délicatesse, mais nous avons dû conserver l'expression triviale, mais honnête.

dormir, je veux ben que l'enfer m'étrangle! Mais chut, entendez-vous du bruit, vous autres!

Bouleau appliqua son doigt sur son oreille et Lampsac se jeta par terre et colla la sienne sur le seuil de la caverne.

—Tu rêves, Bouleau; tu dors encore, fainéant.

—Allez au diable, j'vous dis que j'entends des pas, moi; mais je parierais ben tout Québec, s'il m'appartenait, que ce n'est pas l'allure du père Munro: il va plus pesamment qu'ça, lui, l'vieux. C'est un espion, mille gueux, c'est un espion. Sortons, Lampsac, sortons.

—Ah bien! oui, ça serait assez drôle, d'aller bouler la vase pour te faire plaisir, dit Moufflard en riant. J'te dit qu'tu dors, Bouleau. Entendez-vous, Lampsac?

—Pas plus que sur la main.

—Ni moi non plus.

—Eh bien! j'vous dis que j'ai entendu, moi; tenez, écoutez.

Malheureusement pour Bouleau, pas le moindre bruit ne se fit entendre.

—Eh bien! où est-il donc ton espion, dit malicieusement Moufflard.

Bouleau lui lança un regard de rage et d'indignation; il venait d'éprouver pour son honneur un fâcheux échec: il passait parmi ses compagnons pour avoir l'oreille d'une délicatesse infailible, et c'était la première fois qu'il était en défaut; aussi n'était-il pas encore parfaitement convaincu qu'il s'était trompé; il déguisa donc sa colère en espérant que le temps viendrait corroborer ses soupçons. Cette fois, malgré son peu de courage, il souhaita l'arrivée du *watchman* pour rétablir son honneur.

D'après ce que nous venons de dire, on s'imaginera avec quelle joie et quelle frayeur en même temps Bouleau entendit, quelques moments après, des coups précipités à la porte; il regarda Lampsac et Moufflard d'un oeil triomphateur qui semblait leur dire: Eh bien! êtes-vous convaincus à présent?

—Aux armes! dit Lampsac à demi-voix, massacre sur tout le monde! Puis, s'approchant de la porte, il cria de sa grosse voix enrouée: Qui va la?

—C'est moi, pendants que vous êtes, répondit au dehors une petite voix grêle et coupée.

Lampsac reconnut cette voix, car il s'empessa d'ouvrir une petite porte épaisse qui roula sur ses gonds rouillés et laissa entrer un homme de moyenne taille, armé d'un poignard et portant un chapeau de paille à bords relevés, gilet de drap bleu, des pantalons de futaine grise. Malgré ce déguisement, les brigands n'eurent pas de peine à reconnaître leur grand chef; ils portèrent la main à leur bonnet et lui firent un salut moitié civil, moitié militaire.

Cet homme était maître Jacques, que nos lecteurs ont déjà rencontré à l'auberge du faubourg St Louis.

En entrant, maître Jacques jeta autour de l'antre un regard scrutateur, puis se laissa tomber sur une vieille chaise bourrée qui lui était destinée, et, après avoir ôté son gilet, il tira de sa poche une liasse de vieux papiers qu'il se mit à feuilleter avec attention.

Après cet examen silencieux, qui dura un bon quart d'heure, maître Jacques se leva, et, après avoir fait trois ou quatre tours dans la caverne:

—Eh bien! enfants du diable, dit-il en s'adressant aux brigands, comment va la besogne à présent? Où est le père Munro?

—Il est parti depuis c'matin, dit Lampsac en s'inclinant respectueusement.

—Qu'avez-vous fait depuis que je vous ai vus?

—Pas grand'chose; nous sommes guettés de tous côtés; aussi bien, dans le moment que je vous parle, Sichlou, Jeannot et Labrie, s'amuse dans la prison.

—Je sais cela, dit maître Jacques d'un air embarrassé; gare à vous, au moins!

Comme il disait ces mots, on frappa de nouveau à la porte, et, après le cri ordinaire, le père Munro entra.

—Eh bien! père Munro, dit maître Jacques en allant au-devant de lui, ça va-t-il?

—Ça va, ça va, signor, dit le père Munro; puis, l'ayant tiré à part, il lui parla quelque temps à l'oreille, après quoi maître Jacques se retira en lançant aux brigands un salut de protection.

—Ha! ha! quand j'vous l'disais qu'j'avais bien entendu, dit Bouleau, qui n'avait pas encore oublié son espion; j'aurais bien gagé...

—Peste de tes gageures, Bouleau, dit le père Munro; tu n'as qu'ça dans la gueule, sot que tu

es; il s'agit bien de vos différends. Tenez, ajouta-t-il en jetant sur la souche une poignée de pièces d'or, que les brigands regardèrent avec une avidité terrible, voilà de quoi mettre sur la piste d'en gagner d'autres. Ah çà! mes *jars*, j'ai une fière affaire à vous proposer.

—Bravo! bravo! vive le père! s'écrièrent les bandits.

—Il s'agit d'abord d'un vol avec effraction chez une personne que nous avons déjà visitée sans profit.

—Ah! j'comprends, dit Bouleau, chez l'bonhomme Pierre...; en effet, ça va être une vieille affaire que de *giffler c'vieux-là*.

—Oui, et un diable de bon coup si nous pouvons faire voler ses piastres, ajouta Moufflard en riant.

—Il faudra l'assommer, le vieux pendar, dit Lampsac, ou que l'tonnerre m'écrase comme une puce.

—Doucement, doucement, poignée de meurtriers, dit le père Munro; vous y allez rondement, vous autres; attendez un peu, j'ai mes plans.

—Voyons, dit Bouleau avec importance.

—D'abord, dit le père Munro, nous partons d'ici à minuit; nous nous rendrons tout doucement chez la mère La Troupe; là nous trouverons la bonne femme Pelouze, le petit Michel, John Mickmac et Louis Ferlampier, à qui j'ai donné rendez-vous.

—Voilà bien du monde pour un vol, dit Bouleau, fâché de ce que, comme à l'ordinaire, on ne l'avait pas consulté.

—Oh! arrêtez donc, continua le père Munro; j'oubliais de vous dire le principal: d'abord je me rendrai avant vous à l'auberge, disons vers sept heures; je verrai La Pelouze, et je lui dirai d'aller faire la malade sur le perron du vieux Pierre; le bonhomme est avaré, mais on le dit assez charitable; il n'y a pas de doute qu'il fera entrer la bonne femme, et, si son mal empire, il la fera mettre au lit; je sais cela par expérience.

—Bien imaginé, sur mon âme, dit Bouleau avec orgueil; je n'aurais peut-être pas fait mieux.

—La bonne femme fera semblant de dormir jusqu'à ce que le vieux filou ronfle lui-même de son mieux; alors elle se lèvera tout doucement, examinera la maison de son mieux, et, aussitôt qu'elle entendra sonner deux heures, elle ouvrira un guichet, et nous fera un signal dont je conviendrai avec elle; et puis, en avant, mes amis!...

—Bien imaginé, père, bien imaginé, répéta Bouleau en frappant des mains; mais écoutez donc un peu: si la vieille venait à éveiller quelqu'un?... Vous pouvez penser qu'ils ne dorment pas bien dur depuis l'épouvante que nous leur avons donnée. Ça s'rait une maudite affaire pour nous, oui!

—Ouache! Bouleau, je vous croyais plus expédient qu'ça, dit le père Munro d'un air dédaigneux.

Bouleau grinça les dents de honte et de colère.

—Si La Pelouse éveille quelqu'un, qui l'empêchera de dire qu'elle est malade, qu'elle s'est levée pour quelque chose? Enfin, t'nez, j'connais la vieille, elle est fameuse pour les histoires; elle en fera une qu'ils gôberont comme du sucre du pays. Quant à nous, si nous n'entendons pas de signal, notre plus court parti sera de décamper, quitte à recommencer un autre jour et d'une autre manière.

—Bravo! bravo! s'écrièrent tous ensemble Lampsac, Moufflard et Bouleau.

—Et combien y aura-t-il à gagner dans cette affaire? demanda Lampsac.

—Bah! la menue bagatelle d'une couple de mille louis en argent et peut-être autant en effets; c'est toujours ça d'pris en s'amusant.

—Bravo! bravo!

—Vous y êtes donc?

—Nous y sommes.

—A merveille! Lampsac, du rhum, mille flambes! du rhum! Buons à notre nouvelle entreprise. Vive, vive maître Jacques, notre bon chef!

Et les brigands répétèrent: Vive maître Jacques, notre bon chef! et firent de si nombreuses libations qu'ils tombèrent bientôt à la renverse et dormirent aussi profondément que s'ils venaient de faire une bonne action.

Nous profiterons de ce temps pour donner une idée de leurs portraits et de leurs caractères.

Le père Munro avait environ cinquante ans. Ses cheveux, blanchis trop tôt par le vice et le libertinage, descendaient en longues mèches sur son large front, où l'on apercevait les traces de la décrépitude la plus basse, l'empreinte de l'ivrognerie la plus dégoûtante. Sa poitrine creuse et velue faisait continuellement entendre un râle sourd et pulmonaire. Ses traits étaient contractés par une audace effrénée, une cruauté révoltante; ses grands yeux bleus, quoiqu'à demi fermés, ne portaient que des regards farouches et égarés; ses lèvres blanches laissaient apercevoir en s'entr'ouvrant des mâchoires nues et serrées l'une contre l'autre par l'habitude d'une férocité brutale; ses longues mains décharnées et toujours fermées indiquaient des muscles et des nerfs d'acier toujours tendus avec violence.

Après maître Jacques, qui s'occupait et dont la seule charge était de conduire la troupe et de régler les comptes, si nous pouvons nous servir de cette expression, le père Munro était le premier, l'âme de cette société infernale. Rien ne se faisait sans lui. Se présentait-il un coup de maître à faire, une entreprise épineuse et pleine de dangers à mettre à exécution, un meurtre horrible à commettre, un vol combiné à exécuter, le père Munro était toujours le premier à l'oeuvre. Il avait vieilli dans le crime; personne plus que lui n'en connaissait les dangers, les hasards, les différentes phases.

Le père Munro avait tout éprouvé: la prison, la marque, le pilori, le fouet, étaient pour lui des punitions familières; enfin, il avait évité trois fois le gibet en se sauvant de son cachot.

D'après ce qui précède, on doit penser que le père Munro jouissait auprès de ses semblables d'une réputation à toute épreuve. On sait que, dans une armée, un général qui est couvert de blessures, qui a affronté tous les hasards et les dangers, qui a bravé la mort et lui a échappé souvent, est élevé jusqu'aux nues par tous ses inférieurs; que, plus il est brave, plus sa réputation est brillante: il en est de même avec les brigands; avec eux aussi, plus on est scélérat, plus on est estimé.

Passons à Lampsac.

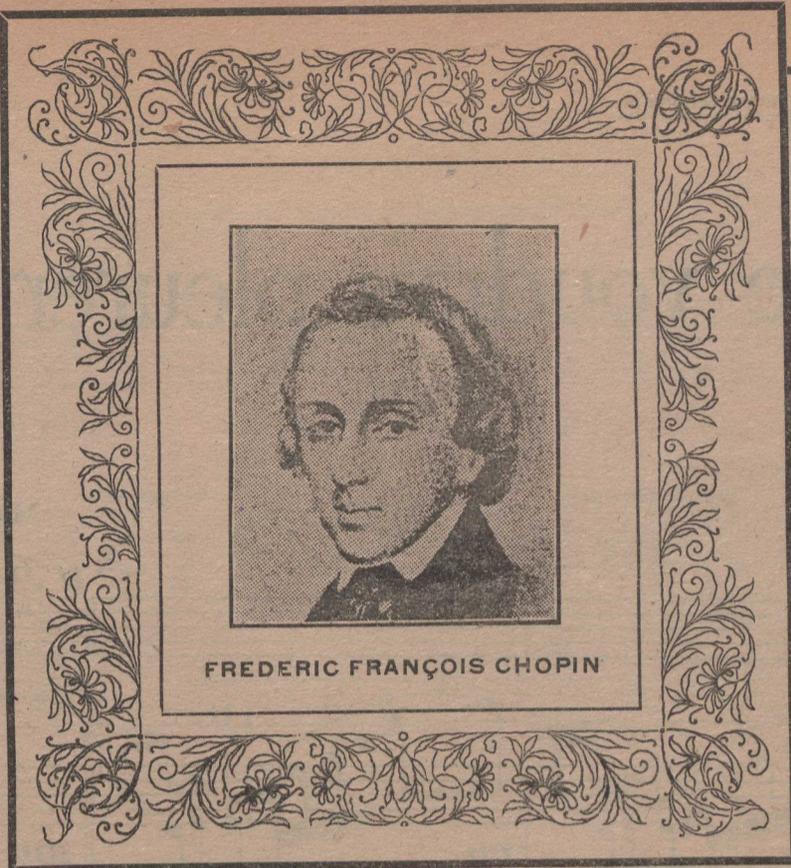
Lampsac est le bras droit du père Munro. Il est, comme lui, hardi, féroce, entreprenant, actif, et, lorsqu'il sera à son âge, il aura acquis la même renommée. Lampsac n'a que trente ans.

Il est d'une grandeur athlétique, d'une force démesurée, d'une agilité peu commune. Il n'a pas une figure tout à fait désagréable; différent du père Munro, il ne porte pas sa férocité sur sa figure; au contraire ses yeux bleus expriment un air de mélancolie et de bonté; il sourit avec assez de grâce, mais il s'exprime avec rudesse; le son de sa voix est rauque et enroué; sa démarche est pleine de noblesse et d'aisance.

Bouleau a bien la mine la plus insignifiante qu'il soit possible d'imaginer. Un front bas et plat, couvert de cheveux crépus qui lui descendent jusque sur le nez, de gros yeux gris morts dans leurs orbites, un gros nez épaté sur lequel on peut faire tenir un verre plein, une bouche fendue d'une manière démesurée et encadrée dans des lèvres épaisses et rougies par le rhum, des joues enflées et couvertes de favoris roux et hérissés, un air béat et imbécile, un sourire niais et forcé, une démarche nonchalante, des manières gênées: voilà Bouleau quant au physique.

Cependant Bouleau est l'homme de cabinet de la société; c'est lui qui, ordinairement, trame et prépare les entreprises; c'est l'homme de consultation par excellence: on ne fait rien sans demander l'opinion de Bouleau; on ne fait rien avant qu'il ait donné son approbation. Pourquoi cela? parce que Bouleau est un homme de tête rare, un homme d'un jugement sain, d'un esprit juste et solide, d'une conception vaste; parce qu'il n'a jamais failli dans ses décisions; parce que ses conseils ont toujours porté fruit.

Moufflard n'est encore qu'un apprenti, mais un apprenti qui a du talent pour le métier, comme dit le père Munro. "Ce muffle-là, dit-il "souvent en s'adressant aux autres, vous montrera bientôt sus le dos, mes enfants". Il n'en faut pas plus pour encourager notre jeune scélérat. Moufflard a quinze ans; il est court et trapu et assez mal proportionné. Il a une figure des plus expressives, un esprit vif et bouillant, un caractère moqueur et satyrique; c'est l'enfant gâté du père Munro.



## Ecole Romantique Allemande



**FREDERIC FRANÇOIS CHOPIN**, pianiste et compositeur, né en 1809 à Zelazowa-Wola, près de Varsovie, mort à Paris en 1849.

Etait fils d'un Français et d'une Polonaise. Frêle, mélancolique, doué d'une vive intelligence et d'un rare sentiment poétique, il se fit remarquer de bonne heure par une personnalité rêveuse. C'est à Vienne, où il passa deux années, qu'il se fit d'abord entendre en public dans plusieurs concerts. Ses divers séjours en Allemagne le mirent en relations directes avec tous les grands pianistes et compositeurs de ce temps. Chopin était profondément patriote. La révolution de Pologne en 1830 lui rendit insupportable le séjour de Vienne. Il se rendit à Paris où il se fixa. Il se produisit d'abord dans un concert qu'il donna au Théâtre-Italien ; peu satisfait du succès qu'il y obtint, il se réserva désormais pour l'intimité et se consacra surtout à l'enseignement et à la composition. Bien accueilli par toute la haute société polonaise réfugiée à Paris, il y trouva de nombreuses élèves qui lui firent le plus grand honneur. En peu d'années il écrivit, outre ses deux grands concertos, ses sonates et ses recueils d'études, ses nombreux recueils de mazurkas et nocturnes, ses ballades, ses polonaises, ses préludes, ses scherzos, et une foule de morceaux de genre. La musique de Chopin est d'un caractère essentiellement personnel, d'un accent romantique plein de mélancolie, parfois d'une tristesse poignante. Elle s'écarte profondément des doctrines classiques, dans les rythmes, les harmonies ou dans l'allure même de la forme mélodique. Si l'on peut lui reprocher une sorte de sentiment maladif, elle n'en est pas moins pleine de charme, de saveur et tout empreinte d'une poésie intense et pénétrante. Parmi ses compositions les plus originales, il faudrait citer la grande Valse en mi bémol, celle en la mineur, en ré bémol majeur et en ut dièse mineur ; l'admirable 8<sup>ème</sup> polonaise ; la Fantaisie impromptu ; le délicieux Scherzo en si bémol ; le Concerto en mi mineur ; les Nocturnes ; les Préludes et la Marche Funèbre, d'un accent si profond. Quant au génie d'exécutant que possédait Chopin, on ne saurait rendre la grâce élégiaque, l'élégance exquise, la poésie et parfois la vigueur qu'il donnait à son jeu essentiellement personnel.



# Je voudrais pleurer

MELODIE

Poésie de LUCIEN BOYER

Musique de EDOUARD MATHE

**Moderato**

CHANT

*dolce* *pp* *rit.* *p* *très expressif*

Je voudrais pleurer par les

soirs d'au - tom - - ne Pour mê - ler ma peine aux san - glots du vent,

*p* *animato* *cresc.*

Puis - que la dou - leur n'é - par - gne per - sonne Et qu'il faut gé - mir et pleu - rer sou -

*ff* *ff large*

- vent. Puis - que cha - que jour, chaque heu - re qui son - ne

*ff* *ff* *ff* *ff*

*Ped.* \* *2 Ped.* \* *Ped.* \* *Ped.* \* *Ped.* \* *Ped.* \* *Ped.* \* *Ped.* \*

Belle au Bois Dormant

Nous livre un peu plus au sort dé-ce-vant, ah!

*rit.*

*Ped.* \* *Ped.* \* *Ped.* \* *Ped.* \*

*p* *a Tempo*

Je vou-drais pleurer par les soirs d'au-tom - ne Pour mê-ler ma peine aux san-

*rit.*

*a Tempo*

*p*

*rall. pp*

- glots du vent.

*a Tempo*

*rall.*

*pp*

*2 Ped.* \* *2 Ped.* \* *2 Ped.* \* *Ped.* \*

*Pour finir*

*p* *pp*

2

Belle au Bois Dormant, belle fiancée,  
 Toi qui t'endormis sous les bois dolents,  
 De grâce demande à ta bonne fée  
 Un peu de sommeil pour mes yeux brûlants.  
 Pour me réveiller vieille et consolée  
 Avec un front calme et des cheveux blancs,  
 Belle au Bois Dormant, belle fiancée,  
 Je voudrais dormir sous les bois dolents.

3

Et si la mort seule est l'oubli des choses,  
 Je voudrais mourir un soir de printemps,  
 Dans le mois si doux des métamorphoses,  
 Pour mêler mon âme aux parfums flottants.  
 Si le rêve exquis des métempsycoses  
 Est le renouveau des coeurs méritants,  
 Afin de renaître en le coeur des roses,  
 Je voudrais mourir un soir de printemps!

# Berceuse

Pour Violon et Piano

Par HENRY CHABANIER

**VIOLON.** *avec douceur et sourdine*

**PIANO** *Modérato.*

*p*

*sans sourdine.*

*minor*

*avec sourdine.*

*pp*

*cresc.* *dim.* *p*

*cresc.* *dim*

*colici*

Moufflard a commencé son apprentissage sur les marchés : c'est là que le père Munro l'a pris, au milieu d'une troupe d'enfants dénaturés et fainéants qui y crouissent tous les jours dans l'inaction et la misère, et qui finiront pas avoir le même sort. N'est-il pas désolant de rencontrer tous les jours des petits garçons avec des paniers ou des chiens, tout couverts de hailons, jurant, insultant tout le monde, et passant des journées entières à courir les rues pour un misérable douze sous, tout au plus? N'est-il pas honteux d'y voir même des hommes, jusqu'à des vieillards, partageant cette infâme paresse, étendus, couchés dans les auberges, à moitié ivres, et donnant ainsi le plus terrible exemple aux enfants? Et ces hommes ont des femmes, des enfants qui languissent dans la misère, qui pleurent, qui leur demandent du pain! Et ces enfants ont des parents, mais des parents, nous le dirons sans hésiter, des parents trop lâches, trop criminels pour les arrêter, trop insouciant pour les élever, et souvent eux-mêmes trop misérables pour leur inspirer la vertu. Qu'arrive-t-il? Ces enfants, laissés à leur volonté, commencent par sauter la première barrière qui les sépare du vice; ils en sautent une seconde, une troisième; font le premier pas dans le chemin du crime, qui leur paraît semé de roses, finissent par le parcourir jusqu'au bout, et meurent sur l'échafaud en maudissant leurs parents!

Et ceci se passe au sein, sous les yeux de la population la plus respectable et la plus religieuse, dans une ville où l'on se vante de faire un grand nombre d'améliorations, dans une ville où la loi et la justice n'épargnent rien, dit-on, pour conserver les bonnes moeurs et les faire fleurir!

Nous ne ferons plus qu'une seule réflexion, trop heureuse si elle peut être goûtée.

Si la loi met tant de soins, tant d'empressement à dévoiler et à punir le crime, que n'en met-elle donc autant à le prévenir et à l'empêcher? La chose en serait, selon nous, plus noble et plus méritoire...

## VI

## UNE RENCONTRE INATTENDUE

On n'a pas oublié que Stéphane et Emile étaient convenus d'aller ensemble chez Mme La Troupe, l'hôtesse de l'auberge du faubourg Saint-Louis. Huit jours s'étaient écoulés depuis, et Stéphane, malgré son impatience, n'avait pu encore mettre son projet à exécution.

Stéphane avait changé de moitié; ses parents concevaient pour lui les plus tristes inquiétudes. Ce n'était plus en effet ce jeune homme droit et éclairé, plein de gaieté et d'énergie, ce jeune homme aimable, aux yeux vifs et brillants au teint rose, aux cheveux bouclés, aux manières élégantes, au sourire joyeux, que nous avons rencontré à l'auberge de Mme La Troupe. Stéphane marchait aujourd'hui les yeux baissés, courbé sous le poids de sa douleur; ses yeux s'étaient remplis d'une noire mélancolie, ses joues étaient pâles et creuses; on ne voyait plus dans son maintien, dans ses habits, cette recherche minutieuse qui l'avait toujours caractérisé, mais un désordre complet, marque de l'insouciance ou du malheur. Telles avaient été les suites d'un amour brûlant et sans frein.

Il était huit heures du soir; cette fois Stéphane résolu à tout prix de satisfaire sa curiosité; il court chez Emile, lui rappelle sa promesse. Ils partent tous deux pour se rendre chez Mme La Troupe.

En passant sous la porte Saint-Louis, ils ne purent résister à une frayeur involontaire en traversant un endroit qui avait été si souvent marqué par le sang des victimes du brigand. Craignant d'être surpris, ils tenaient continuellement la détente de leurs pistolets, prêts à la lâcher sur le premier agresseur, lorsqu'ils aperçurent tout à coup la faible lueur d'une lanterne sourde, et entendirent en même temps les pas d'un homme qui marchait pesamment devant eux et faisait jaillir de tout côté la boue qu'il foulait à ses pieds.

Probablement que l'inconnu les entendit de son côté, car il s'arrêta tout court comme pour les attendre.

—Avançons, Stéphane, dit Emile; du diable! nous sommes deux et bien armés, avançons.

Et il se mit à siffler et à augmenter le pas, sans doute pour faire voir qu'ils ne craignaient nullement.

—Que voulez-vous, mon brave? dit Stéphane en approchant.

—Rien; je vous attendais seulement pour avoir d'la compagnie: car le diable m'étouffe si je suis hardi par ici! De plus, j'aimerais à savoir de vous où est l'auberge du faubourg Saint-Louis.

Encouragés par le ton de bonhomie qu'il avait pris, Stéphane et Emile ne se défièrent plus de lui.

—Nous y allons justement, dit Emile; si vous voulez faire route avec nous, vous êtes le bienvenu.

—Merci ben, j'vous paierai un coup en arrivant, dit l'homme au fanal.

Neuf heures sonnaient à la pendule de l'auberge lorsqu'ils y arrivèrent.

Mme La Troupe était à demi-couchée sur une espèce de bergère bourrée en paille, placée en dedans du comptoir, lorsqu'elle entendit ouvrir la porte, et aperçut en même temps Stéphane et Emile, suivis d'un troisième personnage qu'elle n'avait encore jamais vu.

—Tiens, tiens, dit-elle avec assez de familiarité et en allant au-devant d'eux, voyez donc, je commençais à m'assoupir. Bonjour, messieurs; comment vous portez-vous, messieurs?

Puis elle salua l'étranger du revers de sa main et ouvrit la porte du salon.

Stéphane et Emile n'avaient pas encore eu le temps d'examiner quelle connaissance ils venaient de faire; ils furent frappés de l'air d'hypocrisie et d'audace peint sur sa figure: c'était Maurice, l'époux de Madelon.

Maurice était un homme entre les deux âges, grand, robuste et bien fait, affublé d'une paire de favoris qui lui couvraient la moitié de la figure, il portait une vieille redingote d'ancien mode, beaucoup trop longue et trop large pour lui, et par dessous un petit gilet de mérinos bleu, un chapeau de paille recouvert d'une toile cirée jaune dont les larges bords lui descendaient jusque sur les épaules, un pantalon de bouracan gris, une chemise de laine rouge fermée avec des boutons jaunes, et de longues bottes sauvages toutes couvertes de boue.

—Allons, mes amis, dit Maurice en s'approchant de la table et avec autant de familiarité que s'il se fût adressé à des gens de son espèce, je vous ai promis un p'tit coup, que prenez-vous? Vite, dépêchez-vous, je suis pressé.

—Merci, nous ne prenons rien à présent, dit Stéphane, qui ne voulait pas faire honneur à une offre aussi obligeante.

—C'est comme vous voudrez, dit Maurice; pas d'gêne, sans cérémonie; t'nez, faut qu'ça aille rondement, sans étiquette, vrai comme v'là une chandelle... Holà! mère La Troupe, un verre de gin pour moi seulement, puisque ces messieurs ne veulent rien prendre; du gin chaud, ça me r'mettra un peu.

—Vous paraissez fatigué, mon ami, dit Emile.

—Fatigué comme le diable quand il a fait sa ronde; voyez-vous, quand on travaille comme moi en bon ch'val toute la journée, on n'est pas ben aise d'aller plaquetter la vase, le soir, pour aller chercher des remèdes.

—On n'en a que plus de mérite, dit Stéphane.

—Oui dà! beau mérite! j'm'en passerais tout aussi ben, j'vous assure. Allons, à votre santé, dti Maurice en avalant son verre avec une facilité et une habileté qui prouvaient assez qu'il en avait l'habitude. Voilà du bon gin, sur mon âme! ajouta-t-il en pressant l'une contre l'autre ses grosses lèvres violettes; vous aurez ma pratique, la bonne femme, et puis, une fameuse, allez!

Mme La Troupe sourit dédaigneusement, comme si elle eût voulu faire voir qu'elle n'était pas accoutumée à hanter de pareilles gens.

—Oh! à propos, la mère, j'aurais une petite proposition à vous faire, dit Maurice; vous connaissez maître Jacques?

Stéphane prêta l'oreille avec précaution.

—Je le connais, oui, comme une de mes pratiques, dit Mme La Troupe d'un air embarrassé.

—Et vous connaissez aussi sa fille?

—Pour l'avoir vue une fois ici; ces messieurs étaient justement présents.

Stéphane rougit visiblement.

—Oui-dà, dit Maurice en les examinant effrontément, voilà qui s'explique sans que je m'y attendais. Mais il ne s'agit pas d'ça: vous avez une petite fille, Mme La Troupe?

—Oui; mais à quoi voulez-vous en venir, s'il vous plaît? Voilà des messieurs qui ont peut-être affaire à moi, et qui s'ennuient probablement d'une conversation qui les intéresse peu.

—Que cela ne vous arrête pas, Madame, dit Stéphane, qui était loin de trouver le temps long. Continuez, l'ami, nous allons nous entretenir de notre côté.

Et Stéphane et Emile commencèrent à demi-voix une conversation assez peu animée pour leur permettre d'entendre tout ce que Maurice et Mme La Troupe allaient se dire, mais en même temps assez bien feinte pour ôter toute espèce de méfiance dans leur esprit.

—Je viens ici, dit Maurice, de la part de maître Jacques, pour vous demander si vous permettriez à votre petite fille de venir demeurer chez moi avec Helmina et une autre p'tite jeunesse que vous avez ben connue?

—Oui, qui est-elle?

—Eh! mon Dieu, la petite Julienne, la fille à Julien, qui, à c'que m'a dit maître Jacques, a travaillé longtemps pour défunt votre mari.

Mme La Troupe ne peut s'empêcher de tressaillir; ce nom lui rappelait des souvenirs pénibles, rendus plus terribles par l'horreur de sa situation actuelle.

—Oui, dit Mme La Troupe en maîtrisant aussi vite que possible son émotion, je l'ai bien connue en effet; mais, pour en revenir à votre demande, je vous assure qu'il m'en coûtera beaucoup de laisser aller ma petite fille; d'ailleurs, voyez-vous, elle me sert beaucoup ici; je n'ai qu'elle; au reste j'y penserai de nouveau et je donnerai ma réponse à maître Jacques lui-même.

—C'est bon, c'est bon.

—Et comment va-t-elle, la petite Helmina?

—Pas trop ben, j'vous assure; c'est justement pour elle que je viens chercher des remèdes; et puis, entre nous, je vous dirai qu'elle est bêtement amoureuse.

—Et de qui donc?

—Dame, de qui donc? il faut qu'ça soit d'un de ces deux muffles-là, car elle a dit à ma femme qu'elle avait rencontré son bijou ici, et vous venez de me dire qu'ils y étaient lorsqu'elle est venue.

—Voilà du farceur, dit Mme La Troupe.

—Vous sentez ben, Madame, qu'il est de mon devoir d'avertir son père.

—Vous feriez bien, certainement.

—Et cependant j'vous assure qu'ça m'coûte furieusement: c'est une si bonne enfant, et son père est si curieux. Croirez-vous qu'il ne veut pas entendre parler de mariage du tout pour sa fille? et, entre nous, Mme La Troupe, dit Maurice en s'approchant de l'oreille de l'hôtesse, j'vous avoue qu'il a d'bonnes raisons, allez! pour dissuader sa famille des épousailles... Mais voyez donc comme j'm'amuse, moi qui devais être de retour chez moi avant minuit. Ainsi donc, ajouta-t-il en sortant du salon, vous penserez à...

—Oui, oui, dit Mme La Troupe en le reconduisant.

—Bon! je r'viendrai goûter à votre gin; j'ai d's'affaires à régler sur le marché demain à dix heures, j'entrerais en passant.

Mme La Troupe revint aussitôt trouver Stéphane et Emile.

—Voilà un drôle de personnage, lui dit Stéphane; connaissez-vous son nom?

—Pas le moins du monde, c'est la première fois que je le vois.

—Il paraît être en grande connaissance avec maître Jacques et sa fille?

—Vous l'avez dit; mais à propos, dit Mme La Troupe avec malice, savez-vous qu'elle vous aime, Helmina?

Stéphane ne fit pas semblant de comprendre et se mit à tousser pour déguiser son émotion, et pour éviter toutes autres paroles sur un sujet qu'il voulait cacher.

—Connaissez-vous maître Jacques? Madame; que fait-il?

—C'est plus que je ne peux vous dire, sur mon honneur, dit Mme La Troupe en portant la main à son coeur.

Stéphane sourit.

—Il paraît faire beaucoup d'argent, n'est-ce pas?

—Il n'en manque jamais.

—Ses visites sont-elles fréquentes ici!

—Passablement.

—Vient-il toujours avec sa fille?

—Rarement; il n'est encore venu qu'une seule fois avec elle.

—Ainsi donc, madame, vous n'avez pas la moindre idée, pas la moindre information sur les affaires de maître Jacques?

—Je n'en connais rien du tout; mais quel intérêt, s'il vous plaît, monsieur...?

—Aucun, aucun, dit Stéphane en montrant de l'indifférence, si ce n'est de la curiosité. Quelle heure est-il à présent, Mme La Troupe?

—Il est près de minuit, je crois.

—Minuit! je ne croyais pas qu'il était si tard. Prenez-vous quelque chose, Emile? Emportez-vous du vin, Madame.

Après avoir vidé une bouteille, Stéphane et Emile laissèrent Mme La Troupe?

—Eh bien, Emile, que pensez-vous de tout cela?

—Rien de bon, mon cher ami.

—Et que pensez-vous de cette liaison entre maître Jacques et Mme La Troupe?

—Ma foi, dit Emile, c'est vraiment un mystère.

—Cet homme revient demain, si j'ai bien entendu.

—Oui, demain à dix heures, sur le marché.

—Ecoutez, Emile, j'ai un projet en tête il faut que je sache où il demeure; demain je le fais suivre par Magloire.

—Et que ferez-vous ensuite?

—Je vous le dirai dans l'occasion, mon cher ami.

Ici nos deux amis se séparèrent; Emile descendit la côte de la Congrégation, et Stéphane suivit la rue Saint-Louis.

Aussitôt qu'il fut arrivé chez lui, il éveilla, sans faire de bruit, le gros Magloire, qui dormait dans une petite chambre voisine de la sienne, et lui fit signe de le suivre. Comme il était alors de la prudence d'avoir toujours une arme de défense en cas de surprise, Magloire avait déjà saisi sous son oreiller son gros couteau pointu, croyant avoir affaire à quelque voleur.

—Point de bruit, Magloire, lui dit Stéphane, tu n'as rien à craindre ce soir, et Stéphane lui fit avaler la moitié d'un gobelet de brandy pour le préparer en sa faveur. Il était bien persuadé que Magloire n'avait pas besoin de cela pour lui rendre service; mais il aimait à lui donner cette marque d'encouragement, persuadé que, plus un serviteur est bien traité, plus il est attaché à son maître.

—Je te demande pardon, mon cher Magloire, si je t'éveille à une heure aussi avancée: c'est que j'aurais besoin de te parler ce soir d'une affaire qui m'intéresse beaucoup.

—Ah bien! v'là qu'est drôle, par exemple, dit Magloire tout honteux d'une pareille excuse, v'là qu'est drôle, comme si vous n'étiez pas le maître de mes actions; vous savez ben que j'peux veiller toute la nuit pour vous.

—Je le sais, mon brave. Il s'agit encore de me rendre service; Magloire, es-tu disposé?

—Comme à l'ordinaire, ben entendu; est-ce que j'ai coutume de vous refuser ça?

—Non, mais c'est qu'il s'agit d'un "job" un peu difficile.

—Quand elle le s'rait encore vingt fois plus, on fait son possible, et puis, si on ne réussit pas, eh ben dame! c'est pas d'notre faute; pas vrai, M. Stéphane?

—Bien vrai, mon cher Magloire, dit Stéphane, touché de cette belle réponse; eh bien! demain il s'agira de courir les marchés ensemble.

—C'est bon, ça nous promènera, et puis ça nous fera voir des curiosités. C'est-il tout?

—Arrête, tu n'es qu'au commencement de l'affaire...

A dix heures il devra s'y trouver un homme que j'ai intérêt de connaître; et, comme personne ne peut m'en donner information, il faudra en prendre par nous-mêmes il s'agira donc pour toi, Magloire, de le suivre, sans qu'il s'en aperçoive, partout où il ira.

—Pourvu qu'il n'aille pas trop vite, ça ira.

—Fort bien; tu comprends?

—J'suppose. Est-ce tout?

—C'est tout; mais remarque bien l'endroit et la maison où il s'arrêtera.

—Oui, oui.

—Et si toutefois il sortait aussitôt de chez lui (voilà ce qu'il me faudrait principalement), tu entreras après lui et tu demanderas si le maître de la maison est présent et à quelle heure on

peut le trouver dans la journée. Remarque bien toutes les personnes que tu verras, afin de pouvoir m'en donner une idée.

Enfn, s'il y a une jeune fille bien polie et que tu sois assez favorisé par le hasard pour lui remettre une lettre que je te donnerai, sans que personne ne te remarque, il n'y a rien que je ne te donnerai pour te récompenser. As-tu bien compris?

—Ah! oui, comme il faut.

—Et tu consens?

—C'te demande!

—C'est bien, je te remercie. Va te coucher maintenant; surtout prends bien garde de dire un mot de tout ceci à qui que ce soit.

—Le diable ne me fera pas parler.

—Et tâche de faire cela sans être remarqué.

—Il n'y a pas de danger.

—C'est bon! bonne nuit, mon brave, à demain.

Et Stéphane fit encore prendre à Magloire un verre de brandy qui acheva de le gagner; il sortit en faisant mille gestes qui le divertirent un peu.

Aussitôt qu'il fut seul, Stéphane se mit en devoir d'écrire la lettre qu'il devait envoyer à Helmina. Il s'appuya longtemps la tête sur son bureau, puis, après avoir retailé vingt fois la même plume et après avoir déchiré au moins dix feuilles de papier doré et fleuri, il en plia une bien soigneusement, y introduisit une boucle de ses cheveux, et la plaça dans une petite caisse en fer-blanc qui fermait à double clef. Un quart d'heure après, Stéphane, accablé par les diverses impressions qu'il avait reçues dans le cours de la journée, reposait dans les bras de Morphée.

## VII

## MAITRE JACQUES ET MAURICE

Maurice, après être sorti de l'auberge du faubourg Saint-Louis, venait justement d'emboucher la rue Sainte M...., lorsqu'il vit briller à quelque distance une lumière vive et scintillante placée sur le fronton d'une grande maison, dans une lanterne entourée d'une toile blanche, et qui portait cette inscription en lettres d'or: "GLOBE HOTEL". Il s'avança de plus près, et, se levant sur le bout de ses pieds, il aperçut à travers un vitreau maître Jacques, assis sur une longue bergère de bois, fumant un cigare et lisant une lettre en frissonnant. Il était alors une heure après minuit.

—Voilà, dit Maurice en mettant la main sur la poignée jaune de la porte, une rencontre faite à propos.

Maître Jacques, en entendant ouvrir la porte, remit précipitamment dans sa poche le papier qu'il tenait à la main, et, ayant reconnu Maurice, il passa avec lui dans une petite chambre dont il ferma soigneusement la porte, et fit venir une bouteille de gin.

—Et d'où sors-tu donc à présent, Maurice?

—De l'auberge du faubourg Saint-Louis, s'il vous plaît. Or çà, M. Jacques, j'ai plusieurs nouvelles à vous apprendre.

—C'est bon; parle vite et parle plus bas.

—D'abord, dit Maurice avec intérêt, j'ai parlé à Mme La Troupe par rapport à sa p'tite fille.

—Et elle consent?

—Non pas immédiatement; elle vous donnera la réponse à vous-même.

—Ensuite?

—Ensuite, vous saurez que votre p'tite fille est malade.

—Malade? et depuis quand? non pas en danger au moins?

—Non, une indisposition seulement qui l'a prise il y a huit jours à propos de...

Maurice hésita.

—Eh bien à propos de quoi? dit maître Jacques en plissant le front.

—A propos d'un jeune homme qu'elle a rencontré à l'auberge du faubourg Saint-Louis, et que je viens de voir là.

—Mille diables! dit maître Jacques en se levant brusquement et en commençant dans l'appartement une promenade désespérée; et comment sais-tu cela?

—Par elle-même.

—Quoi! elle a eu l'effronterie de vous le déclarer à vous-même?

—Non pas à nous-mêmes, monsieur, mais elle l'a dit à Julienne qui nous l'a confié ensuite.

—Voilà une folie de jeune fille qu'elle va

payer cher, ou que l'enfer m'engloutisse, dit maître Jacques en frappant avec violence sur la table. Ecoute, Maurice, tu sais qu'il est de mon intérêt que ma fille ne fasse aucune liaison qui pourrait nuire à nos affaires; si malheureusement le jeune homme allait l'aimer de son côté, il n'épargnera rien pour la voir. Qui sait? la chose ira peut-être plus loin.

Helmina est jolie, il la demandera en mariage... et tu comprends le reste... Cependant, ajouta maître Jacques, il faut connaître le merle avant de le dénicher; dis-moi, Maurice, l'as-tu assez examiné à l'auberge pour le reconnaître partout où tu le rencontreras?

—Comment donc! j'ai passé une bonne partie de la nuit avec lui; nous sommes entrés ensemble chez Mme La Troupe.

—Et d'où sais-tu qu'il est vraiment l'amant de ma fille?

—Dame! comme ça, maître Jacques, vous allez voir vous-même: votre fille dit qu'elle a rencontré un oiseau chez Mme La Troupe, et...

—Tu as raison, Maurice, tu as raison, dit maître Jacques en se tordant les mains de rage et de désespoir; mais au moins, ajouta-t-il, il ignore que ma fille l'aime, n'est-ce pas?

—Oui, sans doute: qui le lui aurait dit? J'ai parlé assez bas à Mme La Troupe pour qu'il n'ait rien entendu.

—Comment! misérable, dit maître Jacques en se laissant tomber sur une chaise, tu l'as dit à Mme La Troupe! langue d'enfer! homme bavard et indiscret qui ne peut rien garder! Nous sommes perdus, Maurice, lui dit-il en lui lançant des regards foudroyants. Mme La Troupe lui a tout dit sans doute; quel intérêt aurait-elle à le lui cacher? Nous sommes perdus pour toujours!... Il est temps d'agir. Il faut le connaître, ce jeune homme, il faut le tuer! Quant à ma fille... ma fille!...

Et maître Jacques resta un moment anéanti; puis, tirant une lettre de sa poche:

—Ecoute, Maurice, dit-il avec un sérieux d'enfer, veux-tu me jurer que jamais tu ne dévoileras ce que je vais te dire?

—Je le jure.

—Eh bien! sache qu'Helmina... n'est pas... ma fille!

—Que dites-vous?

—Lis cette lettre.

Maurice lut ce qui suit:

"Londres, sept. 18...

"Mon cher ami, — J'ai le plaisir de vous informer que je suis sur le point de me mettre en route pour le Canada, afin d'embrasser la chère petite fille que je vous ai confiée et de l'emmener avec moi. Je vous dirai à mon retour ce qui m'a engagé à prendre une pareille détermination.

"A la hâte,

"LOUIS DES LAURIERS".

—Ce maudit homme que je croyais mort depuis dix ans! dit maître Jacques en se frappant le front. Mille malédictions! mais que l'enfer me confonde s'il revoit sa fille! Maurice, il me faut encore un service.

—Parlez, maître, dit Maurice, effrayé du désespoir de maître Jacques.

Cette nuit, le père Munro et ses brigands doivent voler chez le vieux Pierre; demain, à pareille heure, il leur faudra enlever Helmina de ta maison.

—Que dites-vous, maître Jacques? dit Maurice en tremblant.

—Tais-toi, ma résolution est prise; il ne sera pas dit qu'un rival l'emportera sur maître Jacques; j'aime Helmina, Maurice, et je l'aurai à tout prix; je vais lui avouer que je ne suis plus son père, je forgerai une lettre comme venant de la main de son véritable père à son lit de mort, je me jetterai à ses genoux et je lui demanderai sa main.

—Mais vous allez la tuer, M. Jacques.

—Tais-toi, encore une fois; écoute-moi sans rien dire. Demain soir donc, je la fais conduire par mes brigands avec Julienne dans la caverne du roc, sans qu'elle sache que nous prenions part à son enlèvement; j'irai la trouver ensuite, en lui disant que j'ai trompé les gardes, je lui dirai tout, je la demanderai en mariage, en lui promettant ma fortune et son évasion; si elle accepte, je laisse immédiatement le Canada avec elle.

—Et si elle n'accepte pas?

(A suivre)

— Venez tous deux près de moi. Vous vous entendez l'un l'autre, j'espère.

— Mon père, ne dites rien à ce sujet. Tout est suivant vos désirs.

— Reposez-vous sur moi du soin de cette affaire, répondit Pathfinder ; laissez tout entre mes mains, comme les derniers souhaits d'un mourant ; et, croyez-moi, tout sera exécuté comme tout cela doit l'être.

— Je mets toute ma confiance en vous, mon fidèle ami, et je vous donne plein pouvoir d'agir en tout comme j'aurais pu moi-même. Mabel, mon enfant... donnez-moi de l'eau...

Le sergent devint si faible que le repos lui fut nécessaire, et ses compagnons, tout en veillant à ses besoins, gardèrent quelque temps le silence. Pathfinder saisit cette occasion pour faire une reconnaissance à travers les meurtrières et sur le toit. Il examina la condition des fusils dont il y avait une douzaine dans le bâtiment, les soldats ayant pris leurs mousquets du régiment pour l'expédition. Mais Mabel ne quitta pas un instant les côtés de son père. La demi-heure qui suivit fut effrayante, solennelle et calme.

Le sergent ne dormait pas. Il songeait à l'avenir inconnu, à ceux qu'il aimait et qu'il allait quitter. A ses côtés, Mabel surveillait le moindre changement dans sa respiration. Tout à coup, elle entendit frapper légèrement à la porte. Sans doute, c'était Chingashgook. Elle se leva et demanda qui frappait. Elle reconnut la voix de son oncle. Sans hésitation elle tourna la barre puis la referma aussitôt que Cap fut entré. L'habitude du danger l'avait rendue prudente.

Quand le courageux marin vit son beau-frère blessé, il fut attendri jusqu'aux larmes. Il avait profité pour s'échapper de la certitude où étaient ses gardiens qu'il dormait, car on leur avait fait boire une quantité de liqueur pour qu'ils ne pussent prendre aucune part à l'engagement présumé. Muir avait été laissé endormi ou feignant de dormir, mais Cap s'était caché dans les broussailles au moment de l'attaque, et ayant trouvé le canot de Pathfinder, il était parvenu jusqu'à la forteresse, où il était venu dans l'intention de se sauver par eau avec Mabel. Il est inutile de dire qu'il changea de projet lorsqu'il se fut assuré de l'état de son beau-frère et de l'apparente sécurité de sa nouvelle situation.

— Si les choses en viennent au pire, maître Pathfinder, dit-il, nous baisserons pavillon, ce qui donnera le droit d'obtenir quartier.

Lorsque ces sauvages vinrent nous assaillir, tuant le caporal Mac-Nab et ses gens comme s'ils eussent été des lapins, le lieutenant Muir et moi nous nous réfugiâmes dans un des trous de cette île où il y en a en si grand nombre parmi les rochers : véritables terriers géologiques creusés par les eaux, comme dit le lieutenant. Là nous restâmes tapis comme deux conspirateurs à fond de cale jusqu'à ce que la faim nous en fit sortir.

— Mon oncle, dit Mabel d'une voix triste et suppliante, mon pauvre père est blessé, bien dangereusement blessé.

— Bien, bien, Magnet, allez au second étage et tâchez de vous calmer un peu, tandis que Pathfinder montera tout en haut et s'établira sur les traversières des hunes. Il faut nous laisser seuls, car votre père peut avoir quelques confidences à me faire.

Pathfinder était déjà monté sur le toit pour surveiller les environs, et les deux beaux-frères restèrent seuls.

— Il faut que je vous dise, sergent Dunham, qu'on doit avoir commis quelques fautes grossières dans cette malheureuse expédition.

— Je sais tout cela, frère Cap, et j'espère que je suis préparé à subir le destin d'un soldat ; mais la pauvre Mabel...

— Oh ! c'est là un pesant fardeau, j'en conviens ; mais vous ne voudriez pas l'emmener avec vous si vous le pouviez, n'est-ce pas, sergent ?

— Mon frère, ma fille est promise ; elle sera la femme de Pathfinder.

— Eh bien ! frère Dunham, chacun a son opinion et sa manière d'envisager les choses. Je n'ai pas lieu de croire que ce projet soit désagréable à Mabel ; je n'ai aucune objection à faire sur l'âge du futur. Mais il ne faut pas qu'il existe entre deux époux des circonstances qui puissent les rendre malheureux, car les circonstances sont le diable en ménage, et je trouve que c'en est une que Pathfinder soit plus ignorant que ma nièce. Vous connaissez peu cette jeune fille, sergent, sans quoi vous vous seriez aperçu qu'il y a peu de maîtres d'école qui pussent voguer de conserve avec elle.

— C'est une bonne fille, une chère et bonne fille, murmura le sergent, dont les yeux étaient remplis de larmes, c'est un malheur pour moi de l'avoir si peu connue. Ah ! frère Cap, si Pathfinder avait été avec nous dans le bateau, cette triste affaire n'aurait pas eu lieu.

— Cela est possible ; car son plus cruel ennemi serait obligé de convenir qu'il n'y a pas un meilleur guide. Mais vous voilà, Pathfinder ; qu'est-ce qu'il y a sous le vent, pour vous faire descendre de cette échelle comme un Indien à la piste d'une chevelure.

Le guide leva un doigt en signe de silence, et pria Cap de le suivre, tandis que Mabel prendrait sa place auprès du sergent.

— Il faut que nous soyons prudents et hardis en même temps, dit-il à voix basse. Les reptiles ont l'intention de mettre le feu au fort. Il faut agir, Eau-Salée, agir avec énergie. Heureusement, il y a quatre ou cinq tonnes d'eau dans le fort ; et c'est quelque chose dans un siège. En outre, ou je me trompe dans mes calculs, ou nous retirerons avantage de ce que le Serpent, cet honnête gargon, est en liberté.

Cap n'eut pas besoin d'une seconde invitation ; mais quittant rapidement sa place pour la céder à Mabel, il monta jusqu'au dernier étage du fort. Le guide avait ouvert une meurtrière, et y avait caché la lumière afin de ne pas s'exposer à recevoir une balle dans la tête. Il se tint à une certaine distance de l'ouverture, prêt à répondre, car il s'attendait à recevoir une sommation d'ouvrir la porte. Le silence qui suivit fut bientôt interrompu par la voix de Muir.

— Maître Pathfinder, s'écria l'Ecossois, c'est un ami qui vous demande un pourparler, montrez-vous sans crainte à une des meurtrières, car vous ne courez aucun danger tant que vous aurez affaire à un officier du 55e.

— Que désirez-vous, quartier-maître, que désirez-vous ? Il faut que ce soit quelque chose de pressé qui vous amène sous les meurtrières du fort à cette heure de la nuit, avec la certitude que Tue-daim est dans l'intérieur.

— Oh ! vous ne ferez aucun mal à un ami, Pathfinder, j'en suis convaincu, et c'est ce qui fait ma sécurité. Vous êtes un homme de bon sens et vous avez obtenu une trop grande réputation de bravoure sur la frontière pour avoir besoin de soutenir votre honneur par un coup de tête. L'ennemi est trop fort pour nous, mon brave camarade, et je viens vous conseiller de rendre le fort, à la condition d'être traité comme prisonnier de guerre.

— Je vous remercie de votre avis, quartier-maître, qui est d'autant plus agréable qu'il ne coûte rien. Mais je ne crois pas qu'il soit de ma nature de rendre une place comme celle-ci tant qu'il s'y trouve de l'eau et des vivres.

— Bien, Pathfinder ; je serais le dernier à combattre une aussi brave résolution, si je voyais les moyens de la maintenir. Mais il faut vous rappeler que maître Cap est tombé.

— Pas du tout, pas du tout, s'écria l'individu en question à travers une seconde meurtrière ; bien loin de là, je suis monté au haut de ce fort et je n'ai pas la moindre envie de confier les cheveux de ma tête entre les mains de semblables perruquiers, tant que je pourrai m'en dispenser.

— Si c'est la voix d'un être vivant, répondit Muir, je suis bien aise de l'entendre, car nous pensions tous que celui à qui elle appartenait avait succombé dans la dernière affaire. Mais, maître Pathfinder, nous avons perdu le sergent Dunham, qui est tombé avec tous les braves qu'il conduisait dans la dernière expédition.

— Vous êtes encore dans l'erreur, quartier-maître, vous êtes encore dans l'erreur, répondit Pathfinder. Le sergent est en sûreté dans le fort où l'on peut dire que toute sa famille est réunie.

— En vérité ? Je me réjouis de l'apprendre, car nous avons compté le sergent parmi les morts. Si la jolie Mabel est toujours dans le fort, qu'elle le quitte sans délai pour l'amour du ciel, car l'ennemi s'apprête à lui faire subir l'épreuve du feu. Vous connaissez la puissance de ce terrible élément.

— Je connais la puissance du feu, comme vous le dites, quartier-maître. Mais, sans aucun doute, vous avez aussi entendu parler de la puissance de Tue-daim, et celui qui tentera de mettre un tas de broussailles aura une juste idée de cette puissance.

— Tout cela est du romantisme, Pathfinder, et vous ne tiendrez plus un semblable langage lorsque vous viendrez à réfléchir sur ses conséquences.

— Lieutenant, comme chacun de nous semble avoir pris son parti, une plus longue conversation est inutile. Si les reptiles qui vous entourent sont

disposés à mettre à exécution leur plan infernal, qu'ils commencent tout d'un coup. Ils peuvent brûler du bois ; moi je brûlerai de la poudre. Vous en avez dit assez, surtout pour un officier du roi, et si nous sommes tous brûlés, aucun de nous ne vous en voudra, à vous.

— Pathfinder, vous n'exposerez pas Mabel, la jolie Mabel Dunham à une semblable calamité.

— Mabel Dunham est à côté de son père blessé, et Dieu prendra soin de la sûreté d'une pieuse fille. Il ne tombera pas un cheveu de sa tête tant que j'aurai le bras et l'oeil sûrs. Vous paraissez croire à l'honneur des Mingos, vous, maître Muir, mais moi je n'ai en eux aucune confiance. En voilà assez ; maintenant que chaque parti fasse usage de ses moyens et des dons qu'il a reçus.

Pendant ce dialogue, Pathfinder s'était tenu à couvert dans la crainte qu'une balle ne fût dirigée contre la meurtrière. Il fit signe à Cap de monter sur le toit afin d'être prêt au premier assaut. Bien que ce dernier eut fait grande diligence, il ne trouva pas moins de dix flèches enflammées dans le toit d'écorce. Aussitôt les airs se remplirent des cris et des hurlements des ennemis ; une décharge de mousquet suivit, et le choc des balles contre les troncs d'arbres avertit chacun que le siège était sérieusement commencé.

Ce bruit n'alarma ni Pathfinder, ni Cap, et Mabel était trop absorbée dans son affliction pour sentir aucun effroi. Quant à son père, ce bruit familier à ses oreilles le rappelait à la vie ; ses yeux éteints se ranimaient, le sang revenait colorer des joues qu'il avait abandonnées, Mabel s'aperçut alors que la raison de son père commençait à s'égarer.

— Faites avancer les compagnies légères, murmura-t-il, que les grenadiers chargent ! Osent-ils nous attaquer dans notre forteresse ? Pourquoi l'artillerie n'éclaircit-elle pas leurs rangs ?

Au moment même, on entendit le bruit retentissant d'un coup de canon et le craquement du mur de bois du fort ; une bombe déchira le bois, et tout le bâtiment trembla quand elle pénétra dans l'étage supérieur, Pathfinder y échappa presque miraculeusement ; mais au moment de l'explosion, Mabel ne put retenir un cri d'effroi, car elle supposa que tout ce qui était au-dessus de sa tête, les hommes comme le bâtiment, avait péri. Pour augmenter l'horreur de ce moment, son père s'écria d'une voix tonnante : « Chargez ! »

— Mabel, dit Pathfinder, qui mit sa tête à l'ouverture de la trappe, voilà ce que font les Mingos, plus de bruit que de besogne. Les vagabonds ont l'obusier que nous avons pris aux Français et l'ont déchargé contre le fort. Mais heureusement ils ont employé la seule bombe qui fût en leur pouvoir, et ils ne peuvent recommencer pour le moment. Il y a quelque dégât là-haut ; mais personne n'est blessé ; votre oncle est toujours sur le toit.

Mabel murmura quelques remerciements et chercha à donner toute son attention à son père, dont les efforts pour se lever ne furent arrêtés que par sa faiblesse. Pendant les terribles instants qui suivirent, elle ne fut occupée que du soin du blessé, et elle entendait à peine les clameurs qui s'élevaient autour d'elle. Le tumulte était si grand que ses pensées n'eussent pas été absorbées, elle en eût été probablement plutôt étourdie qu'alarmée.

Cap conservait un calme admirable, il avait un respect profond et toujours croissant pour le pouvoir des sauvages, et même pour la majesté de l'eau douce ; mais l'effroi que lui inspiraient les premiers venaient plutôt de la crainte d'être scalpé et mis à la torture, que de celle de la mort. Or, comme il était sur le toit d'une maison, sinon sur le pont d'un navire, il n'y avait aucun danger d'abordage. Il allait et venait avec une aisance et une témérité que Pathfinder lui-même aurait condamnées s'il en avait été témoin. Au lieu de se tenir à couvert, suivant l'usage des Indiens pendant la guerre, on le voyait çà et là sur le toit, versant de l'eau à droite et à gauche, avec le sang-froid qu'il eût manifesté s'il eût été chargé d'orienter les voiles d'un vaisseau pendant un combat naval. C'était sa vue qui excitait des clameurs extraordinaires parmi les assaillants. N'ayant point l'habitude de voir leur ennemi aussi tranquille, ils le poursuivaient de leurs hurlements, comme une meute de chiens qui a un renard en vue. Mais il semblait posséder un charme magique, car quoique les balles sifflaient autour de sa tête et que ses vêtements fussent souvent percés, sa peau ne fut jamais entamée. Lorsque la bombe traversa la muraille, le vieux marin laissa tomber son baquet, agita son chapeau en l'air, poussa trois hurras d'une voix retentissante ; il était encore occupé à cette héroïque bravade, lorsque la bombe éclata. Ce fait

caractéristique lui sauva probablement la vie car depuis ce moment les Indiens cessèrent de tirer sur lui, et même de décocher des flèches enflammées sur le toit. Une même pensée frappa subitement leur esprit, et d'un commun accord, ils décidèrent qu'Eau-Salée était fou, et un des singuliers effets de la magnanimité des sauvages, est qu'ils ne lèvent jamais la main contre ceux qu'ils croient privés de raison.

La conduite de Pathfinder était bien différente ; chacune de ses actions était réglée par le plus exact calcul, résultat d'une longue expérience et d'habitudes réfléchies ; il avait soin de ne point présenter son corps dans la ligne des meurtrières, et le lieu qu'il avait choisi était éloigné de tout danger.

Lorsqu'il entendit le bruit d'un mocassin et celui de branches sèches au pied du fort, il prévint que les sauvages allaient essayer de mettre le feu aux murailles. Alors il appela son compagnon qui était sur le toit, où toute apparence de dangers avait cessé, et lui dit de se tenir prêt avec de l'eau, près d'une meurtrière qui se trouvait précisément au-dessus du point attaqué.

Un guerrier moins expérimenté que notre héros se fût pressé de réprimer cette dangereuse tentative et eût usé prématurément de tous ses moyens ; il n'en fut pas ainsi de Pathfinder. Les Iroquois eurent donc pleine liberté de réunir leurs broussailles sèches, de les amonceler contre le fort, d'y mettre le feu et de s'en éloigner sans la moindre molestation. Tout ce que Pathfinder permit à Cap, ce fut de rouler un baril d'eau près de la meurtrière, afin d'en faire usage au moment convenable. Dans son opinion, ce moment n'arriva que lorsque la flamme éclaira les buissons environnants. Alors, son oeil exercé aperçut la forme de deux ou trois sauvages tapis dans les buissons, et qui surveillaient les progrès des flammes avec cette indifférence d'hommes habitués à contempler les misères humaines avec apathie. C'est alors que Pathfinder parla.

—Etes-vous prêt, l'ami Cap ? demanda-t-il ; la chaleur commence à pénétrer à travers les crevasse, et quoique ce bois n'ait pas la nature inflammable d'un homme d'un mauvais caractère, cependant il jettera feu et flamme si on le provoque un peu trop. Avez-vous le baril à votre portée ? Voyez si c'est bien là l'ouverture afin que nous ne perdions pas d'eau.

—Tout est prêt ! répondit Cap de la manière dont un marin répond à un ordre.

Alors attendez le commandement. Ne soyez jamais impatient dans un moment critique, ni follement hardi dans une bataille ; attendez le commandement.

Tandis que Pathfinder donnait ces ordres, il faisait aussi ses préparatifs, car il jugeait qu'il était temps d'agir ; Tue-daim fut levé avec calme, ajusté et déchargé. Tout cela demanda à peu près une demi-minute ; lorsque la carabine fut replacée, le tireur attira son oeil à l'ouverture.

—Il y a un reptile de moins, murmura-t-il à voix basse. J'ai déjà vu ce vagabond quelque part et je le connais pour être un démon sans pitié. Encore un coquin à bas, et le reste sera satisfait pour cette nuit. Lorsque le point du jour paraîtra, nous aurons peut-être de plus chaude besogne.

Pendant ce temps, la carabine avait été rechargée et un second sauvage tomba. Cela suffit en effet, car, peu disposés à attendre une troisième preuve d'adresse de la même main, tous les sauvages couchés dans les buissons autour du fort, s'élançèrent hors de leur couvert et se sauvèrent de côté et d'autre pour se mettre en sûreté.

—Maintenant versez votre eau, maître Cap, dit Pathfinder. J'ai mis ma marque sur les coquins et nous n'aurons pas davantage de feu cette nuit.

Gare l'eau, s'écria Cap en vidant le baril avec un soin qui éteignit tout d'un coup et complètement les flammes.

Ainsi se termina cette singulière attaque, et le reste de la nuit s'écoula en paix. Pathfinder et Cap veillèrent alternativement. Mais ni l'un ni l'autre ne dormit.

Mabel veillait toujours près de son père. Jusqu'à elle avait vécu sans le connaître, et ses relations avec l'auteur de ses jours avaient été plutôt idéales que positives, mais aujourd'hui qu'elle allait le perdre, elle pensait que le monde serait un désert après sa mort, et qu'il ne lui serait plus possible de connaître le bonheur.

## CHAPITRE XXVI

### TRAITE DE PAIX

Au point du jour, Pathfinder et Cap remontèrent encore sur le toit, afin de faire une nouvelle re-

connaissance dans l'île. Cette partie du fort était entourée d'un parquet qui protégeait complètement ceux qui se tenaient au centre de la terrasse.

Tandis qu'ils regardaient avec anxiété autour d'eux, Cap s'écria de sa voix forte et animée :

—Une voile !

—Ce ne peut être Jasper, dit Pathfinder, d'un air désappointé, car il ne reconnaissait pas le cutter de son ami dans cette rapide vision. Non, non, il a laissé passer l'heure, et c'est quelque bâtiment que les Français auront envoyé au secours de leurs amis, ces maudits Mingos.

—Cette fois-ci vous vous trompez, ami Pathfinder, quand même cela ne vous serait jamais arrivé auparavant, répondit Cap.

—Si c'est réellement Jasper, je ne craindrai pas grand-chose. Nous pouvons défendre le fort contre toute la nation des Mingos pendant au moins huit ou dix heures ; et si nous avons Eau-Douce pour couvrir la retraite, je ne désespérerais de rien. Dieu veuille qu'il ne s'amarré pas au rivage et qu'il ne tombe pas dans une embuscade comme le sergent !

—Oui voilà le danger. Si ce garçon aborde n'importe où dans les environs de cette île, on peut regarder le cutter comme perdu. Mais après tout, maître Pathfinder, ne devrions-nous pas penser que ce Jasper est l'allié secret des Français !

—Nous le saurons dans cinq minutes, car le cutter a dépassé l'île voisine. Il serait bon néanmoins de lui faire quelque signe pour l'empêcher de tomber dans la trappe.

Mais la rapidité de la marche du "Scud" rendait tout signal impossible. On ne voyait d'ailleurs personne à bord. Le gouvernail lui-même semblait abandonné. Cap remarqua avec admiration qu'il était mû au moyen de drosses, quoique la personne qui les dirigeait fût cachée. Aucune force ne semblait être à bord.

Pathfinder reçut de son compagnon cette explication en secouant tristement la tête.

—Cela prouve, dit-il, que le Serpent n'est pas arrivé à Oswego. Nous n'avons à attendre aucun secours de la garnison. Pourvu que Lundie ne se soit pas avisé de déplacer Eau-Douce. Avec lui, nous pouvons faire, à nous trois, une glorieuse défense en l'honneur de Mabel.

—Nous le devons et nous le ferons, répondit Cap de tout coeur, car il commençait à avoir plus de confiance dans la sécurité de sa chevelure, depuis qu'il avait revu le soleil. Je remarque l'arrivée du "Scud" comme une circonstance, et les chances sont égales pour et contre la fidélité d'Eau-Douce.

Ce Jasper est un jeune prudent comme vous le voyez, il se tient à bonne distance, et semble déterminé à connaître ce qui se passe dans l'île avant de se hasarder à mouiller.

—J'y suis ! j'y suis ! s'écria Pathfinder avec exaltation ; la pirogue du Serpent est sur le pont du cutter. Le chef est à bord, nul doute qu'il n'ait rendu un compte exact de notre position. Dieu veuille que Jasper Western soit encore à bord !

—Oui, oui ! cela ne ferait pas mal, car traître ou fidèle, il faut avouer que dans un coup de vent, il sait comment se tirer d'affaire.

—Et en passant par-dessus les cataractes ! dit Pathfinder, en donnant un coup de coude à son compagnon, et en riant de bon coeur à sa manière habituelle, il faut lui rendre justice, quand il serait assez traître pour nous scalper de sa propre main.

Le "Scud" s'était approché si près de l'île que Cap ne fit aucune réponse. On pouvait supposer que les sauvages ne s'étaient point éloignés, parce que leurs pirogues et les bateaux du 55e étaient toujours réunis en groupe dans la petite crique qui avait été choisie pour port. Cette circonstance exceptée, on ne pouvait reconnaître aucun indice de leur présence. Quoique surpris par l'arrivée du cutter, dont ils étaient loin d'attendre le retour si subit, leur habitude de prudence était si uniforme et si profonde lorsqu'ils étaient en guerre, qu'au moment où l'alarme fut donnée, chaque homme se mit à couvert avec l'instinct et la ruse d'un renard qui rentre dans son terrier.

Le même calme régnait dans la forteresse, car quoique Pathfinder et Cap pussent voir le passage, ils avaient pris les précautions nécessaires pour ne pas être aperçus. L'absence de mouvement et de vie sur le cutter était encore plus remarquable.

Le "Scud" avançait rapidement. Il ne s'était pas écoulé plus de dix minutes depuis qu'on l'avait aperçu glissant dans les arbres et les buissons du lointain. Au moment où le léger bâtiment passa devant nos deux amis, Jasper Eau-Douce s'élança sur ses pieds et poussa trois hurras de tout coeur. Cap, oubliant le danger, sauta sur le rempart de bois et

rendit acclamation pour acclamation. Heureusement pour lui, l'ennemi était trop prudent pour dévoiler sa position par un coup de fusil.

Le cutter fit le tour de l'île entière, puis reprenant sa position au vent, il vira de bord, vent de vant.

—Il faut avouer, convint Cap, que ce garçon conduit son bâtiment comme s'il avait été élevé pour être officier de marine. Le diable m'emporte, maître Pathfinder, si je crois, ainsi qu'on me l'a dit, que ce maître Eau-Douce avait appris son métier sur cette mare.

—Cela est vrai cependant, il n'a jamais vu l'Océan, et il ne l'a appris que sur l'Ontario. Quant à la trahison, au mensonge et à la bassesse de coeur, ami Cap, Jasper Western en est aussi incapable que les plus vertueux guerriers des Delaware.

—Voilà qu'il étale, s'écria Cap enchanté : le vent prenant en ce moment dans les voiles du "Scud", nous allons voir maintenant ce qu'il veut faire ; il n'a pas l'intention, je crois de continuer à aller ainsi en avant et en arrière, comme une jeune fille figurant dans une contre-danse.

Pendant un instant, l'abatée du "Scud" fut si grande, que les deux observateurs craignirent un moment que Jasper n'eût l'intention de mettre en panne ; et les sauvages, dans leurs repaires, le regardèrent avec une joie cruelle que doit éprouver le tigre, lorsqu'une victime sans défiance s'approche de sa tanière. Mais Jasper n'avait point une intention semblable ; connaissant parfaitement le rivage et la profondeur de l'eau sur tous les côtés de l'île, il savait que le "Scud" pouvait sans danger friser les accores de la côte, et il s'aventura si près qu'en traversant la petite crique, il détacha les amarres des deux bateaux des soldats et les remorqua en pleine eau à la suite du cutter. Comme toutes les pirogues étaient amarrées aux deux bateaux de Dunham, par cette entreprise hardie, et qui eut un plein succès, les sauvages se trouvèrent privés de tout moyen de quitter l'île à moins que ce ne fût à la nage, et ils parurent aussitôt convaincus de ce fait important. Ils se levèrent en masse, remplirent l'air de leurs cris et firent feu sans pouvoir blesser personne. Aussitôt qu'ils furent debout, oubliant toute précaution, deux coups de fusil furent tirés par leurs adversaires. L'un partait du toit du fort, et un Iroquois tomba mort, frappé au crâne ; l'autre du "Scud" tiré par le Delaware, dont la main, moins sûre que celle de son ami, avait seulement estropié un sauvage pour le reste de sa vie. L'équipage du cutter poussa un cri de joie, et tous les sauvages disparurent de nouveau en un instant comme s'ils fussent rentrés dans les entrailles de la terre.

—C'est la voix du Serpent, dit Pathfinder, aussitôt que le second coup eut été tiré. Je connais le son de son fusil aussi bien que celui de Tue-daim.

Pendant tout ce temps le "Scud" était en mouvement ; aussitôt qu'il eût atteint l'extrémité de l'île, Jasper laissa ses prises aller en dérive, et le vent les poussa sur le sable sur la pointe d'une autre île à un demi-mille sous le vent. Alors il vira de bord et revint, faisant de nouveau tête au courant, par l'autre passage. Bientôt, l'obusier, qui composait tout l'armement du "Scud" fut démasqué, et une pluie de mitrailles tomba dans les buissons. Une volée de cailloux ne se serait pas levée plus promptement que les Iroquois ne se levèrent à cette grêle de fer inattendue ; un message de Tue-daim fit tomber un second sauvage, et un autre qui venait d'être atteint par une balle de Chingashgook se sauva en boitant. Les sauvages se jetèrent précipitamment dans d'autres buissons, et les deux troupes se préparèrent à renouveler le combat sous une forme différente. Mais la présence de Rosée-de-Juin portant un drapeau blanc et accompagnée de l'officier français et de Muir, arrêta toutes intentions hostiles et fut l'avant-coureur d'un nouveau pourparler.

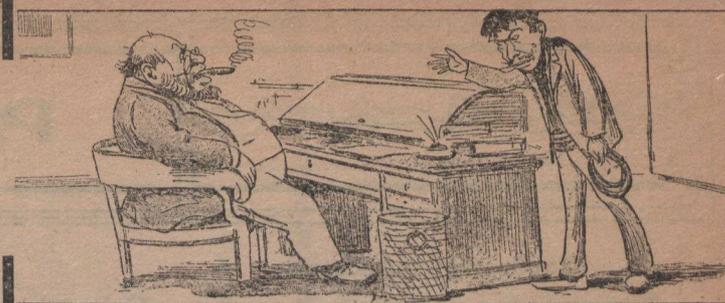
La négociation qui suivit eut lieu sous les murs du fort, et si près, qu'elle mettait ceux des ennemis qui n'étaient pas à couvert complètement à la merci de Pathfinder. Jasper jeta l'ancre par le travers du fort, et l'obusier continua d'être braqué sur les négociateurs ; ainsi les assiégés et leurs amis, à l'exception de l'homme qui tenait la mèche, n'hésitèrent pas à exposer leurs personnes. Chingashgook seul se tint caché plutôt par habitude que par méfiance.

—Vous triomphez, Pathfinder, s'écria le quartier-maître, et le capitaine Sanglier vient lui-même vous offrir ses conditions. Vous ne refuserez pas à un ennemi plein de bravoure une honorable retraite, après qu'il vous a combatus loyalement.

(A suivre)

# POUR RIRE

—Vous vous proposez comme correcteur d'épreuves, avez-vous des références ?  
—Monsieur, je viens de passer dix ans dans une maison de correction.



C'est bien fait pour lui



—Eh bien, mon ami, ce ne sera pas grave, j'espère ?  
—Dame! j'sais pas encore! faut que je voie mon avocat!

—Est-ce que le train de midi partira aujourd'hui ?  
—Oui, monsieur, il est même déjà parti cette nuit à 2 heures, maintenant il n'y en a plus d'autres.  
—Ah! diable... et demain ?  
—Demain, le train de midi repart à 4 heures du matin.

Un chemineau frappe à la porte d'une ferme où il s'est déjà présenté la veille.  
—Comment, encore vous! s'écrie la fermière en colère.  
—Pardonnez-moi, mais j'ai grand faim!  
—Attendez! je vais chercher mon mari!  
—A quoi bon, madame, je ne suis pas anthropophage.

Le baron de Rapineau, ayant, par extraordinaire, l'intention de recevoir quelques personnes, surveillance de très près le petit programme des réjouissances.  
La baronne — une incorrigible dépensière — ayant inscrit un "thé de cinq heures avec gâteaux", le baron s'empresse de rayer d'un coup de crayon cet article sur la liste.  
—Comme je suis un homme de décision, dit-il simplement, je barre le "thé"...

Un tailleur morigène son fils :  
—Mon garçon, tu mènes une existence plutôt décousue qui te prépare bien des revers; en outre, il paraît que tu fais sauter la coupe au cercle, ce qui ne t'empêche pas d'y prendre des culottes, par-dessus le marché!... C'est complet!... Etc., etc., etc.

Langage des simples :  
Un brave policeman surprend un individu dérochant à la devanture d'un magasin quelques menus objets. Il se précipite sur lui, l'arrête et, dans son indignation, lui dit :  
—Attendez un peu, mon gaillard; vous allez voir ce que cela coûte de "voler" des objets "qui ne sont pas à vous!"

—Dites, Baptiste, pourquoi sifflez-vous toujours des airs aussi communs ?  
—Non, mais vous ne voudriez pas que je chante un opéra en faisant les bottines de Monsieur!

Fragment d'une lettre d'un père à son fils :  
"Mon cher enfant,  
"Je t'envoie six chemises neuves, faites avec six vieilles à moi. Quand elles seront usées, renvoie-les moi: on en fera "six neuves" pour ton frère".

Réflexion d'un affreux titi, voyant une marchande des quatre-saisons bourrer avec ardeur son nez bourgeonnant de tabac à priser :  
—Tiens! la vieille qui met du terreau dans sa caisse à fleurs!

Un poseur qui veut jouer au bohème, raille un peintre qu'il voit en train de fumer un magnifique londrès.  
—Peuh! lui dit-il, vous avez des goûts bourgeois, vous grillez le cigare; moi, je me contente d'un brûle-gueule.  
Le peintre, froidement :  
—Chacun brûle ce qu'il a.

Crétinot se désole d'avoir perdu son mouchoir.  
—La perte n'est pourtant pas bien grande, lui dit-on.  
—Oh! ce n'est pas pour le mouchoir, c'est que j'y avais fait un noeud pour me rappeler quelque chose d'important!

Le viveur au restaurant.  
—Je n'ai jamais vu un bifteck aussi dur! Papa, qui menace toujours de me couper les vivres, me serait bien utile en ce moment!



—Madame, j'ai l'honneur de vous présenter un de mes amis intimes beaucoup moins sot qu'il n'en a l'air.  
—Madame, c'est la seule différence qu'il y a, entre mon ami et moi.

## Le nom du mari

—Certains féministes veulent empêcher qu'en se mariant la femme prenne le nom du mari...  
—C'est drôle!... Dans les plus beaux mariages c'est souvent la seule chose qu'il apporte!

## A la consultation

—Docteur, je ressens des douleurs causées, je crois, par la fraîcheur de mon nouvel appartement. Qu'en pensez-vous ?  
—Je ne vois qu'un seul remède.  
—Lequel ?  
—Déménagez.

—Il paraît que tu viens de battre un de tes petits camarades pour lui voler une pièce de dix cents ?  
—C'est pas vrai; vous savez bien que j'suis pas méchant pour deux sous!

Perdrix s'en allait, le nez au vent, les mains dans les poches et la bouche arrondie, quand il aperçut Chou, son ami. Et Perdrix resta glacé d'épouvante. Eh! quoi, cet homme triste, ce vieillard avant l'heure, ce pauvre garçon, c'était Chou, le joyeux Chou, l'irrésistible Chou, qu'il avait toujours connu le sourire aux lèvres ?

Perdrix s'élança, rattrape Chou, le serre sur sa poitrine et lui demande bien affectueusement :  
—Qu'as-tu, mon pauvre vieux Chou, tu es complètement changé, mais pas à ton avantage !  
Ah! mon pauvre ami!  
—Quel soupir! Qu'as-tu donc? parles? Veux-tu de l'argent ?  
—Merci, Perdrix, tu as un coeur d'or. Tu sauras tout: je suis marié.  
—Eh! bien, c'est heureux ça! Qui as-tu épousé ?  
—Il y a dix mois, j'ai épousé ma bonne.  
—Tiens, tiens... et maintenant ?  
—Je la trouve mauvaise.

—Vous faites beaucoup d'automobile? demande à Crétinot un de ses amis.  
—Enormément; je n'admets plus d'autre moyen de locomotion.  
—Et vos chevaux ?  
—Ils se croisent les bras.

## Logique enfantine

—Papa, pourquoi qu'il tombe de la pluie ?  
—Mon enfant, c'est pour faire pousser les choux, les carottes, et autres légumes.  
—Alors, pourquoi qu'il pleut dans la cour où y a pas de tout ça ?

## Dans la rue

Un ivrogne titube sur le trottoir, décrivant de fantastiques paraboles, lorsqu'un passant pressé le heurte involontairement.  
Et notre homme, qui a conscience de l'instabilité de son équilibre, murmure dans un hoquet :  
—C'est vraiment pas la peine de me pousser, je tomberai bien tout seul!...

En sortant du Tivoli de Moscou.  
—On dit qu'une bombe vient d'éclater.  
—Cela vous étonne ?  
—Dame!...  
—Rien de surprenant pourtant à ce qu'une réunion publique tenue dans une salle de bal se termine par une sauterie!

Dialogue ultra-naturaliste.  
Entre charbonnière et charbonnier :  
—Oh! Pierre, comme tu as les mains sales !  
—Les mains sales?... Moi?... Tu trouves, ma petite femme ?  
—C'est honteux!... Elles sont toutes noires. On dirait des pieds!



—Mon bon monsieur, huit jours que j'ai pas mangé.  
—Huit jours? Très curieux! Et combien pensez-vous tenir encore ?

# POUR RIRE

## Explication indiscutable

—Comment! Les trois balles sont venues s'aplatir sur votre portefeuille?

—Oui, et c'est tout naturel, j'avais dedans des coupons de 3 p. c amortissable!

## Il y a rire et rire

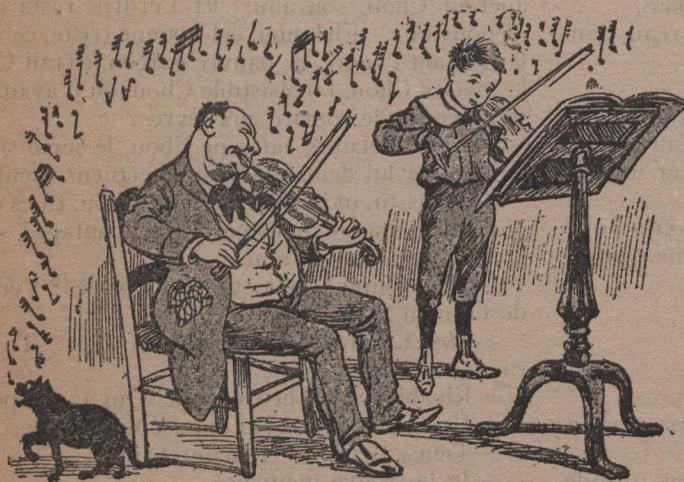
—Ces Japonais ne doutent de rien! Quand on parle de l'issue fatale de la guerre engagée ils rient...

—Oui, ils rient jaune!

## Entre copains

—Je remarque avec plaisir, mon vieux, que depuis que tu es marié, il ne te manque jamais un bouton.

—Ça, c'est vrai, ma femme est une vraie perle; dès le lendemain de notre mariage, elle m'a appris à les recoudre moi-même.



—Ah! à la bonne heure!... Voilà des sons pleins et vigoureux, Monsieur Jules; maintenant, ayez de la mesure!... de la mesure!...



—C'est épatant ce que cette place a d'échos! Ils couvrent ma clarinette!...

## Entendu à la Bourse

Il paraît que Chapardin dit de moi pis que pendre. A l'en croire, je serais un banqueroutier, un faussaire, un repris de justice, un malfaiteur de la pire espèce.

—Vous savez que Chapardin est toujours un peu enclin à l'exagération...

## L'esprit des rues :

—Tiens!.. B... voilà longtemps que je ne t'ai vu... Que fais-tu maintenant?

—Ne m'en parle pas... j'ai une besogne écrasante!...

—Non!... si écrasante que ça...

—Si!.. je suis chauffeur d'automobile!..

M. Joseph Prudhomme, propriétaire, à la veille du terme initie son fils aux moeurs des locataires.

—Dans la vie, lui explique-t-il, tout est contradiction... Exemple: prend les gens de bas étage: ce son eux qui, généralement, logent le plus haut...

Comme on a invité des amis à dîner, on a recommandé à Mlle Lili d'être bien sage et de ne rien demander.

La conversation est très vive, et on sert un plat dont on oublie de donner une part à l'enfant.

Un instant après, la mère demande une assiette au domestique.

—Maman, veux-tu la mienne? dit timidement Mlle Lili, il n'y a rien dedans.

## En cour:

—Accusé, vous appartenez à une très honorable famille. Votre conduite a tout d'abord été irréprochable; puis vous vous êtes mis à fréquenter les mauvaises sociétés, les mauvais lieux, et...

—Et, naturellement, je devais finir par venir ici!...

On parle beaucoup du cabinet noir. Calino estime qu'il a du bon.

—Quand ça ne serait, dit-il, que pour permettre au gouvernement de savoir les noms de ceux qui écrivent des lettres anonymes.

## Duel tragique.

—Attention... Tiens! où sont donc passés les adversaires?

—Ils viennent de s'effacer, pour tirer.

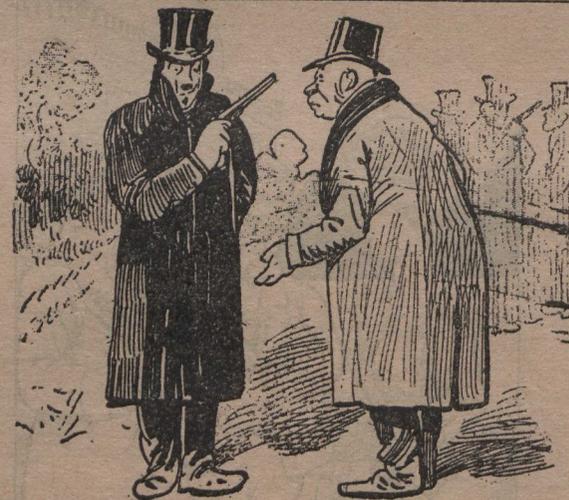
## Puissamment raisonné.

—Je croyais que vous alliez bientôt vous marier.

—Et pourquoi cela?

—Dame! à cause de vos créanciers.

—Si mes créanciers ont besoin d'argent, ils n'ont qu'à se marier eux-mêmes.



—Votre adversaire est généreux, il m'a dit qu'il allait tirer en l'air!

—Oh! nom d'un chien! et moi qui ai un chapeau neuf!

Mlle Annette a eu l'imprudance de raconter qu'elle avait reçu pour son petit Noël, une armoire à glace.

Aussitôt les langues des bonnes petites camarades d'aller leur train.

L'une d'elles a dit:

—De fait, ses bottines sont assez grandes pour ça!



—Allons, encore deux cartouches perdues!

—Ah! mon bon Monsieur, si vous voulez du gibier, allez jusqu'au village et tirez hardiment quelques pièces de vingt-cinq cents.

Relation de voyage au pôle Nord.  
“Le combustible commençant à manquer, nous n'avions, pour nous réchauffer, que la triste consolation de jouer à la bouillotte!”

Bob à son père:

—Papa, est-il vrai que les oeufs éclaircissent la voix?

—Assurément! Vois les poules. Dès qu'elles ont pondu, elles se mettent à chanter.

Un bohème puisant dans le porte-cigares qu'on lui présente:

—Oh! laissez-moi encore en choisir deux ou trois. Ils sont exquis! Où donc les prenez-vous?

—Mais c'est vous qui les prenez! Moi je les achète!

Par ce temps de cartes postales et de philatélie à outrance:

Baptiste, le valet de chambre, a appris que son jeune maître va recevoir de son oncle les “Lettres de Madame de Sévigné”.

Et il l'implore:

—Oh! Monsieur Gustave, vous me garderez les timbres-poste, n'est-ce pas?... pour ma collection.

Pitanchar, qui est malade, reçoit la visite de son médecin.

—Je crois que je vous tirerai de là, lui dit ce dernier, mais vous m'entendez, il vous faudra brûler ce que vous avez adoré.

—Compris, fait Pitanchard d'une voix dolente, je ne veux plus boire que du... punch!

Le professeur — Que savez-vous sur les verbes?

L'élève — M'sieu, c'est tout le contraire des chefs d'Etat.

—Comment cela?

—Puisqu'ils s'accordent toujours avec leurs sujets.

A une future concurrente au Conservatoire qui se met au piano:

—Qu'allez-vous nous jouer, mademoiselle, demande un invité.

Un morceau intitulé “le Passage du Gué”.

—Très bien, ça doit être du Bach!



—Vous dites qu'il y a des chiens qui ont plus d'esprit que leurs maîtres!

—Certes; ils sont rares... mais je vous citerai le mien par exemple!

AVIS

Pour compléter des collections de l'Album Universel, ancien Monde Illustré, certains de nos lecteurs désireraient acheter les numéros de notre revue du

- 10 mars 1900
- 14 avril 1900
- 10 mai 1902
- 20 mars 1906

en bon état.

Prière à nos lecteurs qui voudraient s'en dessaisir, de communiquer avec l'administration de l'Album Universel.



**RESUME DES REGLEMENTS CONCERNANT les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.**

TOUTE section de nombre pair des Terrains de la Puissance au Manitoba ou dans les provinces du Nord-Ouest, excepté les lots 8 et 26 non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'entrée devra être faite personnellement au bureau local des terrains, dans le district où se trouve le terrain à prendre.

**DEVOIRS DU COLON** — Un colon auquel on a accordé une entrée pour un homestead devra remplir les conditions s'y rapportant de l'une des manières suivantes :

(1) Au moins un séjour de six mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours du terme de trois ans.

(2) Si le père — ou la mère, si le père est décédé — de toute personne qui est éligible pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme dans le voisinage du terrain entré par ladite personne comme homestead, les conditions de cet acte, quant au lieu de résidence avant d'obtenir la patente, pourront être remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(3) Si le colon a feu et lieu sur la ferme qu'il possède dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence pourront être remplies par le fait de résider sur ledit terrain.

**DEMANDE DE LETTRES PATENTES** devra être faite à l'expiration de trois années, devant l'agent local, le sous-agent ou l'inspecteur des homesteads.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

**RESUME DES REGLEMENTS SUR LES TERRAINS MINIERIS DU NORD-OUEST CANADIEN**

**CHARBON**—Les terrains à charbon peuvent être achetés à \$10 l'acre pour le charbon mou, et à \$20 pour l'anthracite. Un individu ou une compagnie ne peut en acheter plus de 320 acres. Une loyauté de 10 cents la tonne de 2,000 livres sera collectée sur la production brute.

**QUARTZ**—Un certificat de mineur libre est accordé sur paiement à l'avance de \$5.00 par année pour un individu et de \$50 à \$100 par année pour une compagnie, selon le capital.

Un mineur libre ayant découvert du minerai dans un endroit peut se choisir un claim.

Le prix d'enregistrement pour un claim est de \$5.00.

On devra dépenser \$100 par année, au moins, sur le claim, ou le payer au registraire du district. Lorsque \$500 auront été dépensés et payés, le locataire pourra faire faire l'arpentage de son claim et l'acheter à \$1.00 l'acre, après avoir rempli toutes les autres conditions.

La patente d'un endroit minier devra pourvoir au paiement d'une royauté de 2½ pour cent sur les ventes.

Les claims de travail de mine dans les placers sont généralement de 100 pieds carrés. Prix d'entrés, \$5.00 devant être renouvelé tous les ans.

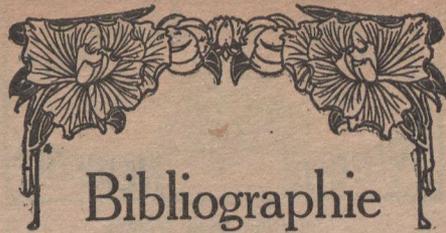
Un mineur libre ne peut obtenir que deux baux pour l'extraction de l'or, de 5 milles chacun pour un terme de 20 ans, qui peut être renouvelé à la discrétion du ministre de l'intérieur.

Le locataire devra faire fonctionner un dragueur par 5 milles, la première saison qui suivra la date de son bail.

Taux, \$10 par année pour chaque mille de rivière louée. Royauté de 2½ pour cent collectée sur la production dès qu'elle excède \$10,000.

W. W. CORY,  
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B. — Aucune publication non autorisée de cette annonce ne sera payée.



**Bibliographie**

**Le Cardinal Mermillod 1824-1892**, par Mgr L. Jeantet, prélat de la maison du pape. — Paris, librairie Lethielleux, rue Cassette, 22, et Genève dans les librairies catholiques, 1906.

Plusieurs biographies ont été publiées depuis quarante ans sur l'éminent cardinal Mermillod, un des plus illustres prélats contemporains, le conducteur d'hommes le plus écouté de son siècle, successeur sur le siège de Genève de saint François de Sales dont il avait la mansuétude, et qui a converti tant d'âmes dans la Rome protestante de la Suisse. On l'a comparé à saint Charles Borromée pour son zèle et sa prudence, à saint Chrysostôme pour son éloquence persuasive, à saint Athanase pour sa force d'âme et l'intégrité de la foi qu'il a réveillée dans bien des âmes chancelantes, qu'il a conservée au milieu de son peuple fidèle, ou qu'il a ressuscitée dans un grand nombre d'hérétiques convertis par ses prédications.

M. Duret en 1864, M. Henry de Vanssay en 1868, M. Roger de Bons en 1883, Mgr Broquet, vicaire général du cardinal, et Madame de Belloc en 1892, nous-même en 1893, qui reçûmes avec la bénédiction de S. S. Léon XIII, les approbations de seize cardinaux, archevêques et évêques parmi lesquels Mgr Bégin, alors coadjuteur de Québec, Mgr Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe, Mgr Emard, évêque de Valleyfield, Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières, M. G. Félix en 1894, Mgr Lesur et M. Bournaud en 1895, ont publié successivement des notices, qui se complètent l'une par l'autre, sur la vie, les oeuvres, l'apostolat et les publications de cet illustre évêque confesseur de la foi, exilé durant dix ans, de 1873 à 1883, par un gouvernement hérétique et jaloux du succès du prélat qui attirait les foules autour de sa chaire; et M. le chanoine Alex. Gropellier, ancien secrétaire de Mgr Mermillod, et aujourd'hui professeur de liturgie et d'antiquité chrétienne au grand séminaire de Grenoble, publia en 1893 et 1894, à la librairie de l'archevêché de Lyon, qui venait de faire paraître "Mon étude sur la vie et les oeuvres" du regretté cardinal, trois volumes contenant les "Eloges et oraisons funèbres", les "Oeuvres pastorales de Genève, 1864-1873", et les "Oeuvres pastorales de l'exil, 1873-1883".

Mais une nouvelle biographie beaucoup plus complète que toutes les précédentes, vient de paraître par les soins de Mgr Jeantet, rédacteur du "Courrier de Genève", qui, avec M. Lany, chanoine de Lorette, archiprêtre de Notre-Dame de Genève, mort le 15 décembre 1898, avait tenu depuis de longues années un journal de la vie de Mgr Mermillod, prêtre et évêque, et qui avait vécu dans son intimité, Mgr Jeantet a, dans un superbe volume in-8o de plus de 800 pages, riche de détails intéressants, coordonné avec la piété du souvenir tous ces documents, en reprenant le travail de M. l'archiprêtre Lany, et en utilisant les premières études que Mgr Bournard, recteur des Facultés catholiques de Lille avait faites des commencements de la vie de Mgr Mermillod jusqu'à son premier et brillant apostolat à Paris.

Nous recommandons particulièrement la lecture de cet intéressant volume au clergé canadien qui y trouvera comme un écho non interrompu des prédications, des conseils et des exhortations que, pendant un demi-siècle, presque toute l'Europe s'est fait un bonheur d'entendre, et aux fidèles de la Nouvelle-France qui auront de grands sujets d'édification dans la vie de cet illustre évêque, si admirablement mêlée à toute l'histoire de l'Eglise pendant le dix-neuvième siècle. Ces dernières phrases sont de deux prélats qui ont donné leur approbation à l'ouvrage de Mgr Jeantet, S. E. le cardinal Richard, archevêque de Paris, et Monseigneur Dernaz, successeur du cardinal Mermillod sur le siège de Lausanne et Genève, dont il avait reçu, en 1891, la consécration épiscopale quand le pape Léon XIII appela à Rome, pour le faire cardinal Mgr Mermillod, lequel y mourut le 23 février 1892, et y fut inhumé dans le caveau des chartreux, à deux pas de la tombe de Pie IX qui l'avait sacré le 25 septembre 1864. On attend qu'il puisse être transféré à Notre-Dame de Genève débarrassée des schismatiques qui l'occupent, et on vit dans cette espérance!!!

M. chanoine d'AGRIGENTE,  
Vicaire général honoraire.

**Pensée**

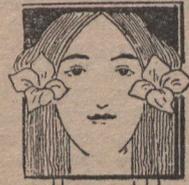
Il est plus facile de réconcilier deux ennemis qui ont tort l'un et l'autre que des adversaires qui ont également raison.

G. M. VALTOUR.

**Atelier**

DE

**Photo-Gravure**



Le  
Département  
de  
Photo-Gravure  
de  
"l'Album Universel"

**The Montreal Photo-Engraving Company**

Ce titre acheté de l'hon. T. Berthiaume, est la propriété de "l'Album Universel", 51, rue Ste-Catherine Ouest

CET atelier est installé dans le même local que "l'Album Universel", au No 51, rue Ste Catherine Ouest, coin de la rue St Urbain.

Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, procédé "Day", grain, etc. Spécialité: "Catalogues", qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir, ou téléphonez, Bell Est 2115 et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

**The Montreal Photo-Engraving Co'y,  
51, Rue Ste-Catherine, Ouest  
Coin de la Rue Saint-Urbain, MONTREAL**

E. MACKAY, Propriétaire.

**SUCCURSALE DE QUEBEC**

LEGER BROUSSEAU, Agent 13, RUE BUADE, QUEBEC

**L'importance d'une Belle Coiffure**

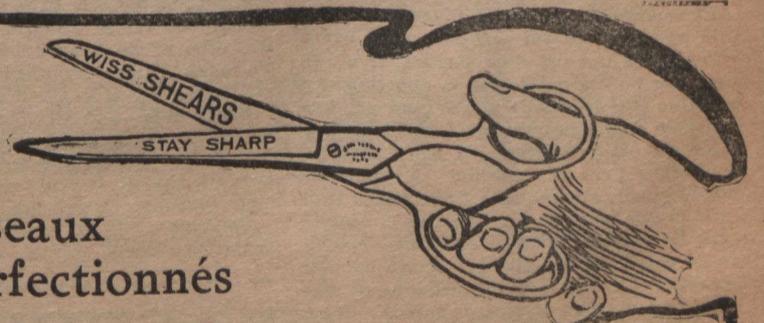
La vraie élégance et la bonne apparence, ne sont produites que par le sentiment inné qu'on a d'être convenablement et gracieusement mis. Peu importe la perfection du costume, car la plus grande partie de sa beauté est perdue si la chevelure de celle qui le porte, n'est pas en harmonie avec lui. Notre stock d'articles pour les cheveux est le plus vaste et le plus beau du monde. On ne rencontrera aucune difficulté pour appareiller les plus rares et les plus délicates nuances de cheveux.

**Articles élégants pour cheveux** Nous avons un stock d'une grande variété en fait de coiffures charmantes; elles sont prêtes à porter et préparées selon les plus nouvelles méthodes en vogue pour la toilette des cheveux en avant et en arrière. La meilleure qualité de cheveux seulement et la plus belle confection sont offertes.

**Perruques pour les Dames et les Messieurs** Notre département de confection des perruques s'est acquis une réputation indiscutable pour la confection de perruques supérieures à toutes les autres sous tous rapports.

**Ondulation Marcel** Des salons de coiffures privés, meublés avec luxe et pourvus de tous les appareils scientifiques connus, assurent un isolement complet, le confort et la commodité.

**J. PALMER & SON, ARTISTES-COIFFEURS**  
105 Rue Notre-Dame Ouest Tél. Main 391



**Ciseaux Perfectionnés**

Pour Tailleurs pour Modistes, pour la Toilette, pour Barbiers, POUR TOUT ET POUR TOUS. Nos Ciseaux sont différents des autres, ils sont meilleurs, ils coupent et gardent leurs coupes. Faites d'acier Sheffield, la tension est UNIFORME et ils ne FATIGUENT PAS la main. Les gens qui emploient nos ciseaux toute la journée disent qu'ils sont les meilleurs. Prix depuis 50c. Ciseaux ordinaires, prix depuis 25c. Satisfaction ou argent remis.

**L. J. A. SURVEYER, 52 Boulevard Saint-Laurent**  
20 PORTE DE LA RUE CRAIG

## Azor condamné à mort

Lorsque Jules Janin, en 1829, si je ne me trompe, publia son roman "l'Âne mort et la femme guillotinée", quelqu'un lui dit: —Très bon titre! Cela tire l'oeil; cela aguiche; cela ne ressemble pas à n'importe quoi. Cependant, peut-être feriez-vous plus encore d'effet en intitulant "La femme morte et l'Âne guillotiné". Qu'en pensez-vous?

—Mais jamais on n'a guillotiné un âne, répondit Janin; vous vous moquez de moi. —C'est précisément ce qui vous trompe, ou c'est en quoi Janin se serait trompé; car je ne sais pas si l'on a guillotiné des ânes, du moins appartenant à l'espèce animale, mais on a condamné à mort des animaux, pour crime commis, très juridiquement et très judiciairement.

Hier encore, à Delémont, canton de Berne — c'est tout près de chez nous, — le tribunal a condamné un chien à mort.

Dans le meurtre, suivi de vol, commis sur la personne de M. Marger, il y a environ six mois, par les nommés Scherrer père et fils, l'instruction avait mis en lumière la complicité et même le rôle prépondérant joué par le chien des assassins. Le tribunal a condamné les accusés au maximum de la peine, à savoir à la détention perpétuelle, et il a condamné le chien à la peine de mort. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, en Suisse, la peine de mort est abolie; mais le tribunal de Delémont a estimé qu'elle ne l'était que pour les hommes, et de là la différence de traitements infligés. Les deux hommes vivront en prison jusqu'à leur mort; le chien sera tué, parce qu'on peut légalement le tuer. Je ne pense pas que ce soit parce qu'on a jugé que sa responsabilité était plus grande que celle des deux hommes; cependant c'est encore possible.

Il ne faut pas croire que l'exemple récent du tribunal de Delémont soit unique. Il est élatant, sans doute, et le chien de Delémont va avoir une réputation aussi grande, quoique moins respectable, que celle du chien de Montargis; mais pour frappant qu'il soit, non, cet exemple n'est pas unique et il est très loin de l'être.

Sachez — je n'invente rien et vous pouvez consulter les juristes et surtout les historiens du droit et les simples historiens, du reste, comme par exemple les "Penseurs grecs" de Théodore Gomperz, ouvrage par parenthèse qui est admirable — sachez bien que "le droit hellénique, comme le droit romain, comme l'ancien droit norvégien, comme l'ancien droit perse, comme le droit hébreu, comme le droit slave, connaissent les procès faits aux animaux". Sachez bien que de procès faits aux animaux, "tout le moyen âge en est rempli". Et cela dure plus que le moyen âge. "Les actes judiciaires de la France nous parlent de taureaux et de porcs qui, au XVe siècle, au XVIe siècle, au commencement du XVIIe siècle, ont terminé leur vie sur le gibet".

M. Gomperz trouve des traces de cet usage jusqu'en 1793 et jusqu'en 1845. Il a bien tort, pour cette dernière date, de n'entrer dans aucun détail et de ne pas spécifier le fait, mais pour 1793 il spécifie.

Dans le temps même où Cambacérès préparait la réforme judiciaire qui fut consacrée plus tard par le Code Napoléon, au 27 brumaire an II, on exécutait solennellement, après débats contradictoires et verdict d'un jury, dans la maison dite "Au combat du taureau", un chien convaincu de tentative d'homicide.

On voit que le tribunal de Delémont suit tout simplement une tradition judiciaire et une jurisprudence criminelle qui remonte à la plus haute antiquité.

Et remarquez que, à se placer à un certain point de vue qui peut-être n'est pas le vôtre, mais qui est très sérieux, il a raison! Car, enfin, quelle est la question? La question est de savoir si l'animal est responsable ou s'il ne l'est pas. Il est responsable s'il est intelligent; il n'est pas responsable s'il est une machine. La question est donc celle sur laquelle Descartes a tant écrit et sur laquelle La Fontaine a discuté avec Descartes; l'animal est-il une machine ou est-il une intelligence servie par des organes? La question est celle-là, et elle n'est rien de plus ni rien de moins. Selon que l'on considérera l'animal comme ayant une intelligence ou n'en ayant point, on le condamnera pour les crimes qu'il aura commis ou on le laissera tranquille comme "ayant agi sans discernement".

Donc, quand Descartes affirmait de la façon la plus formelle que les animaux sont des machines, on a cru (et il a dit) que c'était pour sauver ou pour appuyer le dogme de l'immortalité de l'âme humaine. Il est possible, il est même incontestable que c'est vrai; mais, plus ou moins consciemment, c'était aussi par dévouement à l'égard des animaux; c'était pour

les sauver de l'échafaud et du gibet. Il savait bien que si l'on était convaincu que les animaux ont une intelligence, on en conclurait immédiatement qu'on doit les battre quand ils sont coupables et les tuer quand ils sont criminels. On a pris pour une insensibilité à l'égard des animaux la plus charmante, la plus exquise sollicitude que jamais on ait eue et montrée à leur égard. Réhabilitons Descartes auprès des animaux. Ce n'est pas La Fontaine qui fut l'ami des bêtes, ce fut Descartes. Il faut voir les choses comme elles sont et ne pas accepter les opinions toutes faites. L'homme qui paraît, sur cette question importante avoir eu le plus de bon sens et le plus d'esprit de mesure, c'est Perrin-Dandin, "Monsieur Perrin-Dandin", comme dit Petit-Jean, enfin le Dandin des "Plaideurs".

Le juge Dandin condamne "aux galères" le chien Citron, qui a "ravi un bon chapon du Maine". On a cru à une étourderie, à une parole prononcée dans le demi-sommeil; c'est une forte erreur. Perrin-Dandin était simplement un homme qui n'était pas cartésien et qui croyait à l'intelligence et, par conséquent, à la responsabilité des animaux.

Seulement, remarquez un peu. Il pouvait, il devait même condamner Citron à la peine de mort, selon la législation du temps, puisqu'on sait assez que le vol domestique était alors puni de la peine capitale. Or, Citron est un "voleur domestique", comme le dit le texte. Perrin-Dandin se contente de le condamner aux galères. Qu'est-ce à dire? Que Perrin-Dandin croit à l'intelligence des animaux et, par conséquent, à leur responsabilité, mais qu'il croit à leur responsabilité limitée, comme disent les aliénistes modernes. Perrin-Dandin, pour avoir inventé la responsabilité limitée, est tout simplement de deux cents ans en avance sur son temps. C'est le plus grand criminaliste du XVIIe siècle.

EMILE FAGUET.

De l'Académie française

Journal de la Jeunesse. — Sommaire de la 1761e livraison (1er septembre 1906). — Le Forban noir, par Pierre Maël. — L'inertie et le repos, par Daniel Bellet. — Made-moiselle Olulu, par H. de Charliou. — un nouvel engin de guerre: le ballon "Lebaudy". Abonnements: France: Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. Union postale: Un an 22 fr. — Six mois, 11 fr. Le numéro: 40 centimes.

Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Le Traducteur (14me année). — Cette publication pour l'étude des langues allemande et française paraît deux fois par mois en fascicules de 16 pages. Elle tend particulièrement à faciliter l'étude et à la rendre agréable au moyen de lectures variées accompagnées de bonnes traductions. C'est un moyen efficace et peu coûteux de se perfectionner dans l'une ou l'autre des deux langues. — Numéros spécimens gratuits sur demande par l'administration du "Traducteur", à La Chaux-de-Fond, Suisse.

MM. Fetherstonhaugh & Cie, solliciteurs de brevets, édifice de la Canada Life, Montréal, publient la liste des brevets récemment obtenus par leur entremise:

Canada — J. J. Sophus et E. N. Butler, ustensiles pour la cuisson — W. S. Johnstone, bouchons de bouteille — R. A. Chambers, méthode et appareil pour piler le métal, le charbon et autres — Wallace Dawson, entonnoir — A. E. Whitehouse, engins à huile — W. A. Martin, aiguilles s'enfilant elles-mêmes pour machines à coudre — Hermann Lange, récipient pour poussière et déchets.

Etats-Unis — C. M. Soule, appareil pour enlever la peau aux poissons — Douglas McIntosh, appareil illuminant la cible pour armes à feu — R. G. Kidd, triangle coupante pour machines à faucher.

Belgique — T. M. Morgan, procédé pour brûler le ciment.

## LA CODILINE

Du Dentiste Joseph Versailles

Contre la Névralgie et le Mal de Dents

En vente partout à 25 cts.

La Codiline pour l'extraction des dents sans douleurs.

## Dr Joseph Versailles

CHIRURGIEN-DENTISTE

926 rue St-Denis,

Quelques portes plus bas que la rue Rachel.



### Sympathie bien Placée.

ST-TITE DES CAPS, Co. Montmorency, P. Q. Lorsque je suis arrivé ici il y a deux ans, je rencontrais un de mes paroissiens affligé de l'épilepsie. Pendant mon séjour à Québec j'avais été témoin de cas semblables pour lesquels je recommandais le Tonique du Père Koenig pour les Nerfs, et il fit merveille. Je me rappelle bien de deux cas qui furent entièrement guéris à l'aide de ce remède. J'ai fait la même chose ici. Le malade, un jeune homme qui avait coutume de tomber de ce mal une ou deux fois par semaine, et qui pendant les deux ou trois jours suivants était incapable de travailler jusqu'à ce qu'une nouvelle attaque se fit sentir. Après avoir employé trois bouteilles de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs il n'a pas eu une seule attaque pendant deux mois et je suis convaincu qu'il va être complètement rétabli après avoir pris quelques bouteilles de plus de ce Tonique.

RÉV. H. LACHANCE.

### GRATIS

Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine gratuitement. Ce remède a été préparé par le RÉV. PASTEUR KOENIG, de Port Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL. En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille 6 pour \$5.00.

## GRAND TRUNK

RAILWAY SYSTEM

### MONTREAL—TORONTO

Départ de Montréal, \*9.00 a.m., \*9.45 a.m., \*8.00 p.m., \*10.30 p.m. Arrive à Toronto: \*4.20 p.m., \*9.20 p.m., \*6.10 a.m., \*7.00 a.m.

Élégant wagon salon café sur le train de 9.00 a.m. Wagon lits Pullman sur les trains de 8.00 p.m. et 10.30 p.m.

### MONTREAL—OTTAWA

Quitte Montréal, \*8.00 a.m., \*9.40 a.m., \*4.10 p.m., \*7.30 p.m.

Arrive à Ottawa, \*11.00 a.m., \*12.40 p.m., \*7.10 p.m., \*15.30 p.m.

Quitte Ottawa, \*8.35 a.m., \*3.30 p.m., \*5.00 p.m., \*10.30 p.m.

Arrive à Montréal, \*11.35 a.m., 6.30 p.m., \*8.00 p.m., \*10.15 p.m.

Wagon Pullman Buffet sur le train qui part à 8.00 a.m. de Montréal, et celui de 5.00 p.m. d'Ottawa. Wagons-salons sur tous les trains entre Montréal et Ottawa.

### FAMEUX PARC ALGONQUIN

Parry Sound (Rose Pt.). Endroits sur la Baie Georgienne

Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.00 a.m., tous les jours excepté le dimanche. Wagon Pullman-Buffet direct sur le train ci-dessus.

### PORTLAND—OLD ORCHARD

Quitte Montréal, \*8.01 a.m., \*8.15 p.m. Arrive à Portland, \*5.45 p.m., \*6.40 a.m. Arrive à Old Orchard, \*6.32 p.m., \*7.35 a.m.

Service de wagons-lits et chars palais, entre Montréal et Portland et jusqu'à Old Orchard.

Élégant service de wagons-buffets sur les trains du jour entre Montréal et Portland.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE: 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure

## LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, \*9.00 a.m., \*7.45 p.m. PORTLAND, OLD ORCHARD 9.00 a.m. \*7.45 p.m.

SPRINGFIELD, HARTFORD, - \*7.45 p.m. TORONTO, CHICAGO, \*9.30 a.m., \*10.00 p.m. OTTAWA, \*8.45 a.m., \*9.40 a.m., \*10.00 a.m. \*4.00 p.m., \*9.40 p.m., \*10.10 p.m.

SHERBROOKE, \*8.30 a.m., \*4.30 p.m. \*7.25 p.m. HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - \*7.25 p.m. ST. PAUL, MINNEAPOLIS, \*10.15 p.m. WINNIPEG, VANCOUVER, \*9.40 a.m., \*9.40 p.m.

### DE LA GARE VIGER

QUEBEC, \*8.45 a.m., \*2.00 p.m., \*11.30 p.m. TROIS-RIVIÈRES, \*8.55 a.m., \*2.00 p.m., \*6.10 p.m., \*11.30 p.m.

OTTAWA, \*8.25 a.m., \*5.15 p.m. JOLIETTE, \*8.00 a.m., \*8.55 a.m., \*2.20 p.m., \*6.10 p.m.

ST-GABRIEL, \*8.55 a.m., \*2.20 p.m., \*5.20 p.m. ST-AGATHE, \*8.45 a.m., \*9.15 a.m., \*11.10 p.m., \*1.25 p.m., \*4.30 p.m., \*5.35 p.m.

LABELLE, \*8.45 a.m., \*1.10 p.m., \*5.00 p.m. \*Quotidien, \*Quotidien, excepté les dimanches. \*L Samedi, mardi et jeudi. \*Dimanche seul. \*Quotidien excepté le samedi. \*Samedi seul.

A. E. LALANDE agent des passagers pour la ville Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

## QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

LES TRAINS LAISSENT

Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de 5.30 a.m. à 11.00 p.m.

LE DIMANCHE—6.30, 7.00, 7.30, 8.00 et 10.00 a.m. et toutes les 30 minutes de 1.00 p.m. à 11.00 p.m.

LES TRAINS LAISSENT

Québec pour Ste-Anne de Beaupré

ARRÉTANT AUX CHUTES MONTMORENCY

LA SEMAINE—6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30, 11.30 a.m., 12.30, 1.15, 2.15, 3.15, 4.15, 5.15, 6.15, 7.15 p.m., 10.15 p.m. (excepté Samedi) et 10.45 (Samedi seulement.)

LE DIMANCHE—6.00, 6.30, 7.00, 7.30, 8.00, 10.00 a.m. \*1.45, 2.15, 3.15, 6.15, 7.15 et 10.15 p.m.

LES TRAINS LAISSENT

Les Chutes Montmorency pour Québec

LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de 6.00 a.m. à 11.30 p.m.

LE DIMANCHE—6.41, 9.39, 10.09, 10.39, 11.09, 11.39, 12.09 a.m., \*12.39, 1.39 p.m., et toutes les 30 minutes de 1.30 à 11.30 p.m.

LES TRAINS LAISSENT

Ste-Anne de Beaupré pour Québec

ARRÉTANT AUX CHUTES MONTMORENCY

LA SEMAINE—5.30, 6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30 11.30 a.m., \*12.30, 1.15, 2.15, 3.45, 5.15, 6.15, 7.15, et 10.15 p.m.

LE DIMANCHE—6.00, 9.00, 9.30, 10.00, 10.30, 11.00, 11.30 a.m., \*12.00 Midi, 1.00, 4.00, 4.30, 5.15, 9.00, et 10.15 p.m.

Pour autres informations s'adresser à

J. A. EVERELL, Surintendant

Pour calmer vos nerfs et stimuler votre énergie, en un mot, pour vous tonifier, prenez

## UN BON BAIN TURC

A NOTRE ETABLISSEMENT MODELE

Le local des bains turcs est ouvert de 7 a. m. le lundi jusqu'à dimanche midi, (jour et nuit.)



Le grand bassin est en usage tous les jours de 7 heures du matin à 9.30 heures du soir.

## BAINS LAURENTIENS, TURCS et de NOTATION

ANGLE CRAIG ET BEAUDRY

## LE CHOIX DES GOURMETS

# L'HUILE D'OLIVE ADOLPHE PUGET

D. MASSON & CIE, Seuls agents, MONTREAL ET TORONTO

## A TRAVERS LE CANADA

(Suite)

Les commencements sont durs, c'est vrai, mais les races latines sont-elles donc inférieures aux allemands, qui arrivent au Canada avec peu de moyens pécuniaires et qui cependant, au bout de quelques années, possèdent l'aisance? A une courte distance de Toronto, dans l'Ontario, tout un comté est peuplé d'allemands, et c'est l'un des plus riches de cette belle province.

\* \* \*

A partir du versant septentrional de la chaîne des Laurentides jusqu'à la Baie James et à la Baie d'Hudson, l'on trouve une immense étendue de terrain qui semble être le prolongement des plaines sans limites du Nord-Ouest Canadien. Deux raisons confirment cette hypothèse: la configuration du terrain et la nature du sol. Telle est l'opinion d'un missionnaire qui depuis quarante ans a parcouru tout l'ouest canadien, s'est occupé d'agriculture partout où il a passé, et s'est livré à de sérieuses études pour en faire bénéficier ses compatriotes. C'est le Témiscamingue, situé en partie dans la province de Québec, et qui se prolonge au loin dans la province voisine d'Ontario.

Cette région n'est encore que partiellement ouverte à la colonisation, mais la construction prochaine du chemin de fer Grand-Tronc-Pacifique, qui doit être terminée en 1909, offrira de nouveaux débouchés aux colons, et s'il est prouvé que la culture du blé est aussi productive que dans le Nord-Ouest, la province de Québec n'aura rien à envier au Manitoba ni aux Territoires, d'autant plus que les voies de transport mettront toute la production de cette fertile contrée à nos portes, c'est-à-dire à environ 300 milles de Montréal et à peu près à la même distance de Québec.

Dans tous les cas, voici ce qui se dégage des observations désintéressées du missionnaire cité plus haut :

"La région de la Baie d'Hudson serait l'une des plus riches du monde en mines de toutes espèces, d'après l'opinion du Dr Bell et autres explorateurs.

"Quant aux ressources forestières et agricoles, j'en parlerai plus loin.

"Le professeur Bell dit que tout autour de la Baie James et sur la côte est de la Baie d'Hudson se trouvent des gisements de fer et de charbon considérables, et si rapprochés les uns des autres qu'en mettant à profit le bon marché des transports offerts par la navigation de ces parages, toute la contrée avoisinant la Baie James peut devenir une seconde Pensylvanie. Les mines peuvent devenir plus tard la plus grande richesse de la Baie d'Hudson.

"De vastes dépôts de fer natif ont été trouvés sur la rivière Mattagami en 1867, et l'on a découvert des quantités considérables de minerai de fer magnétique dans les îles voisines de la Baie James, ainsi que des indices très favorables de galène.

"L'or, l'argent et le cuivre se rencontrent également aux environs de la Rivière à la Baleine, et une quantité de lignite sur la côte."

On trouve aussi de l'anthracite et du fer le long des rivières au sud de la Baie James et des veines de pétrole sur les bords de la rivière Abitibi.

Sur les rives du lac Témiscamingue, on trouve aussi des dépôts abondants de gypse, au confluent de la rivière de l'Original et de l'Abitibi; l'ardoise, en remontant le fleuve et la pierre à chaux un peu partout; la pyrite de fer du lac Obasatika; l'ardoise sur la rivière Montréal, la galène argentifère sur les rives du lac.

On trouve aussi sur le même lac les plus belles et les plus abondantes carrières de pierre de taille de toute la Puissance. Les blocs peuvent être détachés du rivage et déposés sur des chalans à peu de frais.

Voilà ce qui est connu jusqu'à présent en ce qui concerne les mines de ce territoire, mais il ne s'en suit pas qu'il faille renoncer à y faire d'autres importantes découvertes. La disparition graduelle de la forêt nous révélera les richesses minières de cette région.

\* \* \*

Le défrichement n'est pas encore assez avancé pour permettre de dire exactement ce que l'agriculture produira au Témiscamingue, mais dans la zone des prairies, qui ne sont que le prolongement des plaines du Nord-Ouest, sous un climat encore plus tempéré, il est permis de supposer que le rendement sera au moins égal, sinon supérieur à celui de l'ouest.

Le chemin de fer une fois construit, le gouvernement sera tout disposé à accorder aux colons des "homesteads" à bonne composition. Le système a bien réussi partout où il a été mis en vigueur, non seulement au Canada, mais encore aux Etats-Unis, où il a été pratiqué avec toute la libéralité possible. Nul doute que ce programme sera adopté et tout le monde s'en trouvera bien.

Sur la rive sud du Saint-Laurent, à partir de l'endroit où le grand fleuve coupe la ligne 45, jusqu'à Lévis, s'étend une vaste région comprise entre le fleuve et la frontière des Etats-Unis. Cette région, dont nous n'avons guère parlé dans la description qui précède, renferme cependant près de la moitié du nombre des comtés de la province et plus de la moitié de sa population rurale. Elle contient d'abord la majeure partie de la vallée dite du Saint-Laurent, les Laurentides étant plus rapprochées du fleuve sur sa rive nord que les derniers chaînons des Alleghany ne s'en rapprochent sur la rive sud, entre le comté de Beauharnois et celui de Lévis.

C'est dans la vaste plaine comprise entre le fleuve et le prolongement des monts Alleghany à l'est et au sud, arrosée dans le sens longitudinal par les rivières Richelieu et Yamaska et coupée en travers par le cours inférieur du Saint-François, par la Chaudière, etc., que se trouvaient jadis les paroisses les plus prospères du Canada français. Le sol alluvial très profond et composé en majeure partie de marne argileuse, momentanément appauvri par la culture séculaire des céréales, mais graduellement ramené à son état de fertilité première depuis que l'industrie laitière a été implantée dans le pays, donnait encore d'abondantes récoltes de blé vers le milieu du siècle dernier, alors que l'apparition de la mouche hessoise a forcé le cultivateur routinier à renoncer à la culture du froment.

L'émigration aux Etats-Unis et la colonisation des bois francs datent de cette époque. Les bois francs sont devenus les belles campagnes des comtés de Drummond, Arthabaska, Beauce, Mégantic et Dorchester. L'élément français, étant encore trop à l'étroit dans les anciennes régions seigneuriales envahissait en même temps les comtés de Wolfe, Richmond, Sherbrooke, Compton, Shefford, Brome, Stanstead et Missisquoi, d'abord réservés pour les "United Empire Loyalists" réfugiés en Canada durant la révolution américaine. Toute la région comprise entre la vallée du Saint-Laurent et la frontière américaine est aujourd'hui habitée par une population mixte exploitant à l'envi les nombreuses ressources minières, forestières, agricoles et industrielles offertes par cette pittoresque contrée. L'herbe et l'eau y sont abondantes et d'excellente qualité; aussi l'élevage du bétail et l'industrie laitière y réussissent-ils à merveille. Elle est parsemée de sources vives, de ruisseaux, de rivières et de lacs dont les principaux sont le lac Memphremagog, le lac Magog, le lac Mégantic, le lac Aylmer, etc.

Parmi les mines, citons les anciennes mines de cuivre d'Acton, celle de Capelton, de Bolton, les mines d'amiante de Thetford et du lac Noir, les mines d'or de la Beauce, de Ditton, de Stoke, de Dudswell, dont plusieurs ont été exploitées avec profit. On ne s'est encore occupé que des sables aurifères, mais il est évident que les pépites charriées par la Chaudière et autres cours d'eau proviennent de montagnes situées sur notre territoire et que la veine mère sera tôt ou tard découverte et exploitée.

Les principaux centres manufacturiers de la rive sud sont: Saint-Hyacinthe, Sherbrooke, Magog, Valleyfield, etc. Les principales voies ferrées sont: l'Intercolonial, le Pacifique, avec ses diverses ramifications traversant les cantons de l'est et les comtés du Sud, le Grand Tronc, avec sa ligne allant à Portland, Maine, en passant par Sherbrooke, et son autre ligne allant de Richmond à Lévis, qui a été pendant longtemps la seule voie ferrée reliant Québec à Montréal; le Québec Central, reliant Sherbrooke à Lévis. Le Passumpsic reliant Sherbrooke à Newport Vermont, le chemin de fer de Sorel à Acton; le chemin de fer de la Rive Sud, qui relie Sorel à Montréal en attendant qu'il relie cette dernière ville à Lévis, etc.

Rivières navigables, canaux et chemins de fer nombreux, ressources de tous genres, proximité des Etats de la Nouvelle-Angleterre et de la grande métropole commerciale du Canada, rien ne manque à la partie du pays que nous venons d'esquisser à grands traits pour assurer la prospérité de ses habitants.

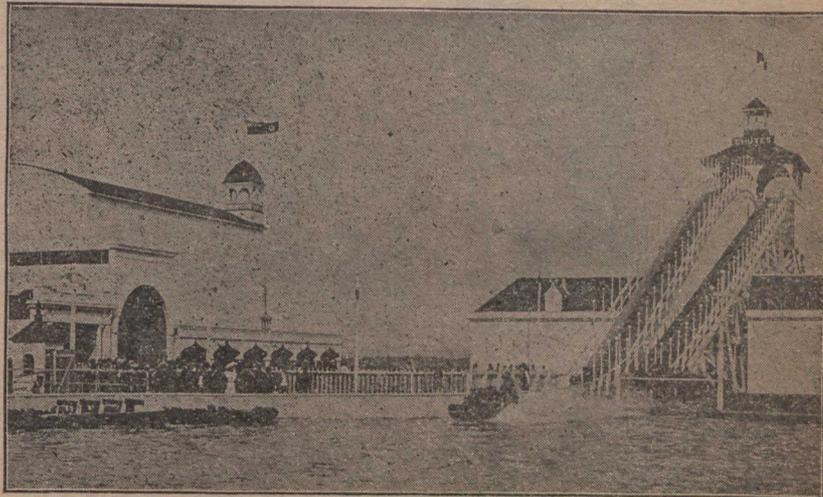
UN CANADIEN.

(A suivre)

# Parc Dominion

"PAR EXCELLENCE LE RENDEZ-VOUS DE LA POPULATION"

 Spectacles nouveaux et extraordinaires chaque semaine



LES CHUTES

Les Ours Dressés de Wormwood

Fanfare de Vander Meerschen

AUTRES ATTRACTIONS

Entrée : Adultes, - 10c — Enfants, - 5c

Billets en vente à toutes les stations de tramways.

Tous les tramways allant à l'est conduisent au parc

## Choisissez le Meilleur Savon

Pour l'enfant



Que votre choix tombe sur le plus pur, le plus doux. C'est par un tel choix que vous conserverez la peau délicate du bébé en bon état, et que vous préserverez son corps de toute irritation.

Ce même savon qui conservera la peau de votre enfant, conservera aussi la vôtre fraîche et douce tant que vous en ferez usage.

# BABY'S OWN SOAP

Le savon idéal pour la Toilette et le Bain

ALBERT SOAPS, Limited, Mfrs.

MONTREAL.

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont jamais traduits

# Souffrez = vous du Catarrhe ?

Apprenez comment vous en guérir.

Avez-vous des gargouillements dans le fond de la gorge ? Votre nez est-il bouché et éprouvez-vous une sensation désagréable dans la tête ? Éternuez-vous souvent ? Votre haleine est-elle fétide et dégoûtante ? Alors vous avez le Catarrhe et si vous ne l'enrayez, il pourrait bientôt avoir gâté et empoisonné toutes les parties de votre système.

N'avez pas le Catarrhe — c'est une terrible maladie. Ce qui est pire encore, il est toujours dangereux qu'il amène la Consommation. Le Catarrhe, une fois qu'il a atteint les poumons, dégénère en Consommation. Alors il est TROP TARD pour essayer de le guérir.

Guérissez votre Catarrhe dès maintenant, absolument et permanentement. Le docteur Sproule, le grand spécialiste du Catarrhe, est prêt à vous aider, vous n'avez qu'à le lui demander. Écrivez lui, dites lui tous vos malaises et il vous donnera



Où commence le catarrhe

## Une consultation gratuite

vous enseignant comment vous guérir. Il diagnostiquera soigneusement votre cas sans vous demander un sou et vous dira ce que vous devez faire. N'hésitez pas — acceptez cette offre aujourd'hui. Répondez oui ou non au questionnaire, écrivez votre nom et votre adresse en entier sur les lignes pointillées, détachez le Coupon de Consultation Gratuite et adressez-le à "Sproule, Spécialiste du Catarrhe, 409 Trade Building, Boston." Écrivez en français ou en anglais.

### Coupon de Consultation Médicale Gratuite

Votre haleine est-elle forte ?  
 Vous enrhumez-vous facilement ?  
 Votre nez est-il obstrué ?  
 Crachez-vous souvent ?  
 Avez-vous de mauvais goûts à la bouche le matin ?  
 Votre tête est-elle lourde ?  
 Sentez-vous des titillations à la gorge ?  
 Mouchez-vous désagréablement ?  
 Est-ce qu'il vous descend dans la gorge du mucus provenant du nez ?

NOM.....  
 ADRESSE.....



Vous qui souffrez d'Hémorroïdes internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons

J'offre dans **RECTAL** un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

### RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

**RECTAL** est en vente à 50 cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

**H. ARCHAMBAULT**  
 Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL

## Librairie DEOM

47, Ste-Catherine Est

Vient de paraître

# Jeanne d'Arc

Magnifique volume illustré de nombreuses gravures, cartes et plans, de 380 pages, relié. ✕ ✕ ✕ ✕ ✕

Prix, - - 25 cts

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez B P 7 St-Sauveur Québec Canada.

# LE CHEVAL

## De l'intelligence chez le cheval

L'intelligence du cheval a déjà été mise en cause par un grand nombre de sommités hippiques, et elle a ses partisans et ses détracteurs.

Les uns placent le cheval dans l'ordre intellectuel après le chien et l'éléphant; les autres lui refusent absolument cette faculté. Je serais assez porté à me ranger à l'avis de ces derniers et à ne pas admettre l'intelligence chez l'animal, mais bien l'instinct qui, servi par une mémoire plus ou moins développée, peut faire accomplir au sujet des actes non habituels et dénotant de sa part une certaine réflexion.

En effet, l'intelligence est la faculté de discerner les faits, de les provoquer et d'en tirer des conclusions qui peuvent modifier les diverses phases de l'existence. La caractéristique de l'intelligence est la perfectibilité et sa conséquence en est le progrès: c'est pourquoi l'homme par ses propres forces progresse tous les jours et nombreuses sont les découvertes qu'il a faites et qu'il fera encore.

L'animal lui, n'a que son instinct et sa mémoire et c'est en frappant cette dernière faculté et en spéculant sur la première que l'on peut arriver par une suite d'associations des idées, à lui faire modifier ses habitudes et exécuter des actions qu'il n'aurait jamais faites à l'état de nature.

Qu'il me soit permis de citer un exemple seulement à l'appui de ce que j'avance:

Une très jolie jument d'un régiment de hussard fut prise au dressage par un officier très bon et très vigoureux cavalier, mais pas très patient et qui pendant le cours de son dressage l'avait secouée un peu trop fort à diverses reprises. Qu'en est-il résulté? La jument assez impressionnable ne put jamais plus voir un officier et devint si dangereuse pour les dolmans à tresses noires qu'elle fut versée dans le rang et qu'un trompette la demanda et l'obtint. Inutile de dire qu'il était merveilleusement monté. La jument était très abordable pour les hommes de troupe et un jour, l'officier qui l'avait dressée voulant la monter pour faire une expérience, revêtit la veste de son cavalier et la jument se laissa approcher et monter sans la moindre velléité de rébellion. Le contraire eut lieu quand le trompette, mettant par ordre, sur ses épaules le dolman de l'officier, voulut s'approcher de sa jument qui se précipita sur lui et l'aurait certainement assommé s'il n'avait immédiatement quitté ce vêtement.

Voilà donc un animal que les mauvais traitements avaient impressionné d'une façon désagréable et qui associe l'idée de la douleur à l'apparence extérieure de celui qui l'avait fait naître, en était arrivé à ne plus pouvoir supporter la vue d'un officier. Je trouve là une association des idées qui a pris naissance dans l'instinct servi par le souvenir des châtiments subis; mais il n'y a pas à proprement parler d'intelligence puisque cette jument ne pouvait pas distinguer la cause de son aversion autrement que par des signes extérieurs qui avaient frappé sa mémoire. Je pourrais citer d'autres exemples qui prouvent que l'animal n'obéit qu'à son instinct et que l'intelligence n'a aucune part dans l'accomplissement de ses différents actes.

D'autre part ne voit-on pas tous les jours dans les cirques des chevaux en liberté accomplir des tours plus ou moins compliqués et qui parfois sont surprenants?

Cela est vrai; mais lorsque l'on suit assidûment ce genre de spectacles et que l'on cherche à se rendre compte de la façon d'opérer, on est frappé tout de suite par la grande routine qui préside à ces exercices, à tel point qu'une chose qui ne serait pas toujours demandée au cheval de la même façon et au même endroit de la piste dérouterait complètement l'animal et lui ferait manquer son travail. J'ajouterai que sur ce sujet je me suis trouvé une fois en communion d'idées avec le directeur d'un grand cirque, homme doublé d'un excellent écuyer et d'un bon dresseur de chevaux en liberté et auquel je faisais part de mes impressions. Il alla même jusqu'à renchérir en me disant que pour lui, le cheval était un des animaux les plus bêtes, mais un de ceux ayant le plus de mémoire??? Il n'y a pas jusqu'aux airs de musique qui sont toujours les mêmes pour chaque cheval et chacun de ses exercices afin de frapper sa mémoire en s'adressant à un sens de plus.

Prenons d'ailleurs l'animal à l'état sauvage et nous voyons que depuis les temps les plus reculés il obéit à une seule loi qui est l'instinct de la conservation, à laquelle se rapportent tous les actes de sa vie et qui lui fait quelque fois modifier ses habitudes et son genre de vie suivant les circonstan-

ces, mais qui ne lui donne pas la faculté de se perfectionner par ses propres moyens.

J'en conclus donc que je ne crois pas à l'intelligence chez le cheval, mais à l'instinct admirablement servi par une mémoire déjà très grande naturellement et qui peut se développer encore par le travail.

## Le cheval d'attelage

Le cheval employé à la voiture pour être gracieux et afin qu'il puisse donner la plus grande somme de travail avec le minimum de fatigue, doit être bien attelé et bien conduit. Le cheval bien attelé est celui dont toutes les parties du harnachement s'adaptent exactement aux parties du corps sur lesquelles elles reposent, sans être trop flottantes ni trop serrées, ce qui dans les deux cas peut gêner les mouvements du cheval et amener des blessures indépendamment des accidents qui peuvent résulter de l'emploi de harnais mal ajustés.

Le cheval de voiture comme le cheval de selle doit être bien embouché. Que de malheureux animaux ne rencontre-t-on pas avec des mors remontés outre-mesure et qui leur fendent la commissure des lèvres jusqu'aux oreilles, d'où manque absolu d'esthétique, et souvent inconvenients très sérieux. Les canons du mors portent en effet dans ce cas sur les molaires et par leur pression continuelle peuvent amener la carie de ces dents et de là des douleurs auxquelles très souvent sont dus les embêtements. Beaucoup de propriétaires de chevaux négligent cette précaution ou ne se rendent pas compte de l'importance d'un mors bien placé et d'une bride bien ajustée. Ne voit-on pas tous les jours, dans les villes surtout, nombre d'attelages arrêtés devant le magasin à la mode et dont les chevaux campés et immobiles comme des chevaux de bois ont la bouche blanche d'écume et cherchent à cracher quelque chose qui les gêne? Que l'on examine de près ces pauvres animaux, il sera facile alors de se convaincre qu'ils sont embouchés beaucoup trop haut, le bruit de leurs dents sur les canons du mors le prouvent. (N'oublions pas que dans la bouche du cheval se trouve un espace dépourvu de dents appelé barre et sur lequel doivent reposer les canons du mors). De plus, ces pauvres chevaux sont toujours enrênés deux fois trop court. Oh! cet enrênement! c'est tout un poème et j'y reviendrai une autre fois.

Le collier qui avec la bride est la partie la plus importante du harnais doit être rigoureusement à la mesure du cheval qui le porte. Un collier trop long et trop large gêne les mouvements de l'épaule et amène souvent des blessures à la pointe de cette partie par ses frottements répétés et sa constante compression, surtout si comme cela arrive souvent le point d'attache des traits aux attelles se trouve trop bas.

Un collier trop court et trop étroit gêne la respiration du cheval en comprimant la trachée et par sa pression constante sur certaines parties de l'encolure, fait naître des plaies souvent longues à guérir et qui entraînent forcément l'indisponibilité de l'animal. Même inconvenient lorsque le mantelet ou sellette se trouve trop en avant et trop serré; la sous-ventrière blesse alors le cheval au passage des sangles et le mantelet peut faire naître un mal de garrot, blessure toujours grave et longue à guérir. La croupière ne doit pas être non plus trop tendue; le culeron dans ce cas écorche le cheval sous la queue, partie très tendre et très sensible. Beaucoup de chevaux ont été rendus rieurs et difficiles à l'attelage par suite de blessures occasionnées par une croupière trop tendue.

Enfin l'avaloire ne doit être ni trop serrée, ni trop basse; il en résulte une gêne dans les mouvements des membres postérieurs et le poil finit par se limer aux endroits de frottements, ce qui déshonore le cheval et dénote toujours un manque de soin et d'attention de la part de celui qui l'attelle.

J'ai montré quelques inconvenients qui peuvent résulter de l'emploi de harnais mal ajustés, mais il est bien évident qu'il ne faudrait pas tomber dans l'excès contraire, les résultats étant les mêmes, c'est-à-dire blessures et mauvais emploi des moyens de l'animal. Toutes ces petites précautions dans l'attelage du cheval ne sont point affaire de luxe et dénotent de la part de celui qui les observe des connaissances et de l'affection pour l'animal qui lui rend généreusement de grands services. J'ajouterai même qu'aux yeux des vrais armateurs et des connaisseurs, un cheval bien habillé avec un harnais très modeste, mais dont toutes les parties sont bien ajustées est infiniment plus agréable à voir qu'un autre qui sera couvert de vernis et de bouletteries en argent ou en cuivre doré bien

... LES ...

## Essences Culinaires de Jonas

sont recommandées par les chefs les plus célèbres

elles sont en usage dans les principaux hôtels et restaurants de l'Atlantique au Pacifique. Si vous voulez un bon dessert employez toujours les

Essences de Jonas

## Si vous voulez

vous procurer ce qu'il y a de plus

Nouveau et de plus Chic

EN FAIT DE

## Merceries

à des prix modiques

VENEZ ME VOIR

### M. BEAUPRE

282 rue Ste-Catherine Est, MONTREAL.

## CARTES D'AFFAIRES

Profession, Commerce, Industrie

- Avocats
- J. O. Fournier, L. L. L.**  
 AVOCAT  
 BUREAU: 80 St-Gabriel TEL. BELL MAIN 4400  
 RÉSIDENCE: 206 Cherrier TEL. BELL EST 2982
- HURTEAU & GIBEAULT**  
 Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est
- Pianos, Orgues, Musique
- LEACH PIANO CO.**  
 Up 998 2440, rue Ste-Catherine
- Nouveautés
- A. LAMY**  
 Tél. Est 2552 830, rue St-Denis
- ARCAND FRERES**  
 Tél. Main 230 111, rue St-Laurent
- Poêles et Fournaises
- A. GALARNEAU & CIE**  
 Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal
- Articles de Sport
- T. COSTEN & CIE**  
 Tél. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest
- Pharmacien
- SYLVIO MOISAN**  
 Est 4739 421, rue St-Laurent
- Entrepreneur de Pompes Funébres
- L. THERIAULT**  
 Tél. M 1399-3514 163-18 St-Urbain, 237 Centre
- JOSEPH LARIN**  
 Tél. M. 3255-Ring 2 647, Notre-Dame Ouest
- Ferronnerie
- L. J. A. SURVEYER**  
 Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent
- Doreurs, Argenteurs, Nickeleurs, etc.
- MONTREAL PLATING CO.**  
 Tél. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent
- Tapis nettoyés
- HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS**  
 Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury
- Meubles
- M. BEAUDOIN**  
 Tél. Bell Est 2074 687-893 Ave Mont-Royal
- Photographe
- SUCH & CO.** 251 Ste-Catherine Est  
 Photographies à prix réduits. Ouvert le Dimanche.
- Assurances
- STEWART & MUSSEN**  
 Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance
- Chaussures
- RONAYNE BROS**  
 485 rue Notre-Dame Ouest
- Auvents et Tentes
- "SONNE" AWNING, TENT & TARPULIN CO.**  
 Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centimes en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

brillantes et très chères, mais qui flottera dans son harnais ou dans le cas contraire ressemblera à un saucisson ficelé; et bien souvent on peut juger de la valeur d'un cocher par la façon dont son cheval est attelé.

J'ai dit en outre que le cheval pour être gracieux devait être bien conduit, et conduit suivant les règles prescrites pour cela, consacrées par l'usage et qu'une longue expérience a fait adopter par ceux qui les ont formulées et que tous les cochers devraient reconnaître. On ne verrait pas alors autant de chevaux d'attelage disgracieux, flottants, marchant à des allures irrégulières venant par suite de faux plis. Les uns ne sont pas droits dans les branards et arrivent à se mézuger comme un chien, d'autres ont l'encolure et la tête toujours infléchies à droite ou à gauche, cela provient de ce que les rênes ne sont pas ajustées et tenues égales par le conducteur, et l'animal finit par contracter la mauvaise habitude d'être déséquilibré ce qui lui fausse la bouche et les aplombs et rend certains mouvements de précision assez difficiles, comme les changements de direction et les tourner dans un embarras de voitures ou dans un chemin étroit, mouvement pour lesquels il faut beaucoup de coup d'oeil de la part du conducteur et de souplesse de la part du cheval.

Et à propos du tourner, qu'il me soit permis de faire une petite remarque. La grande majorité des chevaux d'attelage tournent maladroitement et tout d'une pièce, au point que si le conducteur ne ralentit pas beaucoup son attelage, l'animal peut s'embarrasser les jambes et la chute est au bout, et cependant, le tourner est un mouvement naturel qu'exécute très bien le cheval en liberté, même à des allures vives et d'une façon très raccourcie. Pourquoi le cheval d'attelage est-il en général aussi maladroit? La réponse en est bien simple. De même que pour son camarade bien monté, le cheval d'attelage bien conduit doit être prévenu de tout mouvement qu'on veut lui faire exécuter au moyen des guides et du fouet, il doit être en un mot rassemblé et légèrement assis pour alléger l'avant-main et la dégager, ce qui facilite le mouvement. Prenons par exemple le tourner à droite, le cheval étant au trot. Le conducteur, quelques mètres avant d'arriver à l'endroit où doit s'effectuer le mouvement, diminuera légèrement l'allure de son cheval en marquant des demi-arrêts, mais tout en augmentant son action par un appel de langue, en un mot il le grandira et le préparera au tourner en faisant dominer légèrement l'effet de la rêne droite et soutenant de la gauche. Le cheval étant ainsi préparé et équilibré il sera très facile d'opérer le tourner à l'endroit voulu au moyen d'une indication de la guide droite en même temps que le fouet touchera l'épaule gauche plus ou moins fortement suivant la sensibilité du cheval, et le tourner se fera adroitement et sans danger pour l'animal même à des allures relativement vives.

Un cheval d'attelage bien mis doit arriver à exécuter les serpentines au trot, dans un bon style et avec aisance, cet exercice est très favorable pour assouplir et rendre adroits les chevaux en même temps qu'il fait la main du conducteur et lui donne du coup d'oeil et du tact.

Tout cela ne constitue pas un traité d'attelage, mais ces quelques lignes ne sont qu'un petit aperçu des principes qui sont à la portée de tous et qui rendront la conduite du cheval plus agréable en utilisant ses moyens avec, pour celui-ci, le moins de désagréments possibles, et pour son conducteur, la plus grande somme de satisfaction.

LEON MORELLET.

Origine des becs de gaz

Il paraît que les becs de gaz se sont inventés eux-mêmes. Le plus ancien, qui nous soit signalé, est le jet qui se produisit, vers le milieu du siècle dernier, dans la houillère de Whitehaven, en Cumberland.

Effrayés, les ouvriers s'enfuirent, mais quoique la flamme eût deux mètres de haut sur un de large, elle brûlait si tranquillement que les mineurs revinrent et l'éteignirent en agitant leurs chapeaux.

Cependant, elle se rallumait chaque fois que l'on approchait de la lumière. Les mineurs firent alors un long tube pour amener le gaz à la surface de la terre et s'en débarrasser.

Ce n'est qu'en 1799 qu'un ingénieur français, Lebon, prit un brevet pour l'application à l'éclairage, du gaz de la houille.

Il fut le seul à ne pas faire fortune avec sa découverte, qui enrichit pourtant tant de gens.

Le premier théâtre qui employa le gaz est la Comédie-Française, le 6 février 1822. Chose curieuse, on donnait ce soir-là la première "d'Aladin ou la Lampe merveilleuse".

Double première, comme on le voit.

Les grands musiciens

(Suite)

Chladni, — 1756-1829, — acousticien, né à Wittemberg.

Auteur de remarquables recherches et découvertes sur la production du son musical, et d'un important "Traité d'acoustique", "Etude des plaques vibrantes", etc.

Berr, Fréd., — 1794-1838, — clarinettiste, né à Manheim.

Virtuose remarquable, compositeur pour son instrument et pour musique militaire, introduisit en France l'usage de placer l'anche en dessous, progrès dont l'importance ne peut être comprise que des seuls clarinettistes mais qui n'en est pas moins réel.

Professeur au Conservatoire en 1831. Créateur et directeur du Gymnase musical militaire en 1836, à Paris.

Boehm, Théobald, — vers 1804, — flûtiste, né en Bavière.

Inventeur du système d'anneaux réunis par des tiges mobiles, à présent adopté généralement pour la flûte, le hautbois, la clarinette, le basson et leurs dérivés, système qui, en simplifiant le doigter de ces instruments, les a dotés d'effets particuliers qui jusqu'alors leur étaient interdits.

Enfin, citons pour mémoire:

Maëzzel, — 1772-1838, — mécanicien, né à Ratisbonne.

Il passe pour l'inventeur du métronome, qu'il a seulement perfectionné; le véritable inventeur doit être Winkel (Amsterdam, 1812).

ECOLE CLASSIQUE ITALIENNE

Si à présent nous nous transportons en Italie, en nous reportant à l'époque où vivait Bach en Allemagne, nous allons nous trouver en présence d'un art tellement différent du sien qu'on s'étonne qu'il n'y ait pas deux mots pour les désigner. L'Ecole Italienne a eu aussi ses belles époques et ses maîtres justement illustres; mais, pour en bien apprécier les beautés, il faut savoir se placer dans l'ordre d'idées convenable, et surtout ne pas vouloir les juger par comparaison avec des oeuvres d'autres écoles, dans lesquelles l'idéal du beau est autrement placé.

Ici la recherche principale, presque unique, est dans la beauté, la pureté et l'élégance du contour vocal, de la phrase mélodique considérée en elle-même et pour elle-même, dans son application au chant et à la "tessiture" (contexture vocale) des voix; l'harmonie est plutôt à envisager comme un simple accompagnement, toujours subordonné à la partie principale, le plus souvent en accords plaqués, en arpèges ou dessins réguliers, mais toujours secondaires; sauf le cas de ritournelles, de répliques, confiées à l'orchestre, dans lesquelles, dès que le chant a cessé, un instrument prend momentanément pour lui le dessin mélodique (c'est en général le violon) et se fait accompagner par les autres; les modulations sont rares et simples, n'ayant pour but que d'éviter la monotonie ou de mieux placer la phrase dans la voix du chanteur; si par hasard on module ailleurs que dans les tons voisins, c'est pour produire une grande surprise, un effet dramatique; et cela ne manque pas, mais c'est considéré comme une hardiesse. Peu d'importance est accordée au sens propre des paroles; le même air pourra exprimer la tendresse ou le désespoir, pourvu que son contour soit joli, séduisant, et d'une nature bien vocale. C'est l'école de la Mélodie et de la Virtuosité; tout est subordonné à cette seule préoccupation.

Préoccupation n'est peut-être pas le mot propre, car l'art de dessiner de belles formes mélodiques paraît comme une faculté naturelle chez les Italiens; rien ne sent l'effort, la combinaison; cela leur vient tout seul, comme chez un oiseau qui chante; et cette facilité est un des charmes de ce style. L'instrumentation, nécessairement, ne peut jouer qu'un rôle insignifiant, sauf dans de rares exceptions; or, il se trouve que le "maestro" par lequel, pour procéder chronologiquement, nous devons ouvrir la série, constitue justement l'une de ces exceptions.

Scarlatti, Alexandre, — 1649-1725, — né à Trapani, Sicile.

Auteur d'une centaine d'opéras et d'un nombre beaucoup plus considérable de messes, sans compter les autres pièces d'église et beaucoup de musique de chambre, le tout entièrement inconnu aujourd'hui.

Il possédait le sentiment de l'orchestration à un degré remarquable pour son temps, et groupait les instruments de timbres différents avec une grande habileté; il fut peut-être le premier à "diviser" les violons en "quatre parties". Il modifia aussi la forme des récitatifs en les orchestrant, et créa le type des "airs" resté longtemps en usage dans l'école italienne, avec reprise du motif initial après un milieu formant divertissement.

(A suivre)



**R. & O.**  
**RICHELIEU & ONTARIO**  
**NAVIGATION**  
**Co**

**HOTEL TADOUSAC**

# De Niagara à la Mer

Paquebots palais rapides de Toronto jusqu'aux Mille-Iles. Montréal, Québec, Murray Bay, Tadousac et points sur la fameuse rivière Saguenay.

Le voyage sur la rivière Saguenay est enchanteur et unique

Ecrivez pour plus amples informations à

**THOS. HENRY,**  
Gérant du Traffic, **MONTREAL**

## Notre nouveau feuilleton

PROCHAINEMENT

# L'ALBUM UNIVERSEL

commencera la publication d'un ROMAN CANADIEN INEDIT, écrit par un Canadien.

☞ Sensationnelle et locale, l'œuvre mouvementée dont nous parlons, plaira à notre public, qui a déjà été à même, maintes fois, d'apprécier le talent populaire de l'auteur, dont nous taisons le nom pour le moment.

A BIENTÔT LA SURPRISE DE cette émouvante lecture.

## Un bienfait pour le beau sexe !

Poitrine parfaite avec les  
**POUDRES ORIENTALES**

les seules qui assurent  
entrouverts mois le déve-  
loppement des formes  
chez la femme et gué-  
rissent la dyspepsie et  
la maladie de foie.

Prix : Une boîte avec  
notice, \$1.00; Six boîtes,  
\$5.00. Expédié  
franco par la poste sur  
réception du prix.

Dépôt général pour  
la puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL  
Aux E.-U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.



## Toile Velours

POUR

## Portières

Cette toile velours a 52 pouces de large. Elle drape magnifiquement, parce qu'elle est pesante et épaisse. La surface ressemble à de la peluche—elle est très souple.

Ce tissu est grandement employé pour portières, de simple ou double porte.

On peut aussi l'employer pour rideaux, draperie, ou cosy corners.

Nous avons cette toile velours en dessins unis, dans différentes nuances de vert, bleu, rouge, rose, etc.

Quelques-uns de ces tissus sont duvetés des deux côtés, de sorte qu'on peut les mettre de n'importe quel côté.

D'autres ne sont duvetés que d'un seul côté.

Prix pour ces velours unis, \$1.65 à \$2.75 la verge.

Puis nous avons ces toiles velours avec dessins.

Elles sont de mêmes couleurs que les précédentes.

Prix des velours à dessins, \$2.25 à \$3.60 la verge.

RENAUD, KING  
& PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine.



## Poils Follets Cheveux et Barbe Superflus

QUELQUE TOUFFUS QU'ILS SOIENT

enlevés instantanément

sans douleurs et sans en-  
dommager en aucune façon la peau la plus  
délicate.

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas.

C'est par un accident que le Dr Simon, de Paris, a découvert ce miraculeux produit auquel il a donné le nom de **RAZORINE** parce qu'il est appelé à faire disparaître l'usage du Rasoir, et nous ne craignons pas de la faire essayer. Envoyez-nous 10c pour frais de poste, et nous vous en expédions un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. Le prix de la **RAZORINE** du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon et est expédié franco dans tous les pays du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, ou adressez **COOPER & CIE, Dépt. 50, Montréal ou à M. BRUNET & CIE, Québec, aux États-Unis : GEO. MORTIMER & CIE, 247, Ave Atlantic, Boston, Mass.**

## Réparation de meubles

Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

Confection de Rideaux et Draperies,  
20 années d'expérience à Paris.

**F. DUFOUR**

395 Ontario Est, coin St-Hubert Tel. Bell EST 3389

## Noms de villes

Comment s'écrit le nom de votre localité? Peut-être il vous importe peu, et pourvu que l'administration des Postes vous serve votre correspondance en ce dit lieu avec seulement le "retard normal", peut-être, qu'on l'écrive d'une façon ou d'une autre, vous est-il indifférent.

Rien n'est indifférent, Monsieur pour la science, et ce qu'elle a de caractéristique, de bon peut-être, et je ne juge pas pour le moment, c'est qu'elle s'attache avec un aussi grand sérieux et une aussi véhémence application aux choses grandes, aux choses moyennes, aux choses petites et à rien du tout. A elle s'accrochent admirablement les deux vers de Lamartine, le second du moins, ou le second surtout :

Aux regards de celui qui voit l'immensité,  
L'insecte vaut un monde: ils ont autant  
[coté.]

Tant il y a que la science s'occupe en ce moment-ci avec infiniment de curiosité des noms de lieux et de la façon dont on les écrit communément.

Elle s'en occupe, et là-dessus tout de suite deux camps. Jamais la science n'entre en campagne sans former immédiatement deux camps. C'est un ordre du destin.

Donc deux camps. Celui de ceux qui veulent qu'on respecte la vieille orthographe des noms de lieux, celui de ceux qui veulent qu'on la change.

Et ce second camp se subdivise naturellement en deux sous-camps; celui de ceux qui veulent qu'on change l'orthographe des noms de lieux simplement pour la simplification, et celui de ceux qui veulent qu'on la modifie pour la rapprocher de l'étymologie, ce qui tantôt la simplifierait et tantôt la compliquerait.

Voilà les deux armées et les trois corps d'armée. Car je n'en vois que trois, je ne crois pas que ceux qui désirent qu'on ne fasse rien se subdivisent; il faudrait avoir la rage de la subdivision.

Donc, pour ne parler que de ceux qui veulent qu'on change, les uns disent simplement qu'il faut simplifier. Plus de lettres doubles et plus de lettres parasites. Pourquoi, par exemple, Angers, Le Mans, Poitiers, Tours, Versailles, Nevers, Beaugency, Châtellerauld? Que de complication, que de détails à retenir et quel temps perdu quand on écrit ces noms, alors que tout cela se prononce Angé, Le Man, Tour, Poitié, Versaille, Never, Baugenci et Chatellero? Pourquoi Vosges et non Vöges? Pourquoi l'Aisne et non l'Aine? etc., etc.

J'aurais bien quelque faiblesse pour cette simplification là à cause de ceci. J'ai une nièce qui, fille de fonctionnaire, se trouva, vers l'âge de dix ans, en classe dans un lycée de filles du Midi. On lui fit une guerre atroce parce qu'elle prononçait Angé, Tour, Le Man.

—Tout le monde sait, lui disait-on, qu'il faut prononcer Angersse, Toursse, Le Mansse. Si vous prononcez Angé, Tour, Le Man, ce qui, du reste, est à mourir de rire, personne en France ne vous comprendra.

—Mais, mademoiselle, répondait l'enfant, c'est précisément dans ces pays-là que je suis née et que j'ai été élevée. Je vous assure qu'on prononce là-haut comme je prononce.

—Mauvaise raison, répliquait-on.

Et remarquez que la réplique n'était pas dénuée de tout sens. Si l'on prononçait les noms de pays comme ils se prononcent dans le pays même, ce serait assez excentrique. Il y a vingt ans environ, un de mes collègues ouvrit campagne pour qu'on suivit, en effet, cette règle. Les journaux du temps ont beaucoup discoursé là-dessus. Or, moi, un peu taquin de mon naturel, je l'abordais chaque matin en lui disant :

—J'ai écrit à Vesou.

—Vesou, qu'est-ce?

—C'est Vesoul. Je vous assure qu'on

prononce ainsi dans le pays.

—J'ai écrit à Potier.

—Potier? Hein?

—C'est Poitiers. On ne prononce pas

autrement dans la Vienne.

—J'ai reçu une lettre de Moluçon.

—Moluçon, où est-ce?

—C'est Montluçon. Aucun Bourbonnais

n'articule autrement, etc.

Il ne faudrait donc ni prononcer ni écrire les noms de lieux comme on les prononce aux lieux mêmes. Il faut suivre la prononciation française générale.

Mais je reconnais qu'écrire Angé ou Tour éviterait qu'on ne prononçât dans le Midi les noms de ces villes d'une façon un peu singulière et tout à fait infidèle.

Remarquez qu'il y a l'inverse. C'est nous

fréquemment qui méridionalisons les noms du Midi. Si les Méridionaux disent Neversse, ils disent le Tar et Saint-Tropé, et c'est nous qui disons le Tarne et Saint-

Tropéze, rimant à Marne et à Trapéze. Il faudrait peut-être, par une orthographe simplifiée, uniformiser un peu la prononciation. Ce ne serait pas une mauvaise chose.

Quant aux étymologistes, tantôt ils simplifient, tantôt ils compliquent. M. Antoine Thomas, par exemple, propose Airau au lieu de Hérault, parce que la rivière en question s'appelait en latin tout simplement Arauris. Bien; mais quand il propose Lille au lieu de Lille parce que le nom latin est Insula, qui est devenu ile en français, il trouvera devant lui les étymologistes qui lui diront que Insula est défiguré dans le nom commun Ile; et que c'est bien le moins qu'on puisse faire pour elle que de la conserver moins défigurée dans le nom propre; et que bien plutôt Lille en Flandre devrait s'écrire Lisle.

De même pour Caen, Laon. Phonétiquement écrivons Can, oui, mais étymologiquement écrivons Caon (Cadonus). Phonétiquement écrivons Lan, mais étymologiquement écrivons... ma foi, il faudrait, je crois, écrire Lyon ou Loudun; mais cela créerait peut-être des confusions regrettables. L'étymologie ici aura donc tort, je crois.

Encore ne faudrait-il pas absolument le conculquer, et tout au moins faudrait-il, en la consultant du coin de l'oeil, rectifier les erreurs burlesques où l'on est tombé en entendant tout de travers les noms de lieux, tels qu'ils étaient prononcés par les gens de l'endroit. C'est ainsi que les géographes de l'administration ont fait de Nieul l'Espart, Nieul l'Espoir; du Cret-Haut (montagne haute), le Credo; et (le plus bouffon) de Pas de l'anxiou (passage de l'angoisse). Pas des lanciers! — Voyez-vous qu'il faut, sans s'y astreindre, prendre garde un peu à l'étymologie, c'est-à-dire au vrai sens des noms de lieux? Pas des lanciers est adorable!

Ce qui a été dit de plus raisonnable sur cette question l'a été par M. Antoine Thomas: "Une réforme de ce genre ne doit venir ni des archivistes, ni des préfets, ni du ministre de l'Intérieur. C'est aux communes de s'en occuper".

Parfaitement. Et leur intérêt est d'avoir des noms faciles à prononcer, faciles à écrire et ne prêtant pas aux confusions. Qu'elles y travaillent.

Dans mon pays, les habitants d'une petite ville ont fait changer le nom de leur endroit, nom qui les rendait un peu ridicules. Ils ont obtenu que leur localité s'appelât désormais Ville-malnommée. Je ne vous dirai pas comment elle s'appelait auparavant.

EMILE FAGUET.

Le bonheur ici-bas

—Père, qui passe le plus vite?  
Est-ce le fleuve? Est-ce le vent?  
Est-ce l'étoile qui gravite  
Et s'enflamme en sillon mouvant?

Est-ce la nue ou la fumée?  
L'hirondelle sifflant dans l'air!  
La fusée en gerbe allumée?  
Est-ce la foudre? Est-ce l'éclair?

— Mon fils, que l'avenir t'évite  
Ce savoir doux et douloureux!  
Non, ce qui passe le plus vite,  
Enfant, ce sont les jours heureux!

M. Ch. d'A...

Sommaire du numéro de "La Revue Hebdomadaire" du 1er septembre. — Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primés de librairie (26 francs de livres par an).

Partie littéraire: Baron Hulot, secrétaire général de la Société de Géographie, La Mission Lenfant (avec deux cartes). — Félix Klein, La découverte du vieux monde par un étudiant de Chicago (II). — Louis Batiffol, Généraux diplomates sous la Révolution. — R. de Saint-Cheron, Roman: La jeune fille de la mer. — Tougard de Boismilon, Un exemple d'initiative féminine en matière sociale. — François de Nion, Courrier de Paris. — Ludovic Moustier, Poésies.

L'Instantané, partie illustrée de la "Revue hebdomadaire", tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages. Pour tous les abonnés de notre revue, 15 francs par an au lieu de 20, payables en deux semestres de 7 fr. 50.

## Cameras Brownie

No. 1, Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10  
No. 2, " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédiés pa  
Express franc  
de port sur re-  
ception du prix.



Brochure des-  
criptive sur de-  
mande.

The D. H. Hogg Co.  
660, Rue Craig Ouest, — Montréal



LA

## 'LOTION PERSIENNE'

est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicamenteuse, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement.

**Les boutons et autres irruptions,** soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les

**Rousseurs et le Masque** en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui se sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe. LA LOTION PERSIENNE

**Blanchit le Teint** graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'ils sont parfaitement nets et dégagés de toute matière étrangère. Lorsque la peau est

**Brunie par le Soleil** la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver.

LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE  
Ltée  
87, rue St-Christophe, Montréal



## DIAMANTS

Notre maison est reconnue comme celle qui offre les plus beaux diamants aux prix les plus raisonnables. Vous êtes sûrs de ce que vous achetez d'une "Maison de confiance."

**NARCISSE BEAUDRY & FILS**  
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS  
212, rue St-Laurent MONTREAL



## Votre Buste

Développé de 2 pouces  
dans un mois avec le

## BUSTINOL

du Dr. SIMON de  
Paris, (France)

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix \$1.00 le flacon qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol, expédié gratis sur réception de 10 cents pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adresses: Cie Méd. Dr Simon, Dépt. 50, boîte postale, 713 Montréal, ou à W. Brunet et Cie, Québec.

### Le Secret de la PERFECTION DU BUSTE ET DE LA TAILLE

Envoyé Gratuitement



Le Système Corsine Français de Mde Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple, garanti augmenter le buste de six pouce; il remplit aussi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société. Livre contenant des renseignements complets envoyé gratuitement. Il est très bien illustré de dames photographiées avant et après avoir employé Corsine. Toute lettre absolument confidentielle. Incluez deux timbres et votre adresse.

Madame Thora Toilet Co., Toronto, Ont.

### L'ivrognerie est une Maladie

La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire tous les jours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne un ivrogne invétéré est une maladie périodique.



La nature a voulu qu'à toute maladie il y ait un remède.

### LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rebelles d'alcoolisme. Des premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.

L'estomac le digère facilement, et par suite, les maux et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissant un stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu. Prix: \$1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour \$2.50. Expédié franco sur réception du prix.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE 87, rue St-Christophe, MONTREAL LTEE

Reçoit enfin le message d'une bonne santé



La Société Bienfaitante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaitante et Compatisante au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

### Masque, Rousseurs, Rides, Boutons A TÊTE NOIRE

et toutes taches autres que celles de naissances positivement enlevés avec le



### LAIT DES DAMES ROMAINES

Surnommé "Nourriture de la Peau" LAIT DES DAMES ROMAINES. \$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas.

Par son action nutritive et antiseptique sur l'épiderme, il guérit infailliblement les taches, boutons, démangeaisons et toutes autres maladies de la peau. Pour la toilette journalière, il embellit, adoucit et parfume la peau mieux que les toilettes. A Paris, on le rencontre sur le bureau de toilette de toute femme élégante. Partout 50c la bouteille ou adressez COOPER & CO., Dépt. 50, Montréal, Aux Etats-Unis: GEO. MORTIMER & CO., 247, Atlantic Ave, Boston, Mass.



## LONGEVITE

Nous empruntons du "Matin" de Paris, l'intéressant article que voici: Peut-on vivre 150 ans?

Sans doute. On peut même vivre davantage. Il suffit de le vouloir. La volonté, qui accomplit tant de miracles, accomplit aussi celui de prolonger la vie. Il ne dépend que de nous de prolonger les limites de l'existence. Nous en avons les moyens. Seulement, jusqu'ici, nous en ignorions l'usage. C'étaient des forces perdues. On ne les utilisait que pour des fins médiocres. Nous manquions, en un mot, d'une science de la longévité.

Cette science existe aujourd'hui. Quoique de date récente, elle a déjà sa doctrine, sa méthode, ses lois, ses principes. Elle est le fruit d'expériences nombreuses, de recherches patientes et longues, et de cette pensée généreuse que plus de gens, peut-être, aimeraient la vie, s'ils savaient qu'ils possèdent en eux-mêmes le pouvoir d'en différer le terme et de s'assurer ainsi, sur la terre, des destinées meilleures. N'est-ce point là le secret du bonheur? On le cherchait depuis longtemps... Le voici enfin qui nous est révélé. Et c'est une découverte admirable. Elle apporte à l'humanité la joie, la confiance, la certitude même, dans un lendemain plus clément. Elle nous montre comment, avec le seul recours de sa volonté, l'homme peut atteindre aux plus extrêmes frontières de l'âge, et comment, devenu le maître de sa propre destinée, il peut, à son gré, en éloigner l'échéance fatale. Elle enseigne le courage. Lorsque l'heure a sonné et qu'autour du vieillard se pressent les ombres de la nuit éternelle, il accueille la mort d'une âme souriante. Elle ne lui inspire ni crainte ni regrets. Elle s'est approchée doucement, lentement, ainsi qu'une amie, et son geste a été celui qui invite au sommeil.

C'est à M. Jean Finot que nous devons de connaître le moyen de vivre longtemps, c'est-à-dire d'aimer la vie. Jamais plus belle tâche ne fut entreprise. D'écouter sa parole consolante, il semble que l'on devienne un homme nouveau. On reprend du goût à l'existence. On la considère avec allégresse. On la voit se dérouler au loin, comme une belle route au soleil, et l'on songe que des années, bien des années encore s'écouleront avant qu'on en ait atteint le terme. On ne se lasse pas de relire le livre où M. Jean Finot raconte l'histoire des macrobes fameux, et comment, avec de l'énergie, de la patience et de la raison, nous pourrions, désormais, franchir les bornes assignées à l'existence humaine. Nous serons, nous aussi, des Jenkins et des Manuel del Valle. Car il faut négliger Matusalem. Il appartient à Popérette. Henry Jenkins était un pauvre pêcheur du comté d'York. Il mourut à 169 ans, des suites d'un accident. Manuel del Valle était un notable gentleman de Los Angeles. Il y étonnait ses amis par la précision et par la variété de ses souvenirs. Il avait 40 ans à l'époque de la Révolution. Il mourut en 1903. Un paysan norvégien, nommé Jean Gurrington, devinant sa fin prochaine, voulut, une dernière fois, étreindre ses deux fils. Ceux-ci accoururent. L'aîné avait 108 ans; le cadet en avait 91 Robert Tylor, receveur des postes en Angleterre, sous le règne de Victoria, se maria à l'âge de 109 ans. Il fut heureux en ménage, eut deux enfants et vécut encore vingt-six ans. Mme Tylor le pleure encore... En 1902, à Auberive-en-Royan, disparaissait très benoîte et vénérable dame Durand. Son acte de naissance, enregistré dans la paroisse de Saint-Just-de-Clast, porte la date du 22 septembre 1740.

Nous avons tous connu le digne M. Legouvé, qui tirait l'épée, dans sa nonantième année, avec l'agilité d'un jeune homme, et cet admirable baron Soufflot, qui fut aide de camp de l'empereur Napoléon. Il avait chargé à Wagram, il avait vu l'incendie de Moscou et les adieux de Fontainebleau. L'année qu'il s'en fut là-haut rejoindre le grand empereur, il montait à cheval comme un cornette aux houzards et sanglait lui-même sa bête... Pierre Czortan, de Temeswar, en Hongrie, meurt à 185 ans et laisse deux fils, l'un de 155 ans et l'autre de 97. Thomas Caru, cité par le docteur C. W. Ewans, le célèbre physiologiste anglais, comptait, le jour de sa mort, 207 ans!

La liste est longue, de ces macrobes fameux. M. Jean Finot n'en omet aucun. Mais ce n'est là, pour ainsi dire, que la partie anecdotique de l'oeuvre à laquelle il s'est attaché. Avant d'aborder les grands problèmes qui ont troublé, de tous temps, l'humanité, M. Jean Finot a voulu démontrer, par une série d'exemples, la possibilité, pour ceux qui en ont la volonté formelle, d'atteindre, sans efforts, sans fatigues, aux plus extrêmes limites de la vie. Sans doute, devons-nous prendre des soins.

Quelques précautions sont nécessaires. L'hygiène est un facteur puissant de longévité: elle exige de la mesure dans les dépenses de l'énergie vitale et un régime alimentaire approprié à l'organisme. Le tabac est nuisible. Un savant, le physiologiste Pflüger, n'a trouvé, parmi tous les centenaires qu'il avait observés, qu'un seul fumeur, âgé de 107 ans. La bière, également, est un danger. Les tableaux dressés, en 1891, par Sendtner, pour une période de trente années, attribuent aux maladies causées en Bavière par l'usage immodéré de la bière plus du tiers de la mortalité. Si l'alcoolisme décime les classes indigentes de la population, l'albuminisme fait de terribles ravages dans les classes aisées. Pour trop bien vivre, les riches cessent tôt de vivre. L'opulence et la misère se joignent ainsi sur le chemin de la souffrance. Un jour, beaucoup plus rapproché de nous qu'on ne pense, l'humanité qui se nourrit trop s'apercevra qu'en abandonnant le superflu aux nécessités elle aura travaillé à son propre salut.

Nous sommes les artisans de notre propre bonheur. Mais de mauvais artisans. Nous nous imaginons que, la soixantaine dépassée, l'existence est finie! Quelle erreur! Notre organisme, au contraire, bien loin d'être fatigué à cet âge, accomplit merveilleusement toutes ses fonctions physiologiques. Qu'un organe se trouve affaibli, qu'il fonctionne avec difficulté, on en accuse aussitôt la vieillesse. C'est nous-mêmes, cependant, qui sommes les seuls coupables. C'est nous qui en avons fait un détestable usage. L'organisme humain conserve son activité, sa force, ses vertus, jusque bien au delà d'un siècle. Ce n'est point la sénilité qui en a produit l'usure, mais notre indifférence, nos soins insuffisants et la pensée que tout effort est vain, que la mort est là qui nous guette et que rien ne pourra différer la minute redoutable.

Il faut réagir. Il faut avoir foi en nous-mêmes. Ayons sans cesse devant nous l'exemple de Thomas Caru, de la vénérable Durand et du digne baron Soufflot. C'est le meilleur réconfort. Disons-nous bien que cent ans de vie normale et cent autres années de vie exceptionnelle sont, ici-bas, notre lot naturel. Fuyons les suggestions mauvaises. Les ennemis de notre bonheur sont partout autour de nous. Bravons les embûches! "La nature, a dit excellemment M. Jean Finot, a créé des poisons. Mais elle a également créé des antidotes". Écoutez M. Jean Finot. Sa parole est généreuse et fraternelle. De savoir qu'ils auront un plus long temps à vivre sur la terre, les hommes, peut-être, s'aimeront un peu mieux.

Quel avenir!... JEAN de MITTY.

### Ascenseur parachute

Les nombreux inventeurs qui se sont voués à la solution du problème de la direction des ballons paraissent avoir totalement laissé de côté la question du parachute.

Or, le parachute, qui avait déjà fait ses preuves, a trouvé aux Etats-Unis une application inattendue: on en a fait un agent de sécurité pour les ascenseurs. Le dispositif est évidemment modifié, mais le principe reste le même: c'est celui du matelas d'air comprimé. Ce matelas est réalisé, dans une chute accidentelle et rapide de la cabine, par une enceinte métallique établie à sa partie inférieure qui comprime brusquement l'air et en fait un tampon amortisseur. Après quelques mètres de descente, et par un phénomène contradictoire à la loi de la chute des corps, la vitesse de la descente est presque réduite à zéro.

Les premières expériences ont été faites à l'Hotel de Ville de Philadelphie, en laissant tomber la cabine de l'ascenseur d'une hauteur de 366 pieds. On y avait placé des lampes à incandescence allumées et des oeufs frais, qui sont arrivés au rez-de-chaussée sans extinction ni avaries d'aucune sorte.

### Elle guérit son Père ivrogne



"Mon père m'a souvent promis de se corriger de son habitude de boire, mais il buvait toujours plus que jamais. Après une nuit terrible il me dit, je ne puis m'empêcher de boire. Je décidai de lui donner le remède sans goût SAMARIA, en lui mettant dans son thé, café et aliments sans sa connaissance. Un paquet a suffi pour lui ôter le goût de la boisson. Il y a 15 mois qu'il a suivi le traitement et il est complètement guéri."

ECHANTILLON GRATIS et pamphlet vous donnant tous les détails, témoignages ainsi que le prix envoyés sous enveloppe cachetée. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse. THE SAMARIA REMEDY CO., 23, rue Jordan, Toronto, Ont.

## UNE SAINTE VIEILLESSE

SOUVENT LA PLUS BELLE PARTIE DE LA VIE

Aide les femmes au retour de l'âge

La Providence a alloué à chacun de nous au moins soixante-dix ans pour accomplir notre mission en cette vie, et c'est généralement de notre faute si nous mourons prématurément.



L'épuisement nerveux, provoque la maladie. Cet axiome est absolument vrai. Quand tout devient un fardeau et que la moindre marche vous cause une fatigue excessive, que vous transpirez facilement, que votre figure s'empourpre, et que vous vous excitez à la moindre provocation, et que vous n'acceptez aucune contrariété, vous êtes en danger; vos nerfs sont épuisés, il vous faut vous soigner immédiatement! Pour reconstruire le système nerveux d'une femme lors du retour de l'âge nous ne connaissons pas de meilleur remède que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. En voici un exemple.

Mme Mary J. Dabruzzo, 150 Main St., Winnipeg, Man., écrit:

"Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a été pour moi une bénédiction pendant cette période délicate connue sous le nom de retour de l'âge. Pendant dix ans elle désorganisa complètement mon système. J'avais des chaleurs, j'étais extrêmement nerveuse, je devenais pâle et débile; mes périodes étaient très irrégulières et tout mon sang semblait affluer à la tête. J'avais de fréquentes palpitations de coeur; de fait tout mon système était désorganisé.

"Je ne reçus aucun soulagement aux souffrances inhérentes à cette période jusqu'à ce que j'eusse pris du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham; mais je date le soulagement que j'éprouvai du jour où j'en pris la première bouteille. Mon état s'améliora graduellement; la nature reprit son cours sans douleurs et en un temps normal j'étais complètement rétablie."

Madame Pinkham, bru de Lydia E. Pinkham, de Lynn Mass., invite toutes les femmes malades à lui écrire pour lui demander son avis. Sa grande expérience est à leur service gratuitement.

### Pour Bien Laver sans Frotter



EMPLOYEZ LA POUDRE

### RACSO

Le contenu d'un paquet de 5 cts suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS.

Agence Générale: 1930, Boulevard St-Laurent

Phone Bell Main 5430 Etablie en 1862

### Fauteux & Pacaud AGENTS D'ASSURANCE

FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS

Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS CO.

Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 100 millions.

No 72, Rue St-François Xavier

NOS DENTS sont très belles, naturelles, garanties.

Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé) 182, St-Denis, Montréal



**Calmez ces douleurs**

Une seule application de **NERVOL** sera suffisante pour guérir

Maux de Dents, Maux de Tête, Névralgies, Sciatique, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c

**John T. LYONS**  
8 Bleury, Montréal



**ECHANGE DE CARTES POSTALES**

**AVIS**

1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum;

2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante;

3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Les personnes dont les noms suivent désirent échanger:

Mlle Marie-Louise Couturier, Murray Bay, P. Q., timbre et signature côté vue. — Mlle Jeanne Couturier, Murray Bay, P. Q. — Askez Rondeau, St Jean de Matha, cité Joliette, vues. — Fortunat Carboneau, Ste Marguerite, comté Dorchester. — Mlle Armande Duteau, 48 rue Sylvain, Central Falls, R. I., vues coloriées. — Hector Vincent, 491 Hevey st., West Manchester, N. H. — E. Lemay, 1351 Notre-Dame-Est. — Albert Dufresne, Nicolet, P. Q., avec tous les pays. — Mlle Antoinette Dufresne, Nicolet, P. Q. — T. A. Mathieu, 91 rue Cathédrale, Montréal, avec monde entier. — Mlle Ismaria Dufresne, 22 rue Burton, Québec, fantaisies. — J. A. Sansregret, 907 Ontario-Est, avec jeunes filles, réponse immédiate. — Virgile Lavoie, St Jean, P. Q., séries, avec monde entier. — Mlle Rose Chappelaine, Pierreville, P. Q., fantaisies et vues de tous les pays. — Mlles Alma et Joséphine Cazalais, 324 Rivard, Montréal, avec monde entier, réponse prompte et assurée. — J. A. Menard, St Amédée de Péribonka, Lac St Jean, P. Q., vues préférées. — Mlle Jeanne Baillargeon, 47 Côte d'Abraham, Québec. — Mlle Annette Caron, St Léon Spring, Qué., fantaisies et séries préférées. — Mlle M. A. Lagarde, 621 Sanguinet, Montréal. — Mlle Eva Ladouceur, St Placide, comté Deux Montagnes, fantaisies préférées. — Mlle Emela Ledue, St Placide, comté Deux Montagnes, cartes en cuir préférées. — M. Hubert C. Rowe, Terrebonne, Qué., vues seulement. — Mlles Juliette Desrochers et Rose Hamelin, St Jean des Chaillons, tous genres. — Jean de Ségné, boîte 418, Trois-Rivières. — Mlle Blanche Lafrenière, Vaudreuil Station, fantaisies et séries. — M. C. Kusmierski, 12 rue Chtodna, Varsovie, Pologne. — M. Léon Prévost, La Patrie, comté Compton. — Mlle Mériilda Laroche, 10 rue Prévost, Québec, avec jeunes gens, cartes fantaisies et cartes en cuir. — Rodolphe Jolicœur, 512 Parc Lafontaine, Montréal, cartes de fantaisies, timbre côté vue. — Mlle Aldina Bélanger, La Patrie, comté Compton, séries et fantaisies préférées. — Mlle Alice Prévost, La Patrie, comté Compton, séries et fantaisies préférées. — Mlle Alma Leclerc, 33 rue St Joseph, Québec, fantaisies. — Albert Bérubé, commis, boîte 142, Sherbrooke Sud, Qué., avec monde entier, tous genres, réponse prompte et assurée. — Mlle Dora Cardinal, St Barthélemi, comté Berthier, fantaisies préférées. — Mlle Amélie Gravel, 487a Rivard, Montréal, fantaisies préférées, français ou anglais. — Mlle Blanche Gravel, 487a Rivard, Montréal, cartes en cuir. — Mlle Juliette Cherrier, 591a St Dominique, Montréal, vues et fantaisies. — Mlle E. Jodoin, 102 Frontenac, Montréal, séries. — Mlle Aurore Verdon, Sault au Récollet, séries et fantaisies. — Mlle Louisa Adam, St Cuthbert, Station, Québec. — Gaston Deschamps, poste restante, haute-ville, Québec. — Mlle Blanche Clavet, 397 Amherst, Montréal. — Nérée Guenette, commis, Trois Pistoles, comté Témiscouata, tous genres. — Mlle Irène Giroux, Isle Verte, comté Témiscouata, P. Q., Canada, fantaisies préférées. — Mlle Ida Morin, 11 Winter st., Laconia, N. H., vues et séries préférées. — Mlle Emma Morin, 540 Main st., Laconia, N. H., vues et séries préférées. — Mlle Perphilia de Grandpré, St Cuthbert Station Qué., fantaisies. — Mlle A. Bériau, cartes en cuir; Mlle E. Bériau, Mlle S. Bériau, 875 Drolet, Montréal. — Mlle A. Blais, 16 Cromstock st., Pawtucket, R. I. — Jos. Dussault, Ste Marguerite, comté Dorchester. — Mlle Albina Bourgault, 332 Moody, Lowell, Mass. — Mlles Rose-Anna Dubois et Nellie Byrne. — George Evoy, Ste Hédénine, comté Dorchester. — M. Avila Lachapelle, boîte 296, Joliette, cartes tous genres. — Mlle Eugénie Lorrain, 73 East st., Woonsocket, R. I., avec monde entier, vues préférées, réponse immédiate et assurée. — Alfred Duchêne, Rimouski, P. Q., avec monde entier, réponse assurée. — Mlle Antoinette Archambault, Ste Julienne, comté Montcalm, fantaisies et cartes en cuir préférées. — Mlle Rose Demai, 462 Moreau, Montréal, cartes en cuir préférées.

**Pour les Agriculteurs**

QUANTITE DE VERGES DE FIL DE FER AU PAQUET

Le fil de fer pèse 63 lbs. au paquet

Nos	Verges
0.	71
1.	91
2.	105
3.	121
4.	143
5.	170
6.	203
7.	239
8.	286
9.	342
10.	420
11.	529
12.	700
13.	893
14.	1142
15.	1468
16.	1954
17.	2540
18.	3150
19.	4085
20.	4912

**DIMINUTION DU BOIS DANS LE SECHAGE**

Essences	Pouces
Pin du sud.	18 1/8 à 18 1/4
Épinette.	8 1/2 à 8 3/4
Pin blanc, Am.	12 à 11 1/4
Pin jaune.	18 à 17 1/4
Cèdre, Canada.	14 à 13 1/4
Orme.	11 à 10 3/4
Chêne anglais.	12 à 11 3/8
Pin.	10 x 10 à 9 1/4 x 9 3/4

**QUANTITE D'HUILE DANS LES GRAINS**

Espèces	Percentage d'huile
Colza.	55
Amande douce.	47
Navets.	45
Moutarde blanche.	37
Amande amère.	37
Chanvre.	19
Graine de lin.	17
Blé d'Inde.	7
Avoine.	6 1/2
Foin et trèfle.	5
Son de blé.	4
Paille d'avoine.	4
Foin de prairie.	3 1/2
Paille de blé.	3
Farine de blé.	3
Seigle.	2 1/2

**CAPACITE DE CITERNES**

Pour calculer la capacité d'une citerne, on compte 32 1/2 gallons au baril.

Citerne circulaire, un pied de profondeur

5 pieds de diamètre.	4 1/2 barils
6 " " "	6 3/4 " "
7 " " "	9 " "
8 " " "	12 " "
9 " " "	15 " "
10 " " "	18 1/2 " "

Citerne carrée, un pied de profondeur

5 pieds carrés.	6 barils
6 " " "	8 1/2 " "
7 " " "	11 1/2 " "
8 " " "	15 1/4 " "
9 " " "	19 1/2 " "
10 " " "	23 1/4 " "

Pour chaque 10 pouces de profondeur

Diamètre pieds	Gallons
25	3,059
20	1,958
15	1,101
14	959
13	827
12	705
11	592
10	489
9	396
8	313
7	239
6 1/2	206
6	176
5	122
4 1/2	99
4	78
3	44
2 1/2	30
2	10

**VITALITE DES GRAINES DE SEMENCE**

Légumes	Années
Concombre.	8 à 10
Melon.	8 à 10
Citrouille.	8 à 10
Courge.	8 à 10
Broccoli.	5 à 6
Choufleur.	5 à 6
Artichaut.	5 à 6
Chicorée.	5 à 6
Pois.	5 à 6
Radis.	4 à 5
Betterave.	3 à 4

Tel. Est **GIRARDOT** Restaurateur Français  
2224 **DINER ET SOUPER 35c**  
ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES  
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

**POUR LA CHASSE**

Il vous faut un bon fusil, nous en avons pour tous les goûts et de tous les prix. — Nous recommandons cependant aux amateurs économiques notre

**Fusil à un coup**

Canon choké, acier garanti pour poudre sans fumée

CALIBRE 12

Prix spécial, \$4.00

Expédié à N'IMPORTE QUELLE ADRESSE en Canada SUR RECEPTION DU PRIX.



**Beauvais Freres**  
316 RUE ST-LAURENT

**ENLEVEZ VOS CORS**

Ne les coupez pas. Employez **ANTIKOR LAURENCE**

Un remède sûr, inoffensif et efficace. En vente partout, 25c, ou expédié franco sur réception du prix.

A. J. LAURENCE, Montréal.



**Ouimétoscope, salle Poiré**

Le lieu par excellence où se voient les meilleures vues animées et où l'on entend les plus belles chansons accompagnées de projections picturales. Ne manquez pas de jour du programme excellent, offert au public cette semaine. L. E. Ouimet, Propriétaire, 624 rue Sainte-Catherine Est.

Cresson.	3 à 4
Laitue.	3 à 4
Moutarde.	3 à 4
Okra.	3 à 4
Rhubarbe.	3 à 4
Epinard.	3 à 6
Navet.	3 à 3
Asperge.	2 à 3
Fève.	2 à 3
Carotte.	2 à 3
Céleri.	2 à 3
Blé d'Inde (en épis).	2 à 3
Poireau.	2 à 3
Oignon.	2 à 3
Persil.	2 à 3
Panais.	2 à 3
Poivre.	2 à 3
Tomate.	2 à 3
Aubergine.	1 à 2

**UNE OEUVRE CANADIENNE**

Impressions d'un passant, par l'abbé V. A. Huard, Québec, typ. Dussault et Proulx, 1906.

Ce livre, dont nous avons eu le plaisir de recevoir un exemplaire, pour lequel nous offrons nos sincères remerciements à son expéditeur anonyme, devrait être entre les mains de tous nos compatriotes. Ecrites dans une très belle langue par un prêtre qui sait voir et juger impartialement choses et gens, les "Impressions d'un Passant" offrent d'un bout à l'autre une magistrale leçon de géographie, d'ethnographie, et même de philosophie saine et réconfortante. Successivement, et au cours de quelques années, durant lesquelles il a compilé des souvenirs de voyage, Monsieur l'abbé V. A. Huard mènera le lecteur à travers l'Amérique, l'Europe et l'Afrique, lui montrant en maître-spirituel, éclairé, et au débit toujours captivant, les parties de ces continents où le mena l'amour des voyages.

L'ouvrage de M. l'abbé Huard se lit comme un beau roman, c'est-à-dire avec plaisir, mais, il y a à une telle lecture un avantage plus précieux que celui donné par les oeuvres d'imagination, non toujours recommandables, nous voulons parler de l'enseignement moral, des connaissances géographiques et autres que présente l'ouvrage. Aussi, en signalant ce beau livre à nos lecteurs et amis, nous permettons-nous d'adresser à l'auteur nos cordiales félicitations pour l'oeuvre remarquable qu'il offre à notre public.

**DUPUIS FRERES**

Nous ouvrons la Saison d'Automne avec un stock considérable de **MARCHANDISES NOUVELLES** "Importation directe" à des bas prix qui défient toute compétition.

Grand étalage des tissus nouveaux pour robes et costumes (au premier plancher). Nous exhibons les plus récentes nouveautés dans les tissus importés, les produits des meilleurs manufacturiers Anglais et Français y sont représentés, et nos prix sont exceptionnellement modérés. Lisez la courte énumération qui suit:

- Vecuna noir pour costumes, largeur 54 pouces, se vendent partout ailleurs à 90c. Notre prix, seulement. **60c**
- Drap bleu marin "Vecuna" pour costumes, largeur 54 pouces, la qualité qui se vend ailleurs à 90c. Notre prix, seulement. **60c**
- Drap pour costumes, couleurs: vert, brun, bleu marin et rouge, largeur 50 pouces. Valeur régulière de 60 cents. Notre prix, seulement. **45c**
- Gravenette pure laine, largeur 60 pouces, dans les nuances à la mode de gris: prix. **\$1.35**
- Drap de fantaisie noir "Basket cloth" pure laine, largeur 52 pouces; prix seulement. **\$1.00**
- Serge noire pure laine, largeur 46 pouces, une valeur réelle de 75c. Notre prix seulement. **39c**
- Albatros noir, pure laine, largeur 36 pouces, une excellente valeur à 30 cents. Notre prix, seulement. **24c**

**DUPUIS FRERES**

LE GRAND MAGASIN A RAYONS DE L'EST  
441 à 449 rue Sainte-Catherine Est

**Cartes Postales à prix réduit**

- Cartes bromure en couleur, 5c... 50c la doz.
- " " noir, 3c... 30c "
- " " vues locales, noir... 8c "
- " " couleur... 15c "
- " " pays étrangers... 15c "
- " " désastre de San Francisco... 15c "
- " " Ivoire... 20c "
- " " couleur... 30c "
- " " peinte à la main... 65c "
- " " tableaux, paysages... 25c "

Nos cartes bromures sont des meilleures marques françaises et allemandes. Elles sont toutes garanties être les plus belles sur le marché. Commandes par la malle promptement exécutées.

**L'INTERNATIONAL**  
Compagnie de Cartes Postales Illustrées  
29 et 31 rue St-Jacques Montréal

**UN LIVRE A BON MARCHÉ UN BON LIVRE**

**St. Michael's Almanac**  
POUR 1907  
CALENDAR of SAINTS

RECITS DE CHOIX MAGNIFIQUES ILLUSTRATIONS  
RENSEIGNEMENTS UTILES

Un livre qui répond pleinement au désir populaire. Le meilleur annuaire pour les familles catholiques.

ENVOYEZ 25 CENTS et vous recevrez le livre, les frais de poste payés

**Society of the Divine Word,**  
TECHNY, ILL.

**CARTES POSTALES.** — Cartes comiques, fantaisies, séries, etc., à 15 cts la douzaine. Adresse: Alfred Turcotte, éditeur, 1210 St Denis, Montréal. Prix spécial pour le commerce.

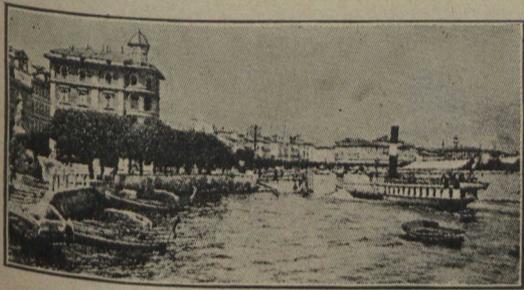
# LUGANO, LA VILLE DES FRESQUES

PAR M. GERSPACH

Tous les lacs de la Suisse italienne et de la Haute-Italie sont charmants; ils séduisent surtout lorsqu'on descend des montagnes du Nord, mais pour les apprécier, il ne faut pas les traverser à la hâte, il faut y séjourner.

Si le lac de Lugano ne peut rivaliser par l'ampleur avec les lacs Majeur, de Côme et de Garde, il a sur ses voisins l'avantage d'offrir, pour un séjour prolongé, des ressources qu'on ne trouve pas, au même degré, sur les autres rivages de la région. J'ai demeuré à Pallanza au lac Majeur, à Bellagio, Cadenabbia, Menaggio au lac de Côme, à Riva au lac de Garde; tout en appréciant la beauté de ces contrées, c'est à Lugano que je me sens le plus à l'aise. C'est qu'ici on est à la fois à la ville et à la campagne, et chacun, selon son goût, peut y trouver son compte.

L'air est exempt d'humidité, pur et clair. Les horizons lointains sont par moments baignés d'une teinte bleutée qui rappelle



Lugano : les quais offrent aux touristes une merveilleuse promenade

les vallées de l'Arno et du Tibre. Au fond, ce sont toujours les pics caractérisés des Alpes; plus près, les montagnes s'adoucisent, et par leurs profils se rapprochent des lignes harmonieuses des Apennins.

L'eau du lac est limpide, avec des reflets verdâtres dus au voisinage des montagnes boisées. "Elle sourit et invite au bain", selon l'expression de Schiller dans sa tragédie de "Guillaume Tell". Le lac est étroit et par suite, intime, ce qui ne l'empêche pas d'avoir, comme ses voisins, ses heures de méchante humeur.

La cité avec ses rues en portiques, ses magasins ouverts, ses déballages en plein air, sa population paisible et sympathique, présente l'aspect d'une petite ville italienne.

Le municipal a eu le bon esprit de la laisser intacte et de tracer des quartiers nouveaux en dehors, du côté de Castagnola, et surtout au Paradiso, délicieux endroit de villas et d'hôtels, entourés de jardins avec terrasses sur l'eau.

Le touriste fatigué se promène sur les quais, dans les environs immédiats, ombragés de châtaigniers, et dans les parcs dont la flore fait de véritables jardins botaniques. D'autres gravissent, sans beaucoup de peine, du reste, les montagnes qui plongent à pic dans le lac, ou suivent les sentiers côtoyant les rives.

La situation de Lugano est très favorable aux excursions faciles. Par le bateau et le chemin de fer, on est à de petites distances des lacs Majeur et de Côme, du mont Salvatore et du mont Generoso, desservis par des funiculaires, et d'où la vue s'étend sur les lacs, la Lombardie et la chaîne des Alpes.

Sur les bords mêmes du lac, les villages Gandria, Morcote, Melide, Osteno, offrent des promenades charmantes. Campione est à recommander particulièrement à cause de ses fresques du XIVe, du XVe et du XVIe siècle.

Lugano a une bibliothèque publique bien fournie de documents sur la région et conduite avec intelligence et bienveillance par l'érudite chanoine Pietro Vegezzi.

La cité possède des oeuvres d'art remarquables, très négligées par les administrations dont elles dépendent; il faut le dire nettement, l'heureuse tendance, qui se manifeste en Suisse pour la conservation des oeuvres d'art, n'a pas pénétré dans le canton du Tessin.

Soleure, Neuchâtel, Genève, Fribourg ont des musées. Berne a un musée des Arts et un musée historique. Le musée fédéral de Zurich a été doté, en 1896, d'une magnifique tapisserie des Gobelins, achetée au prix de 100,000 francs, en vente publique à Paris; elle a un intérêt spécial pour la Suisse, représentant le "Renouvellement d'alliance entre la France et les Suisses, fait dans l'église de Notre-Dame de Paris avec les ambassadeurs des XIII Cantons et de leurs alliés, le XVII novembre MDCLXIII". La pièce fait partie de la célèbre suite: "l'Histoire du Roi", d'après les modèles de Lebrun, tissée aux Gobelins au XVIIe siècle. En outre de son musée municipal de peinture, Bâle a organisé,

dans l'ancien couvent des Cordeliers, un musée historique. Il est visité annuellement par vingt-cinq ou trente mille personnes, dont la moitié seulement est payante.

La Suisse, en ce qui concerne la taxe d'entrée dans les musées, a suivi l'excellent exemple de l'Italie; il y a des jours payants et des jours gratuits, et de plus, on délivre aux artistes et aux élèves des cartes gratuites permanentes. Les recettes sont plus que suffisantes pour couvrir les frais généraux, et déjà, en certains cas, elles ont facilité des acquisitions.

En Italie, les musées civiques ou municipaux — les deux expressions sont synonymes — se multiplient, grâce à une organisation bien simple; déjà ils atteignent le nombre de cent soixante au moins. Le municipal, qui veut fonder un musée, n'a simplement qu'à aménager un local et à déléguer un citoyen de bonne volonté pour remplir les fonctions de conservateur. Sans dépenses d'achat, mais avec une propagande habile, le musée se forme petit à petit. Les dons, les legs, les dépôts à titre temporaire, arrivent peu à peu; on accepte tout, sans y regarder de trop près: objets d'art, d'archéologie, monnaies, médailles, costumes, livres, manuscrits, souvenirs historiques, etc.; plus le musée reçoit, plus la générosité est excitée.

Lugano est en bonne situation pour une semblable création; aussi, un palais servant de musée, de bibliothèque et d'institut est en construction. La statistique ayant toujours le droit de figurer dans un récit de voyage, voici quelques chiffres approximatifs:

Population fixe de Lugano . . . . .	6,500
Nombre de voyageurs du chemin de fer, au départ par an . . . . .	200,000
Nombre de personnes en bateaux: à l'arrivée . . . . .	126,000
Nombre de personnes en bateaux: au départ . . . . .	129,000

Ce sont des chiffres qui permettraient d'espérer le succès d'un musée.

La longueur totale du lac est de 50 kilomètres; son altitude est de 272 mètres; sa profondeur moyenne de 279 mètres; sa plus grande largeur de 3,000 mètres. Il appartient à la Suisse et à l'Italie; mais la Suisse possède la partie la plus grande et la plus importante. Des quatre grands lacs de la région, le lac de Côme seul est entièrement italien, eaux et rives. La Suisse a le coin du lac Majeur où est Locarno, et à l'Autriche appartient, au nord du lac de Garde, la ville de Riva et quelques kilomètres de rivage autour. Il y a là une chose assez particulière: l'Autriche possède la terre, mais l'eau qui la baigne est italienne; on est en Autriche tant qu'on touche le sol, dès qu'on met le pied sur un bateau ou qu'on prend un bain, on est en Italie.

Il s'ensuit que, même sur le lac de Côme, où la frontière est dans les montagnes voisines, la douane italienne a fort à faire pour empêcher la contrebande par eau. A cet effet, l'Italie a une organisation de douaniers lacustres; ils voyagent sur les bateaux à voyageurs, surveillent les rives et montent des torpilleurs déclassés de la marine de guerre. Ces petits navires restent à l'ancre dans la journée, mais le soir venu ils chauffent et parcourent les eaux italiennes, lançant au loin des projections électriques, pour tâcher de découvrir les barques des contrebandiers qui, en silence, se glissent le long du rivage.

Lugano était occupée par les Romains, mais ils n'y ont laissé que quelques traces sans intérêt. On veut trouver un indice de l'occupation dans l'écusson de la cité formé par une croix et les quatre lettres L. V. G. A. qui peuvent, paraît-il, se traduire par "Legio Quinta Gauni Auxiliaris". Gauni était l'ancien nom du lac; il a été ensuite appelé Ceresio, puis Lugano.

Qu'il y ait eu là un dépôt de troupes auxiliaires, c'est fort possible, vu la position stratégique; cependant, c'est peut-être aller un peu loin que d'admettre que le souvenir de la légion s'est perpétué dans l'écusson, alors que les lettres L. V. G. A. pourraient fort bien être que les deux premières syllabes du mot Lugano.

Pendant le Moyen Age, Lugano, avec une partie du territoire dénommé le Tessin, fut conquise successivement par les seigneurs de Côme et ceux de Milan. En 1516, le duc Maximilien Sforza la céda aux Suisses, mais elle ne fut pas admise au rang de canton; le pays fut administré par des baillis qui la menèrent d'une façon parfois trop sévère; malgré ces vexations, les habitants, quoique de race italienne, restèrent toujours fidèles à la Suisse.

En 1798 seulement, le territoire fut déclaré indépendant; on le divisa en deux cantons, celui de Bellinzona et celui de Lugano. En 1803, les deux cantons furent réunis en un seul, sous le nom de Tessin. Le canton avait trois capitales: Bellinzona, Lugano et Locarno; l'administration se transportait successivement dans ces trois localités, ce qui n'était pas bien commode pour les affaires. Depuis 1886, Bellinzona est capitale unique.

La Suisse n'a que trois évêchés: Bâle-Soleure, Genève et Fribourg. A Coire, Sion, Saint-Gall et Lugano, la juridiction est exercée par des administrateurs apostoliques. Depuis 1886, les prélats qui ont cette charge à Lugano ont été des évêques "in partibus".

Lugano, au début du XIXe siècle, avait 3,000 habitants et six couvents; les couvents ont été supprimés en 1848, mais les églises ont été en grande partie conservées.

La cathédrale de Saint-Laurent est située sur la hauteur; on diffère sur l'époque de sa fondation. Le savant chanoine Pietro Vegezzi, bibliothécaire de Lugano, est en désaccord avec l'opinion généralement admise. Il met la fondation en 1476 et ne la donne pas au célèbre Bramante. La façade de marbre est fort simple; elle est décorée de demi-figures de prophètes et de saints; la porte est entourée d'arabesques d'une grande élégance. Toute cette sculpture a été jusqu'à présent attribuée à Tommaso Rodari (1478-1526), dont les ouvrages à la cathédrale de Côme sont célèbres. M. l'abbé Vegezzi les donne à Niccolò Corti da Corti, né à Pregazona près de Lugano; il s'appuie sur des documents très sérieux. Il attribue, par analogie de style et de facture, à cet artiste les arabesques sculptées, si remarquables, de la chapelle de Saint-Jean au dôme de Gènes.

Le bibliothécaire de Lugano a publié un ouvrage à l'occasion de l'Exposition historique, qui a eu lieu à Lugano en 1898, pour le centième anniversaire de l'Indépendance; il contient des renseignements très intéressants sur la contrée. C'est toujours avec plaisir qu'on voit les érudits se livrer à des travaux particuliers à leurs pays, au lieu de s'abandonner à de faciles élucubrations générales sur l'esthétique et la philosophie de l'Art.

L'intérieur de Saint-Laurent a été complètement modifié; le luxe a envahi le sanctuaire; on y remarque une "Lapidation de saint Étienne", par Mazzuchelli, dit Il Morazzo (1571-1626), assez bon ouvrage de décadence.



La madone: l'enfant Jésus et Saint-Jean, par Luini, église Sainte-Marie-des-Anges

Mais à Lugano, c'est le peintre Luini et l'église Sainte-Marie-des-Anges qui règnent en souverains, et tout s'efface devant eux.

L'église, située sur le quai, n'a pas d'apparence; sa façade, comme tant d'autres en Italie, n'a jamais été faite. Elle tient son origine d'une chapelle dédiée à saint Gothard, où, en 1473 déjà, officiaient des franciscains; ce n'était pas, il s'en faut, le plus ancien couvent de Lugano, car dès 1222, il y avait dans la localité un hôpital desservi par des moines; et peut-être cet établissement n'était-il pas le premier en date. L'église de Ste Marie-des-Anges actuelle a été commencée en 1499, "con processione e trombo del borgo", dit un manuscrit contemporain. En 1503, l'église était terminée "con tutte le pitture che oggi vi si trovano", dit un document de 1507. (A suivre)



## CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

*LA SAVOIE . . . . .	sept. 27
*LA PROVENCE . . . . .	oct. 4
*LA LORRAINE . . . . .	oct. 11
*LA TOURAINE . . . . .	oct. 18
*LA SAVOIE . . . . .	oct. 21
*LA PROVENCE . . . . .	nov. 5

Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

## COMPLETS

Confectionnés sur votre commande à votre goût, de tissus tout laine importés et de la meilleure qualité, et suivant les derniers modèles

**POUR \$10.00**

Nos échantillons et modes d'automne viennent de nous arriver; vous avez votre choix parmi des milliers. Nous garantissons le parfait ajustement.

Nous vous désirons comme clients, et avec vous tous vos concitoyens qui veulent s'habiller d'une façon à la fois économique et élégante.

Nous avons ouvert un bureau au centre même de la partie commerciale de la ville, No 11 rue St-Sacrement, et nous attendons votre visite; faites-la dès aujourd'hui.



The Dominion Co-operative Association Co.

(Capital \$1,000,000.00) LTD.

Chambre 6 et 7, 11 rue St-Sacrement, MONTREAL

## Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRÈRES MARISTES

32 ANS DE SUCCÈS



Cette solution est un excellent fortifiant; elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des États-Unis. — Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.

## FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)



## Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Seul Agent LUDGER GRAVEL, 22 à 28 Place Jacques-Cartier, — MONTREAL —

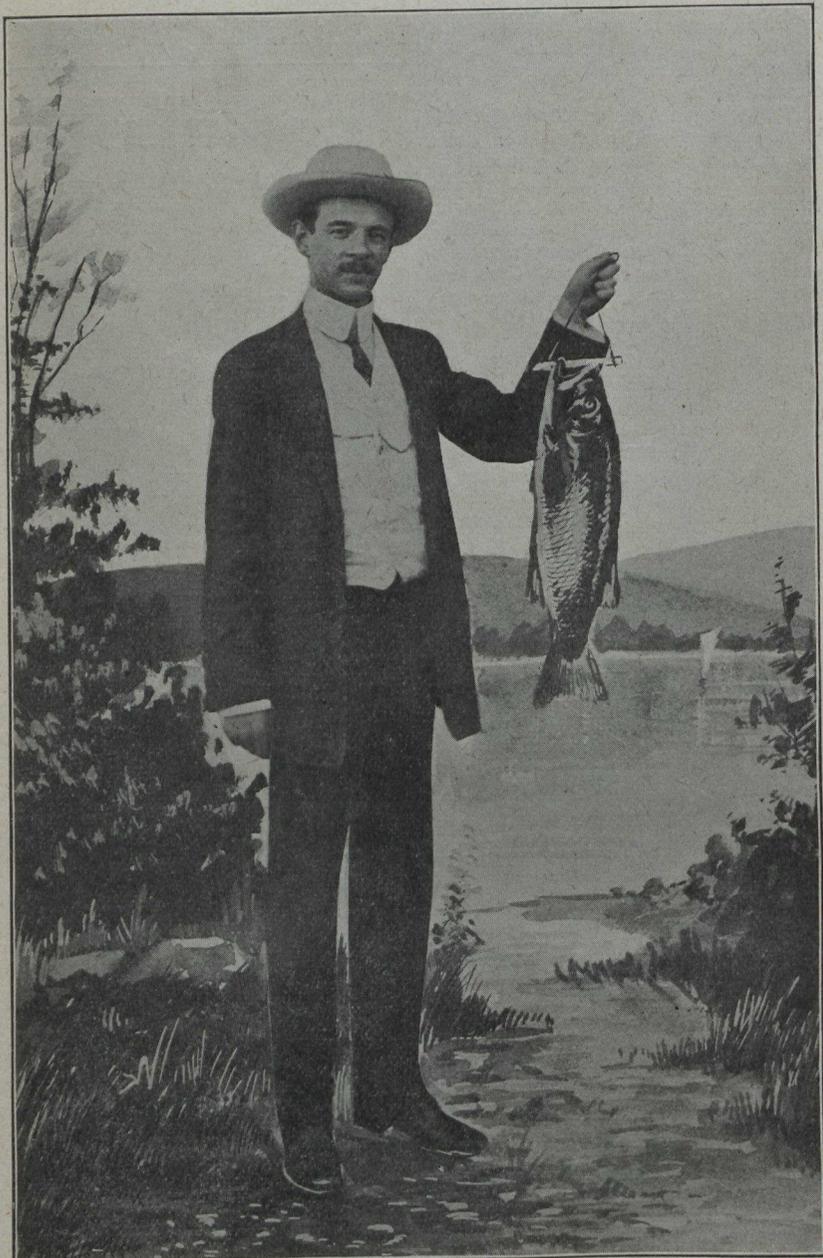
Téléphones Bell, Magasin, - Main 512 Bureaux, - Main 512 Après 6 p.m. Est 2314 Tél. Marchands 694

## Heureuse pêche

Si les touristes et sportsmen américains font les plus grands éloges de nos rivières poissonneuses et de nos chasses giboyeuses, il faut, sans fausse modestie, admettre que nulle réputation n'est mieux méritée. Nombreuses sont les pêches quasi miraculeuses que certains de nos voisins firent déjà au Canada, néanmoins il n'y en a pas eu qui ait donné plus de plaisirs aux amateurs de la gaule, que celle, très belle en vérité, que viennent de faire au lac Brome M. Georges J. Seabury et son neveu le Dr E. Hynard, bien connu à New-York. C'est sur les bords

occasions, ce distingué sportsman ne manque jamais de se livrer à de belles parties de pêche, soit à Ste Anne de Bellevue, soit à Vaudreuil, sites de prédilections où il aime à jeter la ligne.

M. Georges J. Seabury n'est pas inconnu de notre grand public, tout récemment dans "La Presse", il traitait avec le tact, le talent et la compétence d'un politicien militant qu'il est, certains côtés de la politique de la grande République notre voisine. Du reste, l'amateur richissime new-yorkais, dont nous parlons, est un ami sin-



UN ACHIGAN DE CINQ LIVRES ET DEMIE

riants du lac Brome, en notre province de Québec, que, ces jours derniers, ces messieurs capturèrent un nombre considérable de spécimens de poissons absolument extraordinaires.

M. Seabury, qui est un passionné de la pêche à la ligne, a, entre autres poissons de forte taille, capturé un achigan gigantesque de 5 livres et demie (black bass) peu commun, on en conviendra. M. Seabury est un enthousiaste de nos cours d'eaux spécialement de la rivière Ottawa. En effet, comme chaque année il vient chez nous traiter de grandes entreprises, en ces

cières des Canadiens-français, dont il possède la langue, ayant fait plusieurs séjours à Paris.

Heureux des récentes captures de son hameçon, en ce pays, M. Seabury qui compte ici des amis multiples, se propose de renouveler ses exploits l'an prochain, et, si possible, d'exhiber un achigan encore plus volumineux que celui photographié ci-dessus. L'Album Universel souhaite de bien bon cœur un tel succès à M. Seabury qui, certes, de retour en sa patrie, vantera à bon droit la richesse de nos lacs et rivières.

### LIED

Dans cette immensité d'ombre  
N'ayant fin, forme ni lieu,  
Qu'éploie le velours sombre  
De la vitrine de Dieu,

Quand la clarté gèle ou grille  
La mer du néant sans flux,  
Sais-tu, de tout ce qui brille,  
Ce qui brille encor le plus?

Sur la lente caravane  
Des nuages de vermeil,  
Est-ce l'or en grains que vanne  
Le cribe ardent du soleil?

Est-ce le poudroiment d'astres  
Qui sable et sèche sans bruit  
Les calculs des Zoroastres  
Sur l'ardoise de la nuit?

Est-ce, à l'heure où le Mal rôde  
Et lâche ses noirs démons,  
La lune, énorme émeraude  
Du collier d'argent des monts?

Ou bien, quand il va dissoudre  
Les Babylones de l'air,  
Est-ce à l'estoc de la foudre  
Le parapluie de l'éclair?

Non. Il rayonne, en ce monde,  
Entre la terre et les cieux,  
Une clarté sans seconde:  
Regardons-la dans nos yeux.

Mieux que perles, escarboucles,  
Rubis, saphirs, plus encor  
Que l'aube à travers les boucles  
Folles de tes cheveux d'or;

Plus que l'iris de lumière  
Du cristal pur où tu bois;  
Mieux que vitre de chaumière  
Dans l'obscurité du bois;

Mieux que, rosace imprégnée  
Des prismes du jour penchant,  
La toile de l'araignée  
Après la pluie au couchant;

Plus que le lampyre, étoile  
Du vert firmament des prés,  
Et le fanal dans la voile  
A la pointe des beauprés;

Plus que la lampe éternelle  
Qui, dans les rais des vantaux,  
Clignote de la prune  
Aux lueurs des ex-votos,

Il est un joyau de flamme  
Que porte au doigt Lucifer  
Parce que le ciel dans l'âme  
S'y reflète avec l'enfer;

Par nulle étoile égalée  
Et par aucuns diamants,  
C'est la goutte d'eau salée  
Qui roule aux cils des amants.

EMILE BERGERAT.

## Sac "Club" Profond

En bon cuir à grain  
BRUN ou  
OLIVE

No 485

Serrure et fermoirs  
cuvrés. Doublure  
en toile



PRIX :

12 pouces, \$3.12    14 pouces, \$3.43    16 pouces, \$3.75  
18 pouces, \$4.06

*Samontagne Limitée.*

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL, Can.



JOSEPH COURNOYER, 9 mois

Mon jeune bébé a maintenant 9 mois, il jouit d'une bonne santé remarquable et j'en attribue la cause à votre SIROP D'ANIS.

C'est pour vous exprimer ma reconnaissance et rendre service aux mères de famille que je vous envoie le portrait de mon bébé. Comme vous pouvez voir par ce portrait mon bébé est gros et gras. Cela est dû certainement au fait que son sommeil a toujours été abondant et régulier depuis qu'on lui donne du SIROP D'ANIS GAUVIN.

MADAME JOSEPH COURNOYER.

4 Rue River, Webster, Mass.

Le SIROP D'ANIS GAUVIN est en vente partout. Prix 5 cents. Méfiez-vous des imitations.

## MADAME

VOUS POUVEZ NETTOYER ET POLIR

votre poêle et vos ustensiles de cuisine AVEC

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux



Plus promptement qu'avec tout autre produit en vente

La Mine Grasse OZO

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux OZO

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir les ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égrotte pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables

The OZO Co. Limited, Montreal.



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

### MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,  
221, rue St-Jacques, Montréal  
Tél. Bell Main 1691



Tél. Est 4908

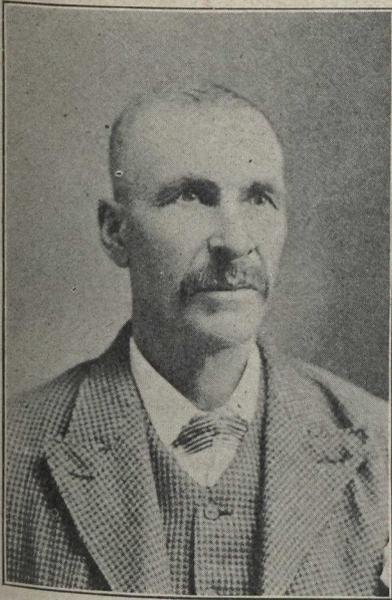
Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau

### Complet d'Automne

et vous serez certain d'être servi à temps, car nous venons de recevoir nos importations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles

J. N. LEFEBVRE  
MARCHAND-TAILLEUR  
Coin Amherst et DeMontigny



Cliché Laprés & Lavergne  
M. D. B. WILLIAMS  
Membre du comité de surveillance.

## Une sympathique phalange de travailleurs



Cliché Laprés & Lavergne  
M. W. SCOTT  
Secrétaire-archiviste



Cliché Laprés & Lavergne  
M. P. MURPHY  
Président Général et promoteur de l'Association des  
Vendeurs de Journaux

C'est presque un devoir que nous accomplissons ici, en entretenant nos lecteurs de l' "Association des vendeurs de journaux", (dite aussi: "News boys protective Union"), et de sa participation à la Fête du Travail. Le promoteur de cette association de secours mutuels, si intéressante, et qui ne date que de quelques années, est le bienveillant marchand de journaux, respectable et jovial, que tout le monde connaît, nous avons nommé M. P. Murphy.

Après avoir constaté, mieux que personne, de combien de misères, d'ennuis, de rebuffades et de duretés est pleine la vie des petits vendeurs de gazettes, garçons et fillettes, porteurs à domicile des nouvelles de la presse, M. P. Murphy, qui, dans son genre, est un modeste philanthrope, entreprit un jour, avec l'aide de quelques confrères, de fonder une association à même de protéger les jeunes et entreprenants bambins, grands coureurs de rues devant Dieu et devant les hommes. Il va sans dire que l'entreprise étant des plus louables, sa réussite fut assurée dès son début, et enleva les membres de l'Association à la pénurie absolue qui, jusqu'alors, planait constamment sur eux, sans parler du caprice de ceux qui leur fournissaient les infimes moyens d'un très modeste gagne-pain, indispensable à mainte famille, à mainte veuve. Car, sous les pauvres habits des petits crieurs de journaux bat plus d'un cœur généreux. En ce pays si libéral, si plein de promesses pour les natures énergiques, qui sait, si parmi la phalange des "news boys" d'aujourd'hui, ne se trouve pas un grand homme de demain. N'oublions pas que tels furent les débuts de Thomas Edison, le phénoménal génie et inventeur américain, dont l'humanité est fière de se réclamer, dont la gloire est proclamée, par les soins de sa servante l'Electricité, jusqu'aux points les plus reculés du globe.

Or, ayant groupé ses collègues de tous âges, leur ayant montré les bienfaits de l'association, de laquelle, à juste titre, il devenait le président général, M. Murphy a tenu, cette année tout particulièrement, à faire participer en corps les vendeurs de journaux à la Fête du Travail. Il fut en cela secondé activement par M. H. A. Cizol, le dévoué vice-président de l'association. Et, ça été plaisir de voir défiler nos petits porteurs de journaux,

dent dans les rues. Voyez-la cette ruche de travailleurs, par quelque temps qu'il fasse, vous apportant à heure fixe la manne intellectuelle. Nous les attendons avec la même impatience qu'on attend le boulanger, et si leur livraison n'était pas faite, beaucoup d'entre eux et d'entre nous ne dormiraient pas tranquilles.

"Ne les oublions donc pas, ces petits, ces humbles, ces modestes; applaudissons sur leur passage; encourageons-les, et n'oublions pas, surtout, qu'ils ont fondé une société sous la paternelle protection de Pat. Murphy, son président, et sous l'intelligente et dévouée direction de M. André Cizol, vice-président, assistés dans leur oeuvre par MM. Scott et Geo. Young, secrétaire et délégué".

L'Album Universel est à son tour heureux d'accentuer ces amicales paroles, et de souhaiter un avenir tout de prospérité à l' "Association des petits et grands vendeurs de journaux", si digne d'intérêt, si méritoire.

Car, que serait l'existence, de nos jours, sans le journal quotidien, sans les revues. Les uns pleins des faits du jour, touchant à tous les domaines de la pensée, accolant à un article de fond une page de politique internationale, signalant les cataclysmes, pronostiquant des événements d'importance nationale, dictant une ligne de conduite aux peuples, font, somme toute, oeuvre d'apostolat, saine et indispensable quand le journal est vraiment digne de ce nom. Et la revue donc, de quel secours précieux n'est-elle pas pour l'enseignement des masses, pour leur éducation, leur instruction. Mieux faite que les quotidiens, plus pondérée dans ses vues, moins combative, elle touche aussi à tous les sujets moraux et instructifs d'intérêt général. A tous elle ajoute un cachet d'art spécial. Par excellence: elle récréé et fait oeuvre bonne, quand, ainsi que nous l'avons dit du journal, elle ne ment pas à sa mission. Il est toujours gênant de se poser en parangon, pourtant, tenez, amis lecteurs, prenez l'Album Universel et parcourez-le entièrement, nous sommes certain que vous serez surpris de la variété de sa matière, de son exposition. Ses illustrations vous intéresseront et probablement quelque chose de nouveau pour vous s'y trouvera. C'est dire combien utile est la mission des humbles qui portent cette panacée de la pensée à domicile, qu'il s'agisse de publications à un sou, à cinq sous ou même à un demi-dollar.



Cliché Laprés & Lavergne, 360 Rue St-Denis, Montréal.  
LE COMITE DE "L'ASSOCIATION DES VENDEURS DE JOURNAUX"  
M. FIEDLING M. GEORGES YOUNG M. H. A. CIZOL  
Membre du bureau de surveillance. Délégué Vice-président

au milieu de la grande procession de la fête du 3 du courant. Encadrés par les adultes, chefs de l'association, dont nous avons le plaisir de donner les portraits en cette page, il faisait bon voir marcher crânement, tout habillés de gris, les tout jeunes crieurs de journaux montréalais. Bannière en tête, drapeau flottant, ils allaient emboitant le pas à une fanfare, gais et conscients de leur tâche, satisfaits de pouvoir proclamer publiquement que, tout enfants, ils gagnent déjà leur vie. Fiers de montrer à la population de quelle étoffe seront faits les hommes actifs de demain, les hommes d'avenir, allions-nous écrire. Comme pour compléter cet agréable tableau, un char trainé par quatre chevaux promenait dans la procession de la Fête du Travail: brunettes et blondinettes, qui, elles aussi, vendent quotidiens et périodiques. Aucunes figures n'étant plus connues que celles des vendeurs de journaux, nous n'exagérons pas en affirmant que la parade des membres de l' "Association des vendeurs de journaux" a obtenu un vif succès auprès de notre grand public. Même, l'administration du Parc Dominion, voulant reconnaître les bonnes intentions de nos gens, à l'endroit des vendeurs de journaux, leur fit la grâce de les accueillir à titre d'invités spéciaux, dans ce lieu d'amusements populaires. Et, poussant l'amabilité à bout, M. Dorsay, directeur général du Parc Dominion, fit visiter gratis les attractions de l'endroit à nos jeunes amis, leur payant en même temps une belle promenade en tramway.

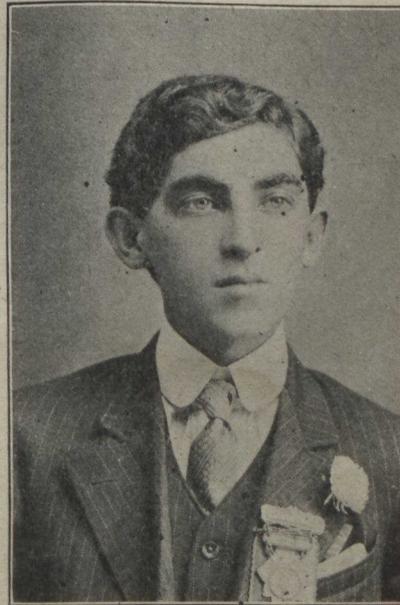
L' "Association des vendeurs de journaux" est tellement touchée de cette délicate attention qu'elle nous prie d'offrir ici ses plus sincères remerciements à M. Dorsay, à la compagnie du Parc Dominion, et à celle des Tramways de Montréal.

Exprimant un sentiment de sympathie générale envers l'association dont il s'agit, le "Bulletin" du 26 août avait donc parfaitement raison de dire:

"C'est à propos de la Fête du Travail que nous écrivons ces quelques lignes.  
"Ceux qui en font le sujet sont certainement dignes d'intérêt.  
"En effet, au milieu de cette manifestation des grands travailleurs, il s'en trouve de petits, d'humbles et de modestes, dont le rude labeur quotidien passe presque inaperçu.  
"C'est celui des porteurs de journaux à domicile, sans oublier ceux qui les ven-



Cliché Laprés & Lavergne  
M. J. LONDON  
du comité de surveillance



Cliché Laprés & Lavergne  
C. MOGILOSKY  
Secrétaire-Correspondant.

# LA SAISON DU PATIN À ROULETTES

est commencée au

# STADIUM

Patinage et Fanfare

**TOUS LES SOIRS**

Y COMPRIS LE DIMANCHE

Aussi les Samedis  
et Dimanches  
après-midi



Ceux qui ne sont pas membres :

**Admission, - - - 10c**

Patins à Roulettes, 15c de l'heure

INSTRUCTEURS ET SALLE  
DE CONTROLE GRATIS.



## COMMENÇANTS

(Dames et Messieurs), mem-  
bres ou ceux qui ne sont pas  
membres, enseignés gratui-  
tement tous les jours de 10 à  
12 a. m. et de 2 à 5 p. m.

**Admission, - - - 15c**

y compris l'usage des patins.

---

ASSOCIATION ATHLETIQUE  
D'AMATEURS LE MONTAGNARD

